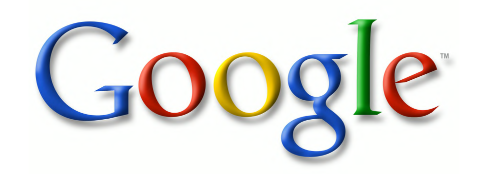





MIDDLE TEMPLE

MEMOIRES
DU MARQUIS DE ***
TOME III.

MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UN HOMME DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du Monde.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
MDCCXXXV.

MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

LIVRE SIXIEME.

J'Etois tranquile depuis trois ans dans l'Abbaye de . . . . que j'avois choisie pour le lieu de ma retraite. La générosité du Comte de . . . y fournissoit à mon entretien. Le soin de mon salut, & le tendre souvenir de ma chere épouse faisoient mon unique occupation, & servoient à me détacher tous les jours de plus en plus des choses de la terre. Si je rappellois quelquefois mes

mes avantures passées, c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde, en considérant le peu de solidité de ses biens les plus flateurs. J'avois même écrit dans cette vûe l'Histoire de ma vie, & je ne la relisois jamais sans me sentir enflammé d'un nouvel amour pour la solitude, & sans benir le Ciel qui avoit soutenu ma constance parmi tant d'adversitez. J'avançois d'ailleurs vers la vieillesse : j'étois à la fin de ma cinquante-troisiéme année. Mes longs chagrins, mes voiages, les changemens de climat, avoient alteré mon temperament ; & quoique je ne ressentisse aucune infirmité considérable, je m'appercevois en mille manieres de la diminution de mes forces. Je n'avois point assez de raisons d'aimer la vie pour travailler à la prolonger long-tems ; cependant mes amis m'obligeoient à des ménagemens auxquels je m'assujettissois par complaisance. Trois ans s'étoient ainsi écoulez, & je m'étois accoutumé à ce train de vie, que je croiois devoir durer jusqu'à ma mort.

Non,

Non, les hommes ne forment point de desseins qui ne soient sujets à changer, ni de résolutions qui ne puissent être ébranlées. Je ne suis point naturellement inconstant; cependant je vis tous les arrangemens de conduite que j'avois pris, s'évanouïr presque tout d'un coup. La considération que je crus devoir à une personne de la plus haute naissance, les prieres d'un grand Evêque, les instances de M. le Comte de . . . . & celles de tous mes amis, me firent renoncer pour quelques années à cette solitude, qui m'avoit paru si douce & si nécessaire. Voici quelle fut l'occasion d'un changement si peu prévû, & dont je m'étonne encore tous les jours, quoique je ne puisse m'en repentir.

M. le Duc de . . . avoit de grandes terres auprès de l'Abbaye où je m'étois retiré. Il y étoit venu passer quelque tems, au commencement de la belle saison. Le Pere Prieur de l'Abbaye se crut obligé d'aller rendre ses devoirs à un si illustre voisin, & il me proposa de l'ac-

l'accompagner. Quelque respect dont je fusse rempli pour ce Seigneur, je refusai cette visite, qui me parut s'accorder mal avec la profession que je faisois de vivre en solitaire. Le P. Prieur me fit quelques instances inutiles, & partit enfin sans moi. Il revint le soir du même jour, & me parut charmé de la maniere dont il avoit été reçu. Il me dit que M. le Duc, & l'Evêque de . . . son proche parent qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetez; que non seulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux, mais qu'ils s'étoient engagez à lui faire l'honneur de venir prendre un repas à l'Abbaye quelques jours après; qu'il n'épargneroit rien pour les bien traiter, & qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de sa Maison. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il souhaitoit. M. le Duc & le Prélat vinrent comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contens du dîner, qui étoit des plus magnifiques.

Le P. Prieur crut me faire plaisir, en tournant la conversation sur ma

naiſſance & ſur mes avantures. On me preſſa d'en raconter quelque choſe, ce que je ne pus refuſer ſans incivilité. Les deux Seigneurs eurent la bonté d'en paroître touchez, & redoublerent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le Duc me fit promettre que je l'irois voir quelquefois, & que j'entretiendrois quelque liaiſon avec lui pendant le ſéjour qu'il devoit faire dans le canton. Je me trouvai ainſi engagé malgré moi à ſortir aſſez ſouvent de l'Abbaye; il m'arriva même de paſſer cinq ou ſix jours de ſuite au Château, où l'on me faiſoit une eſpece de violence pour me retenir. Ce fut apparemment pendant ce tems-là que M. le Duc forma le deſſein de m'arracher à ma ſolitude, pour me rendre utile à ſon ſervice. Il ne me le fit connoître néanmoins qu'après ſon retour à Paris. Je reçus de lui, quinze jours après ſon départ, une Lettre pleine d'amitié & de civilité, dans laquelle il me remercioit d'avoir contribué à le deſennuier à la campagne. Il m'aſſuroit de ſa pro-

tection dans les termes les plus obligeans; & après mille offres de services, il ajoûtoit avec beaucoup de bonté, que tout ce qu'il pouvoit m'offrir n'approchoit point de ce qu'il attendoit de moi; qu'à peine osoit-il me faire une proposition pour laquelle il apprehendoit de me trouver trop d'éloignement; qu'il n'ignoroit pas mon inclination pour la solitude, & les raisons que j'avois de l'aimer; que connoissant néanmoins la bonté de mon cœur & ma générosité, il se flattoit que je voudrois bien me faire violence en quelque chose pour l'amour de lui; en un mot, qu'il étoit question du Marquis son fils, qui lui étoit extrêmement cher, parce qu'il étoit unique, & parce qu'au jugement de tout le monde, il paroissoit plein de bonnes qualitez; que son dessein étoit de le faire voiager pendant quelques années; qu'envain chercheroit-il un guide plus sage & plus experimenté que moi, & sur l'attention duquel il pût se reposer plus sûrement; qu'en me demandant cette grace, il me demandoit une chose

se qu'il auroit voulu pouvoir entreprendre lui-même ; mais que ses emplois & son rang l'attachant nécessairement à la Cour, il me remettoit toute son autorité de pere, & qu'il étoit persuadé que j'en voudrois bien prendre la tendresse.

Cette Lettre, dont je ne rapporte point plusieurs endroits qui m'étoient trop avantageux, produisit sur moi l'effet qu'elle y devoit faire, c'est-à-dire beaucoup de reconnoissance pour M. le Duc, mais nulle envie de satisfaire son désir. Je me hâtai de lui répondre, que je me croiois très-honoré de la confiance qu'il me marquoit, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'après tant de malheurs & d'agitations, je pusse quitter le port tranquile où j'étois, pour m'exposer à de nouveaux orages. „ D'ailleurs, ajoûtois-je, je „ répondrois mal à votre esperan- „ ce : dégoûté comme je suis du „ commerce des hommes, je me „ sens peu propre à regler l'éduca- „ tion de Monsieur votre fils, que „ sa naissance destine aux grandeurs „ de la Cour. Je hais trop le mon-

„ de, pour être capable d'inspirer „ aux autres les moiens de lui plai- „ re, & l'estime de ses faveurs.

Je n'entendis parler de rien pendant quinze jours ou trois semaines. Je crus que ma réponse avoit réfroidi M. le Duc, & qu'il étoit satisfait de mes raisons. Un jour au moment que je m'y attendois le moins, je vis entrer dans ma chambre le Comte de . . . Son arrivée me surprit, parce qu'il avoit coutume de me prévenir sur ses visites. Je le reçus avec mon accueil ordinaire. Après les premieres civilitez, je m'apperçûs par son embarras, qu'il avoit l'esprit occupé, & qu'il avoit quelque ouverture à me faire. De quoi s'agit-il, mon cher Comte, lui dis-je; j'entrevois que vous m'apportez des nouvelles affligeantes. Ne me déguisez rien, je suis préparé à tout. Il me répondit qu'il ne savoit rien qui dût me chagriner; mais qu'il doutoit si j'approuverois la commission dont il s'étoit chargé, & que c'étoit la seule cause de son embarras. M. le Duc de . . . . continua-t-il, en tirant une Lettre de sa

ſa poche, m'a écrit ce que vous allez lire, & je n'ai pû me diſpenſer de venir du moins vous propoſer ce qu'il demande avec tant d'inſtance. Prenez la peine de lire ſa Lettre, elle vous inſtruira. Je la lûs, & j'y trouvai une partie de ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même. Il conjuroit le Comte de ſe joindre à lui pour me fléchir, & il le preſſoit par tous les motifs que la politeſſe & la généroſité peuvent emploier. Ce n'eſt pas tout, continua le Comte, vous verrez ici demain M. le Duc avec Monſieur ſon fils, & M. l'Evêque de . . . . J'ai paſſé par Paris où j'ai eu l'honneur de les ſaluer, ils m'ont aſſuré que je ne les précederois que d'un jour, & ils ſe promettent d'achever par leur préſence ce que mes ſolicitations auront commencé. Vous me jettez dans un étrange embarras, lui dis-je, & vous avez bien-dû prévoir que ce qu'on exige de moi ne ſauroit m'être agréable. Quoi! vous voulez qu'à l'âge où je ſuis j'aille parcourir tous les Royaumes de l'Europe, & fournir par mes avan-

tures la matiere d'un nouveau Roman! Et dans quelle vûe encore? Par quel interêt prétendez-vous m'y porter? Pour accompagner un jeune Seigneur que je ne connois point, & dont je ne connois le pere que depuis deux mois. C'est tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfans, ou le devoir pour les Princes du sang de mon Roi. Non, non, mon cher Comte, vous ne me verrez pas sortir legerement de ma solitude; le seul voiage qui me reste à faire est celui de l'Eternité.

Je demeurai ferme dans cette résolution jusqu'à l'arrivée de M. le Duc. Je serois ennuieux si je rapportois les résistances que je fis pendant trois heures à ses prieres, & à celles du Prélat. Ils desespererent plus d'une fois de me vaincre: mais leur honnêteté, leurs instances, leurs manieres nobles & ouvertes, m'arracherent enfin le consentement qu'ils souhaitoient. La vûe du jeune Marquis servit beaucoup à me déterminer: il joignit lui-même des caresses si tendres & si natu-

tu-

turelles à toutes les raisons du Duc, que moitié convaincu, moitié attendri, je donnai parole que je me trouverois prêt à partir quand on voudroit. Nous reglâmes la route que nous tiendrions, pour la facilité des Lettres de change. Il fut arrêté que nous commencerions par le voiage d'Espagne; que nous passerions ensuite en Angleterre; de là en Hollande; de Hollande en Allemagne, puis en Italie, d'où nous reviendrions en France par la *Savoye*. C'étoit une course qui devoit durer environ trois ans. Le tems ne pouvoit être plus favorable. Le Congrès d'Utrecht & les Conferences de Rastat, avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les peuples des differens Etats. Nous pouvions compter tous nos voisins pour nos amis, & voiager chez eux avec autant de liberté qu'en France; ainsi tout nous promettoit une route facile & agréable.

Nous convînmes encore avec M. le Duc, que Monsieur son fils prendroit le nom de Marquis de

Rosemont, au lieu de celui qu'il portoit, pour demeurer inconnus à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeller simplement Monsieur de Renoncour. Aïant pris ainsi nos mesures, nous n'attendîmes plus pour partir que la chaise qui devoit nous conduire, deux laquais que M. le Duc fit venir de Paris, & des Lettres de change pour des Banquiers de differentes villes. Ma fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Notre separation ne se fit point sans larmes. Cette chere fille me fit mille reproches sur ma résolution; mais c'étoit une affaire finie. Nous prîmes enfin le chemin d'Orleans, suivis de trois valets à cheval, car Scoti voulut être aussi du voiage. Il étoit encore plein de vigueur & de santé, malgré ses soixante-quatre ans.

Je laisse aux Géographes, & à ceux qui ne voiagent que par curiosité, le soin de donner au Public la description des païs qu'ils ont parcourus. L'Histoire que j'écris n'est composée que d'actions & de sen-

ſentimens. J'entreprens de rapporter ce que j'ai fait, & non ce que j'ai vû. Les cœurs ſenſibles, les eſprits raiſonnables; tous ceux en un mot, qui ſans ſuivre une Philoſophie trop ſevere; ont du goût pour la vertu, la ſageſſe & la vérité, pourront trouver quelque plaiſir dans la lecture de cet Ouvrage. C'eſt pour eux ſeulement que j'écris.

Lorsque je me trouvai ſeul avec le Marquis de Roſemont, je m'attachai d'abord à acquerir une parfaite connoiſſance de ſon caractere & de ſes inclinations. Ce n'étoit point une choſe difficile. Le Marquis avoit un de ces beaux naturels qui ne courent aucun risque à ſe laiſſer approfondir. Je l'engageai inſenſiblement à me raconter quelles avoient été ſes occupations jusqu'à ſa dix-huitiéme année où il entroit alors. Il me dit qu'il avoit été au College jusqu'à la ſeiziéme, & que les deux dernieres il les avoit paſſées à l'Académie: qu'il avoit eu pour Gouverneur un homme ſevere, qui ſe faiſoit un devoir de le tenir

me regardât sur le pied d'une personne qui avoit quelque empire sur lui; qu'il faloit que nous vécussions en amis ou en freres, & qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit qu'il auroit toûjours cet avantage sur moi, qu'outre une tendresse de parfait ami dont il pouvoit m'assurer, il m'honoreroit encore comme un pere. En effet il ne se relâcha jamais de cette disposition: C'est par une suite des mêmes sentimens, que dans l'élevation où il se trouve aujourd'hui par la mort du Duc son pere, il me permet d'écrire librement les avantures de nôtre Voiage. Il consent même que pour le plaisir ou l'utilité du public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeunesse le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'honorables; car outre qu'elles sont de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les Heros, il est si beau de les avoir sû connoître & d'avoir toûjours combattu pour les éviter, qu'il y a une espece de gloire à en faire un aveu libre & sincere.

Nous

Nous arrivames à Bourdeaux vers la fin du mois de Juillet. La pluie qui duroit ſans relâche depuis huit jours, avoit tellement rompu les chemins, & nos valets avoient été mouillez ſi continuellement, que nous fumes obligez de nous arrêter dans cette ville pour attendre un tems plus commode. Je pris cet intervalle de repos pour faire commencer au Marquis un exercice dont je m'étois apperçû qu'il avoit beſoin. Il avoit fait ſes études comme un enfant de qualité les fait dans un College, c'eſt-à-dire, qu'il y avoit appris quelques mots de Latin, & à tourner médiocrement des vers. A l'Académie il s'étoit formé aux exercices du corps ; à monter à cheval, à faire des armes, à danſer & à jouer de quelques inſtrumens. Mais il ignoroit les Sciences qui ſervent à polir & à cultiver l'eſprit ; de ſorte que ce qu'il avoit de diſcernement & de bon goût, il ne le devoit qu'à ſes talens naturels. J'eus du chagrin de voir de ſi belles diſpoſitions en danger de devenir inutiles par la négligence ou

la

la grossiereté de ses Maîtres. Je le fis consentir à se mettre sur les voies de l'Histoire, de la Géographie, de l'Eloquence. Je lui inspirai du goût pour les livres qu'il avoit assez negligez jusqu'alors. De quel avantage vous seroit-il, lui dis-je, d'être né au dessus du commun des hommes, si l'ignorance vous ravalloit au-dessous d'eux? Votre naissance seroit votre honte, & l'on ne feroit attention que vous occupez un rang distingué, que pour penser en même tems que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un tems où les personnes de qualité par une pitoiable affectation de grandeur & d'indépendance se faisoient un point d'honneur de ne rien savoir; c'étoient les fausses idées d'un siecle grossier qui jugeoit mal du prix des choses: Mais tout a changé de face aujourd'hui; le savoir va de pair avec la qualité; il l'emporte même, en ce qu'un homme d'esprit sans naissance se fera considerer plus surement qu'un homme de qualité sans esprit. Ne sentez-vous pas, mon cher Marquis, de quel-

quelle indécence il est dans un rang distingué, d'ignorer ce qui est connu du grand nombre dans les conditions les plus connues? Le privilege de l'élevation se réduira donc à préceder la foule dans les cérémonies, à se faire traîner dans un carrosse, & à traiter son corps plus delicieusement. Etrange distinction, qui ne suppose ni vertu ni mérite, & qui n'est fondée que sur des biens que la fortune donne & qu'elle peut ôter!

Le Marquis me promit de s'appliquer serieusement, & d'emploier à l'étude tous les momens dont il pourroit disposer. On verra le goût qu'il y prit dans la suite, & les progrès surprenans qu'il y fit. J'achetai à Bourdeaux les meilleurs livres que je pus trouver, & j'en remplis une malle, qui devint la plus chere partie de notre équipage. Le mauvais tems continua pendant trois semaines avec si peu d'interruption, que nous ne crumes point pouvoir nous mettre en chemin sans péril. Ce retardement produisit une avanture des plus plaisantes. Le Maître de l'Au-

l'Auberge où nous étions logez, avoit une fille de l'âge de 25. ou 26. ans, brune, mais grande & fort bien faite, qui paroissoit languir dans l'attente du mariage. La bonne grace du Marquis qu'elle voioit sans cesse, parce que la pluie nous retenoit à la Maison, fit impression sur son cœur. Elle n'étoit pas de mauvais goût. Le Marquis avoit la taille très-bien prise, de grands yeux noirs à fleur de tête, vifs & brillans, quoiqu'ils fussent pleins de douceur; le teint d'une blancheur admirable, & en même tems fort animé. Une forêt de cheveux chatains clairs lui descendoit jusqu'à la ceinture; il avoit avec cela naturellement le port & les manieres d'un homme de distinction, & je ne sai quel air enjoué & badin qui le faisoit trouver aimable au premier coup d'œil; de sorte que je ne fus point surpris que notre belle hôtesse fut devenue sensible pour lui. Je ne fus pas le premier à m'en appercevoir. Scoti me dit un jour; Je crois, Monsieur, que la fille de notre Hôte est amoureuse de Monsieur

ſieur le Marquis ; j'ai remarqué que le ſoir ſur-tout, lorſque vous êtes à table, elle ſe rend dans la cour, où elle paſſe une demie-heure à le regarder au travers de la fenêtre, & puis elle eſt toute réveuſe pendant la ſoirée. Elle me diſoit, il y a quelque tems, qu'elle s'étonnoit qu'un jeune homme auſſi honnête que Monſieur le Marquis ne lui eût pas encore dit une parole depuis quinze jours que nous ſommes à Bourdeaux, & qu'elle croioit les jeunes gens de Paris plus galans. Enfin, lorſque nous ſommes à manger enſemble, continua bonnement Scoti, c'eſt toûjours de lui qu'il faut qu'elle nous entretienne.

Elle eſt folle, répondis-je ; il faut la laiſſer faire, & n'y pas prendre garde. Je ne laiſſai pas d'y faire attention, & je reconnus à la langueur de ſes regards, lorſqu'elle avoit occaſion de voir le Marquis, qu'elle étoit vivement atteinte. J'en riois interieurement, & j'étois charmé d'un autre côté que le Marquis ne jettât pas même les yeux ſur elle. Il avoit été élevé avec beaucoup de

re-

retenue, & toutes ses actions étoient encore innocentes. Lorsque la pluie eut cessé entierement, je fis mes comptes avec l'Hôte, & nous nous préparames à partir le lendemain. Nous nous couchâmes de bonne heure, pour nous lever plus facilement de grand matin. J'étois endormi profondément, lorsque je fus éveillé tout d'un coup par la voix du Marquis qui crioit, à moi, à moi, on me vole. Sa chambre n'étoit separée de la mienne que par une legere cloison. Je me leve promptement & je cours à la sienne avec mon épée. Je trouvai à la porte nos trois valets que le même bruit avoit éveillez; j'en envoie un chercher de la lumiere, j'ordonne aux deux autres de garder soigneusement la porte, & j'entre seul dans l'obscurité en demandant au Marquis de quoi il s'agissoit: Il se leve aussi, & me repond d'une voix assez troublée, qu'il y avoit certainement quelqu'un dans sa chambre; qu'il avoit entendu ouvrir la porte & marcher doucement; qu'aiant demandé qui c'étoit,

toit, & ne recevant point de réponse, il avoit appellé aussi-tôt du secours. Je lui dis qu'il y avoit bien de l'apparence que tout ce qu'il me racontoit s'étoit passé en songe, & qu'il nous avoit allarmez mal à propos. La lumiere vint enfin, & nous fit appercevoir que le Marquis ne s'étoit pas trompé tout-à-fait. Nous vîmes notre jeune Hôtesse assise sur une chaise, la tête appuiée sur une de ses mains, dont elle se cachoit le visage & les yeux qu'elle avoit tout en pleurs. Hé ma belle enfant, lui dis-je, qui vous amene ici à une telle heure? C'est donc vous qui veniez voler Monsieur le Marquis? Elle se leve, mais sans répondre autrement que par une abondance de larmes. Je compris aisément son dessein, & que la timidité l'avoit empêchée de se faire connoître lorsque le Marquis avoit demandé d'abord qui c'étoit. Je lui dis; Croiez-moi, Mademoiselle; retirez-vous, il est tems que chacun dorme; ce n'est pas la peine de lier si particulierement connoissance, pour le peu de tems que nous avons à

à nous voir. Elle ouvrit enfin la bouche ; Ah! Monſieur, me dit-elle avec un ſoupir, permettez que je demeure du moins un moment avec Monſieur le Marquis, puisque j'aurai le malheur de ne le revoir jamais. Vous êtes une badine, repris-je, qui n'avez rien à lui dire. Croiez-moi encore une fois, allez vous coucher. Embraſſez-la, Monſieur, pour lui dire adieu, continuai-je en parlant au Marquis. Il étoit tout decontenancé dans ſa robe de chambre, & ne ſavoit que penſer d'une telle avanture. Il l'embraſſa pourtant. Elle le laiſſa faire, & comme il ſe retiroit, elle retint une de ſes mains qu'elle ſerroit dans les ſiennes en continuant de pleurer. Je craignis qu'à la fin il ne fût attendri de cette ſcene ; & la prenant par le bras, je la conduiſis à l'eſcalier, où je demeurai jusqu'à ce qu'elle fût deſcendue. Je fis préparer ſur le champ nos chevaux, & nous partîmes au clair de la lune, qui rendoit la nuit auſſi belle que les plus beaux jours.

J'attendis que le Marquis me par-

lût le premier de ſon avanture nocturne. Il ne tarda gueres à me dire qu'il croioit cette fille folle, & qu'il n'avoit pas eu la moindre rélation avec elle pendant notre ſéjour à Bourdeaux. Je conviendrai avec vous qu'elle eſt folle, lui répondis-je, quand nous aurons diſtingué les differentes manieres dont on peut l'être. Il y a une folie qui vient de la tête, & qui ſuppoſe un dérangement dans l'eſprit; c'eſt une disgrace humiliante qui montre la foibleſſe de l'homme, & qui inſpire de la compaſſion, parce qu'elle n'eſt pas volontaire; mais il y a une autre eſpece de folie qui vient du cœur, & qui eſt cauſée par la violence des paſſions; celle-là eſt honteuſe, & nous rend coupables, parce que nous ſommes libres d'y réſiſter. Telle eſt celle de notre jeune Hôteſſe. Voiez de quoi elle l'a rendue capable. Elle oublie toutes les loix de la ſageſſe & de l'honneur, pour venir vous trouver dans votre chambre. Elle ſait qu'elle ne vous reverra jamais, & qu'elle n'a rien à prétendre à votre affection; cependant

 elle

elle s'expose à perdre sa reputation pour se satisfaire un moment, & elle ne voit pas même que son impudence n'est propre qu'à lui attirer votre mépris ; car il est impossible qu'un honnête homme estime une fille sans pudeur & sans retenue. Mais pourquoi m'aime-t-elle, me demanda le Marquis, moi qui ne lui ai jamais dit un mot ? Oh ! répondis-je, vous me parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. Je ne veux pas que vous ignoriez, mon cher Marquis, que la Nature a mis dans les deux sexes une violente inclination l'un pour l'autre. Un jour viendra que vous le connoîtrez par experience. Ce penchant général est quelquefois déterminé par des causes qui sont inconnues à ceux mêmes qui en ressentent l'effet. Les uns sont touchez par la beauté, d'autres par l'esprit, par la bonne grace, par le son de la voix, par un coup d'œil, par un sourire ; d'autres enfin, par quelque chose de tout cela, qui se fait sentir bien souvent, sans qu'on puisse en démêler la cause, pour

s'en

s'en rendre raiſon à ſoi-même. De la maniere dont nous ſommes faits, il ne faut point eſperer que nous puiſſions toujours être inſenſibles à ces premiers mouvemens; ils préviennent ordinairement la Raiſon: mais il eſt certain que nous ſommes toujours aſſez forts pour en arrêter le progrès. La ſageſſe veut alors qu'on examine ſi la Religion & l'honneur ne trouvent rien qui les bleſſe dans ces commencemens d'affection. On ne risque rien quand on ſe détermine après un tel examen. Les paſſions qui ont une ſi belle ſource, conſervent ordinairement la nobleſſe & la pureté de leur origine. Au contraire, ſi l'on ſe laiſſe entraîner par un aveugle penchant, il n'y a point d'excès où l'on ne puiſſe tomber ſans les avoir prévûs; & ce qui eſt encore plus malheureux, c'eſt que les paſſions déreglées ſe fortifiant plus vîte qu'on ne peut ſe l'imaginer, il devient presque impoſſible de les vaincre, lors même qu'on apperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de là occaſion de raconter au Mar-

quis quelques hiſtoires qui pouvoient ſervir à confirmer mon diſcours. Je lui fis une vive peinture des malheureux effets d'un amour illicite dans pluſieurs perſonnes dont il connoiſſoit les noms : Renverſement de fortune, perte des biens, de l'honneur & du repos. Il m'écoutoit avec une attention ſurprenante, & j'appercevois ſur ſon viſage les differentes impreſſions que mes paroles faiſoient ſur ſon cœur. Enfin il me dit, comme s'il fût ſorti d'une profonde rêverie ; Je n'apprehende point d'être jamais expoſé aux malheurs dont vous parlez. Il me ſemble que je n'ai point de diſpoſition à devenir tendre, & je ne connois pas comment on peut aimer une femme jusqu'à faire tant de folies pour elle. Mon Dieu, lui répondis-je, défions-nous de nous-mêmes. Vous voilà bien inſtruit du péril, veillez ſur votre cœur, & ſouvenez-vous ſur-tout de ne perdre jamais de vûe l'honneur & la Religion.

Quand nous fumes arrivez à Bayonne, je pris des meſures pour fai-

faire le voiage commodément jusqu'à Madrid. La difficulté des montagnes me fit balancer si nous n'abandonnerions pas notre chaise pour marcher à cheval: mais aiant appris que quantité de Seigneurs François & Espagnols passoient tous les jours dans la même voiture, j'esperai que nous pourrions nous en tirer aussi heureusement qu'eux. Nous passâmes le Bidassoa qui étoit fort enflé par la pluie, & nous étant arrêtez pour dîner à Iron, premier bourg d'Espagne, nous y fumes si mal traitez, que nous en tirâmes un mauvais augure pour le reste du chemin. Nous fumes pourtant beaucoup mieux à Saint-Sebastien, mais ce ne fut pas sans peine que nous traversâmes quantité de montagnes & de chemins pierreux pour y arriver. Cette ville me parut jolie. Ses ruës sont larges, droites, & bien pavées. On nous conseilla d'y séjourner pour nous y pourvoir d'un *Moco de Mulas*, c'est-à-dire, d'un guide qui pût nous conduire dans les chemins difficiles, & nous servir d'interprête. Les hôtelleries sont

pitoiables jusqu'à Burgos, quoiqu'on m'ait assuré qu'elles sont incomparablement meilleures aujourd'hui qu'elles n'étoient avant que Philippe V. fût monté sur le trône d'Espagne. Le grand commerce qui est maintenant entre les deux Etats, a fait mettre quelque changement. Notre guide avoit soin d'acheter nos vivres, & de les faire préparer. C'étoit presque toûjours quelques mets assez dégoûtans. Je n'étois pas fâché que le Marquis fût ainsi réduit pendant quelque tems à une nourriture grossiere & mal préparée. Les chambres & les lits ne valoient guéres mieux, & souvent même n'en pouvant trouver, nous passions les nuits entieres dans notre chaise, sans prendre d'autre tems pour le sommeil que celui qui étoit nécessaire à nos chevaux pour se reposer. Je ne manquois pas de faire sentir au Marquis par mes réfléxions, de quel avantage il est d'éprouver quelquefois la misere, pour devenir sensible à celle de tant de malheureux qui sont continuellement dans la necessité.

Je

Je lui faiſois remarquer tous ces pauvres habitans des montagnes, dont la ſeule vûe eſt capable d'inſpirer la compaſſion. En qualité d'homme, lui diſois-je, ils ont le même droit que vous aux douceurs du repos & de l'abondance. C'eſt le hazard qui vous a fait naître plus heureux : Apprenez du moins à les plaindre, & gardez-vous encore plus de les mépriſer. La vivacité du Marquis lui faiſoit trouver le chemin ennuieux : pour l'occuper, je rappellai tout ce que ma Mémoire put me fournir en matiere d'Hiſtoire & de Sciences, & je lui faiſois enſuite repeter par ordre tout ce qu'il avoit pu retenir, pour l'accoutumer à une étude appliquée & méthodique. L'inégalité du chemin ſur les montagnes pierreuſes de la Biſcaie, ne nous permettoit pas de lire dans la chaiſe. Enfin, nous approchâmes de Vittoria, qui eſt la premiere ville de la Caſtille. Elle eſt ſituée au bout d'une plaine agréable & bien cultivée. Le Marquis qui n'avoit vû depuis pluſieurs jours que des rochers eſcarpez & des précipices,

ſe crut tranſporté dans un autre monde. Nous nous repoſâmes un jour entier à Vittoria, & nous y trouvâmes toute ſorte de rafraîchiſſemens. Ce fut là que nous commençâmes à connoître le caractere & les manieres des Eſpagnols. Il y en avoit quelques-uns dans notre Auberge, qui étoient de différens endroits de Caſtille. Ils ſavoient le François. Nous nous entretînmes avec eux de la route qui nous reſtoit à faire, & l'un d'eux nous promit d'avancer ſon départ pour nous tenir compagnie jusqu'à Burgos où ſes affaires l'appelloient. L'enflure & le galimathias des civilitez Caſtillanes faiſoient rire le Marquis, & j'avois quelquefois toutes les peines du monde à l'en empêcher. Le ſoir, quand nous fumes ſeuls, voilà de plaiſantes gens, me dit-il avec ſon air badin; ma foi, ſi tous les Eſpagnols ſe reſſemblent, je ſuis déjà fâtigué d'être en Eſpagne. Je vois bien, lui répondis-je en riant, que c'eſt leur gravité qui vous épouvante; mais n'allons pas ſi vîte, & ne jugeons pas des gens ſur une pre-

premiere entrevûe. Croyez-vous qu'il ſoit beau de rire & de badiner continuellement avec des inconnus, comme vous faiſiez tantôt ? Il faut ſe conduire avec plus de reſerve, ſur-tout avec des étrangers. Pour moi je vous avoue que je ſuis fort ſatisfait de l'honnêteté de nos Eſpagnols, & je ſuis perſuadé que vous le ſerez vous-même de celui qui doit nous accompagner, quand vous aurez eu le tems de le mieux connoître. Je devinai heureuſement. Dès le premier endroit où nous nous arrêtâmes pour dîner, ce fut des manieres toutes différentes de celles qui avoient fait rire le Marquis la veille. Il s'appelloit Dom Inigo de Juaz. Il avoit été Ecuyer de l'Amirante de Caſtille ; & la connoiſſance qu'il avoit de la Cour & de Madrid, nous fit trouver ſon entretien fort agréable. Il nous raconta pluſieurs choſes extraordinaires du Maître qu'il avoit ſervi. Je me ſouviens de celle-ci, qui mérite d'être rapportée. L'Amirante avoit une chienne des plus jolies : il l'avoit achetée toute inſtruite, & il

il étoit charmé de mille tours de souplesse qu'il lui voioit faire, & qui lui paroissoient surpasser la portée d'une bête. A force de l'admirer, il se persuada qu'une chienne ordinaire n'étoit point capable de tant de perfections, & que de quelque maniere que la sienne fût née, il falloit qu'elle eût une ame raisonnable. Cette pensée se fortifia si bien dans son esprit, qu'il parloit souvent à sa chienne, comme il auroit fait à une personne. Le petit animal émû par l'action de son Maître, ne manquoit pas de japper, & l'Amirante s'imaginoit que c'étoit une manière de réponse dont elle se servoit, faute de savoir la Langue Espagnole. Il chargea un de ses domestiques de la lui apprendre, par des leçons qu'il lui faisoit réïterer plusieurs fois le jour. Le domestique obéit pour satisfaire son Maître. Cinq ou six mois se passerent; & comme l'Amirante ne s'appercevoit d'aucun progrès, il s'en prenoit au précepteur, qui s'excusoit de son mieux sur ce que la chienne avoit sa gueule trop fendue pour pronon-

cer

cer facilement l'Espagnol. Enfin, la mort subite de l'animal, qui tomba malheureusement du haut d'une fenêtre, empêcha l'Amirante d'aller plus loin. Cette Histoire nous divertit beaucoup. Le Marquis parut plus content de Dom Inigo de Juaz, qui étoit charmé de son côté du jeune François, & qui nous offrit, quand nous fumes arrivez à Burgos, de nous faire voir la ville, & de nous y procurer la connoissance de quelques honnêtes gens.

Nous acceptâmes cette offre. Dom Inigo nous vint rejoindre le lendemain à notre Auberge avec un autre Espagnol de ses amis. Ils nous conduisirent dans tous les endroits de la ville qui méritoient nôtre curiosité; à l'Eglise, à l'Archevêché, & sur un Pont fort large & fort commode qui fait un des principaux ornemens de Burgos, & qui lui sert de communication avec le fauxbourg. Comme l'heure du dîner approchoit, je proposai aux deux Espagnols de venir prendre notre soupe. Le Citoien de Burgos me répondit civilement que son

dessein avoit été de nous offrir la sienne, & qu'il l'avoit fait préparer dans cette esperance. Nous ne nous fîmes point presser, parce que nous étions proche de sa Maison. Il nous fit bonne chere, si l'on doit compter pour quelque chose la multitude des mets, mais l'apprêt étoit détestable. Son épouse étoit incommodée. Il nous fit entrer familierement dans la chambre où elle étoit couchée; ce qui me surprit en Espagne, où je croiois tous les maris excessivement jaloux. Il l'engagea même à se lever pour nous tenir compagnie. Elle s'assit à quatre pas de la table sur des coussins posez l'un sur l'autre, à la mode d'Espagne. Elle garda le silence, parce qu'elle ignoroit notre Langue: mais je remarquai qu'elle eut les yeux sans cesse attachez sur le Marquis. Il s'en apperçut lui-même, car l'avanture de Bourdeaux l'avoit instruit sur bien des choses. En sortant de table, nous fumes voir un Hôpital & quelques Couvens d'hommes & de filles, & nous retournâmes assez tard à notre Auberge, où nous trouvâmes

mes nôtre Hôtesse yvre. Elle sauta au cou du Marquis, avec mille insolences que je pensai punir de quelques coups de bâton, mais la crainte de causer du bruit m'arrêta. Ce n'étoit pas la premiere que nous eussions vûe dans cet état, depuis que nous avions passé les Pyrenées. J'avois cru trouver plus de sobrieté en Espagne.

Nous nous remîmes en marche le lendemain. Il nous restoit trente-cinq ou quarante lieuës jusqu'à Madrid, l'impatience d'y arriver nous les fit faire en trois jours. Cette ville nous plut en arrivant. Sa situation est inégale, mais le coup d'œil en est agréable. Dom Inigo de Juaz nous avoit indiqué une excellente Auberge où nous fumes bien traitez pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Après quelques jours de repos nous chargeâmes nôtre Hôte du soin de nous louer un appartement dans quelque Maison voisine de la sienne; je voulois y être plus tranquillement que dans une Hôtellerie, & pouvoir en même tems nous faire traiter par

le même Cuisinier, dont nous étions satisfaits. Le Maître de notre nouvelle demeure se nommoit Dom Porterra; le *Dom* est commun chez les Espagnols. Il crut connoître à notre figure qu'il avoit affaire à des personnes de qualité, ce qui le fit agir fort respectueusement avec nous; & malgré la fierté qu'on attribue aux Espagnols, il tint la même conduite pendant les trois mois que nous passâmes à Madrid.

Nous avions reçû de Monsieur le Duc de . . . en partant de France, des Lettres pour differens Seigneurs de la Cour d'Espagne, desquels j'étois bien assuré que nous serions vûs avec plaisir; mais je ne jugeai point à propos d'en user, & je les gardai seulement comme une ressource, s'il arrivoit que nous eussions besoin de quelque appui. Je voulois que nos voiages servissent à former le Marquis de plus d'une façon. C'est quelque chose que de parcourir differens païs, & de voir un grand nombre de villes; mais quand on se borne à cela, l'uni-

l'unique fruit qu'on en retire est de pouvoir raconter ce qu'on a vû. Si nous nous étions adressez d'abord à Monsieur le Duc de... & à Monsieur le Comte de . . . comme le portoient nos Lettres, ils auroient sans doute engagé le Marquis à prendre son logement chez eux, ils l'auroient occupé sans cesse de bagatelles & de parties de plaisir. Mon dessein étoit qu'il apprît à connoître les hommes en s'insinuant par lui-même dans leur commerce; qu'il commençât par se faire des amis dans les conditions communes, pour descendre un peu de cette hauteur qu'une illustre naissance inspire, & pour y prendre des sentimens humains & naturels; ce qu'on ne prend gueres à la Cour où tout est fardé & plein de dissimulation: Qu'ensuite il se produisît de lui-même à la Cour, qu'il fît des connoissances, & qu'il tâchât de s'y faire estimer uniquement par son mérite. Je voulois qu'avec cela il fît une étude serieuse de la Géographie & de l'Histoire, me reservant de travailler à lui former le

goût

goût & les ſentimens dans nos converſations, & par les lectures que nous ferions en commun. Il me témoigna quelque envie d'apprendre l'Eſpagnol. Je lui dis que deux raiſons me portoient à le prier de n'y pas penſer; premierement que la Langue Françoiſe étoit fort commune à Madrid, & qu'il pouvoit par conſéquent ſe faire entendre ſans le ſecours de celle du païs. En ſecond lieu, qu'aiant à voiager dans pluſieurs autres Roiaumes, il étoit impoſſible qu'il pût apprendre la Langue de chaque païs où nous paſſerions; mais que nous en choiſirions quelqu'une des plus utiles & des plus agréables, telles que l'Angloiſe & l'Italienne, & que je l'exhorterois à apporter tous ſes ſoins pour les apprendre en perfection; ce qui ſeroit difficile s'il entreprenoit de les ſavoir toutes. Il ſe laiſſa perſuader par ces raiſons. Nous reglâmes l'emploi de la journée. Il fut réſolu que nous nous leverions tous les jours à ſix heures & demie; que nous étudierions en particulier jusqu'à huit heures, que

nous

nous prendrions ensuite le chocolat; après quoi le Marquis me repeteroit ce qu'il auroit appris de la Geographie & de l'Histoire. Le reste du tems jusqu'à dix heures devoit être emploié à lire en commun quelque Livre de bon goût, sur lequel nous ferions nos réfléxions, ou à nous entretenir familierement sur quelque sujet instructif. A dix heures, c'étoit le tems de nous faire habiller pour aller à la Messe, le dîner ensuite, & le reste du jour pour la promenade, les visites & le divertissement. Nous observames cet ordre avec une exactitude merveilleuse pendant trois mois de séjour à Madrid. J'eus une joie extrême de voir le Marquis s'accoûtumer si facilement à prendre une coeduite unie & reglée.

Nous nous fîmes vêtir d'abord fort simplement pour suivre le dessein que j'avois de commencer nos connoissances par la Bourgeoisie. Nous sortions à pied, & sans nous faire suivre de nos laquais. Notre premiere visite fut celle des ruës & des édifices publics. Nous y emploiâmes

mes trois ou quatre jours, sans qu'il nous y arrivât rien de remarquable, mais lorsque nous eumes mis le pied dans les lieux d'assemblées, à peine pourrois-je suffire à rapporter les avantures agréables ou fâcheuses auxquelles nous fumes exposez tous les jours. Tout le divertissement de Madrid consiste dans la promenade & dans la Comedie. Il y a deux Cours où l'on se promene, *el prado nuevo*, *y el prado viejo*. Celui qui est du côté de *Buen retiro* est moins agréable & moins frequenté que l'autre. C'est à celui-ci que nous allions ordinairement. La petite riviere de *Mançanarès* coule dans la prairie & l'on y voit plusieurs fontaines jaillissantes qui servent de rafraichissement dans les grandes chaleurs. Le premier jour que nous y parûmes, nous en fumes quittes pour essuier les complimens de quelques Demoiselles de moienne vertu, & les invitations qu'elles nous firent de prendre le plaisir de la promenade avec elles. Nous jugeâmes de leur dessein par les signes dont elles accompa-

pagnoient leurs paroles ; car elles ignoroient le François, & nous leur langage. Nous les quitâmes séchement pour nous avancer vers la grande allée d'Ormes, qui étoit remplie d'une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe. Après avoir fait quelques tours, je dis au Marquis que je me reposois sur lui du soin de nous procurer quelques connoissances. Oh ! si cela est, me répondit-il en riant, je vous réponds que cela ne tardera gueres. Voions, lui dis-je, comment vous vous y prendrez. Il n'en fit point à deux fois : à peine fumes-nous avancez vingt pas, qu'il se mit sur un banc où quelques Espagnols étoient assis. Messieurs, leur dit-il, en les saluant d'un air libre, vous voulez bien que deux étrangers prennent place auprès de vous, & qu'ils aient l'honneur de se mêler à votre entretien. Les quatre Espagnols se leverent sans répondre, nous firent une profonde reverence, & se remirent sur le banc. Je crus d'abord qu'ils n'entendoient point notre Langue, & j'étois prêt à railler le Marquis

quis de sa précipitation. Mais après un moment de silence, l'un d'eux répondit en François, d'un ton grave, que nous leur faisions beaucoup d'honneur, & que des François ne devoient pas se regarder comme étrangers en Espagne. Nous liâmes ainsi conversation. Le Marquis leur fit cent questions sur l'usage de quantité de choses qui se présentoient à nos yeux. Ils satisfirent à tout en peu de paroles, & sans rien fournir d'eux-mêmes à la conversation ; de sorte que nous demeurions tous en silence, lorsque les questions du Marquis cessoient. Enfin se levant au bout d'un demi-quart d'heure, ils nous quitterent avec une nouvelle reverence. Voilà des gens bien sots, me dit le Marquis. Dites plûtôt, lui répondis-je, que voilà des gens bien sages & bien civils, & apprenez d'eux à n'être pas si ouvert que vous l'êtes avec le premier venu. Vous ne sauriez vous plaindre d'eux : ils vous ont salué civilement, ils vous ont répondu quand vous les avez interrogez. Que vouliez-vous qu'ils fissent de

de plus ? Convenez d'ailleurs que vos questions avoient un air badin qui peut déplaire à des personnes graves. Ce n'est pas que je condamne l'enjouëment des manieres ; mais la sagesse demande qu'il ne soit emploié qu'à propos. Vous connoissiez la gravité Espagnole, du moins de reputation ; ainsi vous deviez juger que la bienséance ne vous permettoit pas de prendre d'abord avec eux le ton riant & des manieres badines. Mais, reprit ingenieusement le Marquis, ils connoissent aussi les François ; la bienséance devoit donc les empêcher de prendre avec moi des manieres si graves. Je lui répondis qu'ils avoient sur nous l'avantage d'être dans leur païs, & quelques-uns d'entr'eux celui d'être beaucoup plus âgez que nous ; sans compter que les aiant abordez assez brusquement, & sans en être connus, nous leur devions quelque déference. Comme nous en étions là, nous fumes surpris de voir revenir nos quatre Espagnols, qui reprirent sur le banc la place qu'ils avoient quittée. L'un d'eux nous

dit ;

dit; Nous ſommes fort heureux de vous retrouver. Je lui répondis que leur retour nous faiſoit plaiſir, & qu'on revoioit toûjours volontiers d'auſſi honnêtes gens qu'ils le paroiſſoient. Je ſuis ravi, reprit le même, que vous aiez cette opinion de nous. Comme vous ignorez encore nos coûtumes, je craignois que vous n'euſſiez interprêté mal notre départ précipité. C'eſt l'uſage ici, quand on vient au Prado, de ſe promener, & de s'aſſeoir ſucceſſivement, pour tirer plus de fruit de la promenade, en mêlant l'action & le repos. Nous recommençâmes ainſi notre entretien juſqu'à l'heure du ſouper, & nous quittâmes nos Eſpagnols, ſans prévoir l'occaſion que nous aurions bientôt de les réjoindre.

Nous nous mîmes à table en arrivant chez nous. J'invitai notre Hôte à nous tenir compagnie, comme je faiſois quelquefois; nous lui raçontâmes ce qui nous étoit arrivé au Prado, & nous lui dîmes le nom d'un des quatre Eſpagnols, tel que nous l'avions entendu prononcer plu-

plusieurs fois par les autres. La rencontre est plaisante, nous dit Dom Porterra; le Signore Alonso Riquez dont vous parlez, est le propre frere de mon épouse. C'est un Avocat au Conseil des Indes, qui a du mérite & de la réputation. Vous ne serez pas fâché de le connoître plus particulierement, & c'est un honneur que je veux lui procurer en vous menant chez lui. Nous y consentîmes pour le lendemain. Avant que de le voir, continua Dom Porterra, il faut que je vous amuse un moment par le récit d'une avanture fort extraordinaire qui a fait sa fortune; car il est riche, & c'est moins par interêt que par inclination, qu'il exerce la profession d'Avocat. Alonso Riquez est Portugais d'origine. Son pere qui étoit Intendant de la Maison du Comte de Fonteira, suivit ce Seigneur lorsqu'il vint s'établir en Espagne; il trouva à propos d'y prendre lui-même un établissement, après avoir perdu son Maître, & se voiant à son aise par la liberalité du Comte, il pensa à se pourvoir de quelque

emploi qui pût lui donner un rang & un titre à Madrid. L'occasion s'en presenta bientôt, mais il eut à surmonter tant de concurrens qui avoient les mêmes vûës que lui, qu'il ne put l'emporter sur eux sans se faire des ennemis considérables. L'amour de la vengeance regne en Espagne comme en Italie. Un des ennemis de Francisco Riquez (tel étoit le nom du pere d'Alonso) emploia tous les moiens imaginables pour le ruïner de credit, & de reputation. Francisco se soutint heureusement, mais il usa peut-être avec un peu trop de fierté de ses avantages, & poussa trop loin un ennemi qu'il avoit fait plier; de sorte que celui ci ne consultant plus que la rage & le desespoir, prit le parti de se venger par un assassinat. Le malheureux Francisco fut tué le soir, comme il rentroit seul dans sa Maison. Son meurtrier évita le châtiment par la fuite, mais tous ses biens furent confisquez, à la reserve d'un fonds médiocre que la Justice assigna pour la nourriture & l'éducation de sa fille unique qui

n'avoit

n'avoit que douze ou quinze mois, & qui fut mise peu après dans un Couvent : elle s'appelloit Donna Maria. Francisco Riquez laissoit de son côté deux enfans, que sa femme avoit eu d'une même couche, & qui étoient encore à la mammelle. L'un est Alonso, & l'autre mon épouse. Leur mere les fit élever soigneusement. J'épousai la fille lorsqu'elle eut atteint sa seiziéme année. Alonso, qui perdit en même tems sa mere, vint demeurer chez moi, & son inclination le portant au Barreau, il s'y appliquoit tranquilement à l'étude du Droit. Ses talens naturels aidez d'une continuelle application, le firent connoître si avantageusement, qu'avant sa vintiéme année il se vit chargé de plusieurs causes considérables, dont le succès augmenta encore sa reputation. La Superieure d'une Maison Religieuse lui remit une affaire importante, qui demandoit tous ses soins. Il fut obligé de l'aller voir souvent pour en tirer les lumieres nécessaires ; & comme il est d'un caractere fort

honnête, il fit connoissance avec la plûpart des Religieuses & des Pensionnaires. C'étoit justement dans cette Maison que Donna Maria, la fille du meurtrier de son pere, étoit renfermée. Il la vit, il la trouva belle sans la connoître, & son cœur s'accoutuma à l'aimer, avant qu'il pût savoir qu'il étoit obligé de la haïr. Il me parla d'elle un jour, comme d'un objet dont il étoit charmé. La connoissant encore moins que lui, je ne fis pas difficulté de lui répondre, que puisqu'il étoit tems qu'il pensât au mariage, il ne pouvoit mieux faire que d'épouser une personne qu'il trouvoit si fort à son gré; qu'il falloit s'informer qui étoit cette fille, voir ses parens, & l'obtenir d'eux; que c'étoit un préjugé avantageux pour elle, d'avoir toûjours été élevée dans une Maison Religieuse. Il me parut fort satisfait de l'approbation que je donnois à son amour, & il me pria de m'informer moi-même de tout ce qui regardoit sa Maîtresse. Je ne tardai gueres à l'être parfaitement. Deux jours après je fus

en

en état d'en parler à Alonso, & je lui découvris naturellement ce que j'avois appris, ne doutant point que cette connoissance ne le fît changer tout d'un coup de sentiment. Je me trompois. Il étoit trop enflammé pour pouvoir se dégager sans peine. Vous me mettez le poignard dans le cœur, me dit-il en pâlissant; il faut que je meure, si Donna Maria n'est point mon épouse. Ecoutez, lui répondis-je, c'est à vous à examiner si l'honneur vous permet d'épouser la fille d'un assassin, & ce qui est encore pis, de l'assassin de votre pere. Voiez, consultez-vous. D'ailleurs cette fille est sans bien, vous n'êtes pas assez riche pour faire la fortune d'un autre, tout cela mérite bien que vous vous fassiez un peu de violence, pour renoncer à une affection où vous trouveriez si peu d'honneur & d'avantage. Alonso ne répondoit rien. Etes-vous aimé? repris-je, avez-vous déja quelque engagement avec votre Maîtresse? Il me dit qu'il avoit eu l'occasion de l'entretenir plusieurs fois, & qu'il croioit n'en

être pas haï. Si vous êtes sûr de son cœur, repartis-je, & que vous ne puissiez-vous résoudre à lui ôter le vôtre, je vous conseille de l'engager à quitter son Couvent, & de l'entretenir en secret sur le pied d'une simple Maîtresse; vous satisferez ainsi tout à la fois votre amour & votre reputation. Ah! que me dites-vous? repliqua-t-il; elle est trop sage pour y consentir, & c'est sa sagesse même qui m'a attaché à elle, autant que sa beauté. Contentez-vous donc, lui dis-je, car je vois bien que vous y êtes résolu, & que mes conseils sont inutiles. Je me levai pour me retirer; Alonzo me retint, & après quelques momens de réflexion: Savez-vous, me dit-il, à quoi je pense, & le parti que je veux prendre? J'épouserai Donna Maria, & je me retirerai avec elle en Portugal. Mon pere en étoit, j'y trouverai tous mes parens, qui ne connoîtront point mon épouse, & je sauverai ainsi mon bonheur & ma passion.

J'aurois perdu mes peines à combattre ce nouveau projet. Je quittai

Alonſo en lui promettant tous les ſecours qu'il pouvoit attendre de mon amitié. Il me fit ſouvenir quinze jours après de ma promeſſe, & me preſſa de lui rendre un ſervice dangereux. Donna Maria avoit conſenti à l'épouſer & à le ſuivre en Portugal ; il l'avoit fait ſortir du Couvent, & en attendant qu'il eût mis quelque arrangement dans ſes affaires, il lui avoit fait prendre un appartement dans la ville avec une fille de chambre qu'il lui avoit donnée de ſa main. Il alloit paſſer chez elle une partie du jour, & il emploioit le reſte à prendre des meſures pour ſon départ. Un matin qu'il ſortoit de chez moi pour s'y rendre à l'ordinaire, la fille de chambre, qui ſavoit notre demeure vint lui donner un avis ſecret qui le jetta dans un deſeſpoir extrême. Il rentra dans ſa chambre avec un air furieux, & s'étant jetté ſur ſon lit il y paſſa pluſieurs heures dans une violente agitation. J'entendis quelques paroles qu'il laiſſoit échapper ; je jugeai qu'il avoit beſoin d'être conſolé, & m'étant preſenté

à lui, je lui demandai, la cause de son chagrin. Si vous m'aimez, me dit-il d'un air troublé, laissez-moi mourir; mais aidez-moi auparavant à me venger. Je suis trahi. Donna Maria est une perfide à qui je veux arracher la vie de mes propres mains, après avoir massacré à ses yeux le nouvel amant qu'elle me préfere. Ensuite il me raconta que depuis deux jours Donna Maria recevoit le soir daus sa chambre un inconnu, avec lequel elle passoit une partie de la nuit sans témoins; que la fille de chambre avoit ordre pendant ce tems-là de veiller à la porte pour l'écarter lui-même & tous ceux qui se présenteroient; que celle-ci en lui donnant avis de tout l'avoit assuré que son rival devoit encore se trouver au rendez-vous le même jour, mais que ce seroit le dernier de sa vie, puisqu'il étoit résolu de la lui ôter, & de percer ensuite le coeur de son indigne Maîtresse. Il ajoûta mille choses, telles que la rage les inspire, & lorsqu'il fut las de crier & de se plaindre, il finit en me priant de lui prêter mon

se-

secours pour assûrer sa vengeance : elle me parut si juste, que je lui donnai parole de l'accompagner. Nous nous munîmes tous deux d'une bonne épée & chacun d'un pistolet. Le soir vint : nous allâmes nous poster dans une allée qui étoit à deux pas de la Maison de Donna Maria. Le galant ne tarda point à paroître. Je voulois l'attaquer avant qu'il fût entré dans la Maison, Alonso m'arrêta ; Il faut, me dit-il, que la scene se passe aux yeux de l'infidele. Je suis convenu avec la fille de chambre qu'elle m'ouvrira la porte, lorsque les deux victimes que je veux immoler seront ensemble. Nous n'attendîmes qu'un moment ; la porte nous fut ouverte, & l'aiant fermée après nous, Alonso me fit demeurer dans l'antichambre : pour lui, mettant l'épée à la main, il entra brusquement & se fit voir à Donna Maria dans un état terrible, elle jetta un grand cri à cette vûe ; & comme il alloit percer celui qu'il prenoit pour son rival, elle lui dit en se jettant sur son bras ; Ah ! cher Alonso,

qu'allez-vous faire? c'eſt mon pere à qui vous ôtez la vie. Le ſecours ne put être aſſez prompt pour empêcher l'épée de pénétrer. Alonſo la retira toute ſanglante, & ſe jetta ſur un fauteuil. J'entrai dans cet inſtant. Je les trouvai tous trois dans la ſituation la plus touchante. Donna Maria étoit à genoux entre ſon pere & ſon amant, & tenoit à chacun une de leurs mains; le pere (car c'étoit effectivement lui-même) nageoit dans un ruiſſeau de ſang, & ſembloit prêt d'expirer. Pour Alonſo, il étoit comme immobile ſur ſa chaiſe, ſon épée étoit tombée à ſes pieds, & ſes yeux rouloient au hazard comme ceux d'un homme qui eſt abſolument hors de ſoi. Je le fis ſortir de ce tranſport en le pouſſant rudement, & je lui repréſentai que l'état où étoient les choſes méritoit quelque attention. Eh! mon cher Porterra, me dit-il, en ſe levant, ſuis je capable de prendre une réſolution dans le trouble horrible où je ſuis? Voilà ma Maîtreſſe, voilà le meurtrier de mon pere, en ai-je trop fait?
En

En ai-je fait assez ? & de quelque maniere que puisse tourner cette avanture, ne suis-je pas le plus malheureux de tous les hommes ? Il se jetta sur un lit sans attendre ma réponse, & il poussoit mille soupirs en homme desesperé. Pendant ce tems-là Donna Maria aidée de sa fille de chambre, avoit arrêté le sang de son pere & lui avoit rappellé la connoissance. Ce pauvre homme sentit bien néanmoins que sa fin etoit proche. Il me pria d'engager Alonso à s'approcher de lui. J'en vins à bout avec assez de peine. Je meurs, lui dit-il, vous êtes vengé, Seigneur Alonso, mon exemple sera une nouvelle preuve que le Ciel ne laisse jamais le crime impuni. Après m'avoir persecuté par des remords qui durent depuis vingt ans, il me ramene à Madrid pour y périr de la main d'un homme dont j'ai tué le pere injustement. Je vous pardonne ma mort. Quelque raison que vous pussiez avoir de la souhaiter, je sais qu'aimant ma fille vous ne me l'auriez pas donnée, si vous m'eussiez connu.

Pardonnez-moi aussi celle de votre pere, & je mourrai content. Il est tems que nos haines finissent. Vous jugerez de la sincerité de ma reconciliation par ce que je vais faire pour vous. Depuis que j'ai quitté Madrid, j'ai fait le voyage des Indes, & je m'y suis enrichi par le commerce; s'il est vrai, comme ma fille me l'a dit, que vous l'aimez & qu'elle vous a donné sa foi, unissez-vous avec elle, & jouissez ensemble de tous les biens que j'ai acquis; je ne desire plus qu'autant de vie qu'il m'en faut pour vous les assurer. Approchez, ajoûta-t-il, embrassez-moi sans horreur. On n'est point ennemi quand on ne se hait point, & vous ne devez plus me haïr après m'avoir puni.

J'attendois avec inquiétude, continua Dom Porterra, quelle seroit la réponse d'Alonso. Ses regards paroissoient encore incertains; mais les aiant laissé tomber sur sa Maîtresse & aiant rencontré les siens, je ne doutai plus que son cœur ne se laissât vaincre. Il alloit répondre favorablement lorsqu'un bruit soudain

dain nous obligea de tourner la tête vers la porte de la chambre: Nous vîmes entrer une douzaine d'Alguafils, armez jusques aux dents, qui se saisirent de nous sans résistance dans l'étonnement où leur apparition nous avoit mis. Ils commencerent par nous desarmer; & voiant les traces du sang qui avoit coulé, de la blessure du pere de Donna Maria, ils nous conduisirent tous sans autre examen dans la prison publique. Ils eurent même l'inhumanité d'y trainer le blessé en le soutenant par dessous les bras. Nous jugeâmes que les voisins aiant entendu le bruit qui s'étoit fait chez Donna Maria, en avoient averti la Garde de la ville. On nous laissa vint-quatre heures daus une même chambre de la prison, sans pouvoir obtenir de parler à personne; si ce n'est à ceux qui nous apporterent à manger. Nous tînmes conseil entre nous sur le parti que uous devions prendre dans une si triste conjoncture. Alonso nous instruisit de la maniere dont nous pourrions répondre à l'interrogation. Il fallut

la subir le lendemain, & nous nous accordâmes à déposer que le malheur arrivé chez Donna Maria étoit un effet de jalousie ; crime qui se remet facilement en Espagne. L'Officier qui nous interrogeoit parut content de nos réponses, ce qui nous fit esperer que notre affaire tourneroit heureusement : Mais vers la fin du jour la blessure du pere de Donna Maria, que les Chirurgiens avoient vûe trop tard, empira de telle sorte que nous craignimes beaucoup pour sa vie. Il sentit lui-même le péril, & dans l'apprehension d'être surpris par la mort, il demanda de l'encre & du papier pour confirmer par écrit le pardon de sa mort qu'il avoit accordée à Alonso, & la donation qu'il lui avoit faite de tous ses biens. Il y apporta toute l'exactitude possible, en marquant non seulement dans les mains de qui il avoit deposé ses richesses, mais de quelle nature elles étoient & en quel nombre. Alonso fut extrêmement attendri de cette attention, & ne put s'empêcher de verser des larmes en perdant

dant ce bon homme qui mourut deux jours après. Cependant cette mort rendit notre affaire plus mauvaise. Nous fumes separez presque aussitôt, & renfermez plus étroitement. Alonso qui avoit l'usage du Barreau en sentit les conséquences, il prit le seul parti qui pouvoit nous empêcher de périr. Son mérite l'avoit fait connoître & estimer de quantité de personnes de distinction, & sur-tout du Duc d'Ossonne qui le consideroit particulierement. Il prit la liberté de lui écrire & de le supplier très-respectueusement de le venir voir dans sa prison. Le Duc y vint par amitié. Alonso lui découvrit toute son Histoire, non seulement dans les dernieres circonstances, mais en commençant depuis le meurtre de son pere jusqu'à la mort de l'assassin. Il le conjura d'en faire un rapport fidele au Roi, persuadé que ce Prince dont la bonté est connue de toute l'Espagne, trouveroit des motifs de misericorde dans une avanture si singuliere & si touchante. Le succès répondit à l'espérance. Le Duc d'Ossonne prit notre dé-

fénse avec zèle. Philippe V. fut touché de ses raisons, il ordonna qu'on nous mît en liberté, & lorsque nous eumes l'honneur de nous présenter à lui pour le remercier ; il approuva la donation du pere de Donna Maria, & souhaita toute sorte de prosperitez à Alonso dans son mariage.

Dom Porterra aiant fini son récit, nous lui marquâmes beaucoup d'impatience de voir Alonso Riquez & Donna Maria son épouse. Le reste du souper se passa dans cet entretien. Je demandai au Marquis en me retirant, s'il n'étoit pas touché de ce qu'il avoit entendu; Il me répondit qu'il avoit écouté cette Histoire avec plaisir, mais que ce qui l'avoit frapé davantage étoit le caractere du pere de Donna Maria; qui devenoit tout d'un coup le plus genereux homme du monde, après avoir été capable d'un lâche assassinat. Cette réflexion du Marquis me plut beaucoup, parce que je la trouvai judicieuse. Je lui dis qu'il ne s'étonneroit point de cette contrarieté, lorsqu'il connoîtroit mieux le cœur humain. Notre cœur,

ajoû-

ajoutai-je, est une espece de theatre où toutes les passions représentent tour à tour. Il ne demeure jamais indifferent entre le bien & le mal, parce qu'il est de sa nature de former toujours des désirs; il est sollicité differemment selon la difference des objets, & il aime à se laisser entraîner par ce qui le flatte plus. Ainsi l'homme qui s'accoûtume à ceder sans resistance aux premieres impressions, est capable successivement de l'exeès du mal & du bien, à proportion de la peine ou du plaisir qu'il trouve à se satisfaire, Le seul remede est de se former des principes solides de vérité & de sagesse, qui puissent regler dans l'occasion les penchans indeliberez du cœur. C'est là précisément en quoi la probité consiste. Défiez-vous d'un honnête homme qui l'est sans principes & sans réflexions. Il est lui-même tôt ou tard la dupe de son propre cœur. Nous nous entretînmes encore long-tems de l'avanture d'Alonso, & voiant que cette Histoire avoit plu au Marquis, je l'engageai à la mettre par écrit pour l'ac-

l'accoûtumer à se servir facilement de sa plume. Je lui fis remarquer que c'est un défaut commun parmi les personnes de condition, de ne pouvoir arranger deux mots sur le papier. Quand il seroit pardonnable, lui dis-je, d'ignorer les Sciences, il ne sauroit l'être de négliger ce qui est nécessaire pour se faire entendre dans les besoins les plus communs de la vie. La nécessité d'écrire revient presque aussi souvent que celle de parler. On a du moins des Lettres à faire, & l'on ne pense point que si c'est avec un homme d'esprit qu'on est en commerce, sa premiere attention tombe sur le stile, & qu'il en rit malignement s'il le trouve grossier & mal construit. Ajoûtez à cela que c'est une occupation très-douce que de s'entretenir soi-même en écrivant ses pensées. La solitude la plus profonde n'est jamais ennuieuse pour une personne qui sait lire & écrire avec goût.

Le Marquis n'oublia pas le lendemain après dîner, que nous devions aller chez Alonso Riquez.

Dom

Dom Porterra nous y conduisit. Alonso nous reconnut, & fut surpris de nous voir avec son frere. Nous lui apprîmes que nous demeurions chez lui, & nous lui marquâmes de la joie de cette heureuse rencontre. Il en parut aussi satisfait que nous. La conversation devint fort agréable, & l'aiant fait tomber insensiblement sur l'avanture de son mariage, Dom Porterra en prit occasion de le prier de nous faire connoître son épouse. Il la fit appeller au même moment. Nous la trouvâmes digne de ce qu'il avoit fait pour elle. Mais comme elle n'entendoit pas notre Langue, nous ne pûmes juger de son esprit; elle se retira après avoir demeuré quelques momens avec nous. Alonso nous invita à souper. Nous lui promîmes de revenir chez lui après la Comedie que le Marquis souhaitoit impatiemment de voir. Dom Porterra fut encore notre guide. On représenta une Piece de Lope de Vega que nous n'entendîmes point. J'étois seulement attentif aux mouvemens des Acteurs, & je jugeai

par

par leurs agitations que la Piéce dévoit être pleine de sentimens. Pendant que j'avois les yeux attachez sur le Theatre, le Marquis s'occupoit à considerer les spectateurs. Il avoit le visage tourné vers l'amphitheatre, où toutes les Dames étoient rassemblées sans être accompagnées d'un seul homme; elles eurent tout le tems de le remarquer; & ce fut apparemment ce qui lui attira en sortant quelques galanteries. Deux jeunes filles fort jolies & des mieux mises lui proposerent d'aller faire une promenade au Prado: il les remercia civilement: elles, sans se rebuter, le prirent par la main pour l'y conduire, & peut-être se seroit-il laissé entraîner s'il eût été seul; mais nous priâmes les deux Demoiselles de le laisser libre.

Un moment après nous vîmes une vieille femme s'approcher doucement de lui; elle étoit couverte d'une longue mante; *Signor Cavallero*, lui dit-elle en Espagnol, vous êtes un aimable jeune homme qui meritez une jolie Maîtresse; je vous en offre une qui n'a que seize ans,

&

& qui n'est point encore sortie de mes mains. Suivez-moi, je vais faire votre bonheur. Le Marquis répondit qu'il ne savoit point l'Espagnol, & continua de marcher avec nous. Tandis que Dom Porterra lui expliquoit en riant le discours de la vieille, nous la vîmes revenir avec un Billet qu'elle présenta au Marquis. C'étoit son adresse, & l'âge de la jeune fille qu'elle lui avoit proposée. Nous fîmes la guerre au Marquis sur ces deux avantures dont il paroissoit un peu touché, & nous nous rendîmes chez le Signor Alonso, où nous trouvâmes grosse compagnie qui nous attendoit.

Il avoit invité les trois Espagnols avec lesquels nous l'avions rencontré la veille au Prado, croiant nous faire plaisir de nous mettre avec des personnes de connoissance. Il s'y en trouva deux autres qui nous étoient inconnus, de sorte que nous étions neuf à table. Le repas fut servi proprement. Il commença avec une gravité qui me fit craindre de m'y ennuier beaucoup; mais

mais peu à peu le front de nos Espagnols se dérida, & l'on ne pensa plus qu'à rire. Il y avoit dans cette assemblée deux Marchands, dont l'un étoit revenu nouvellement du Perou, un homme sans emploi qui vivoit de son bien, un jeune Cavalier qui faisoit profession de Bel Esprit, & un Procureur du Conseil des Indes où Alonso Riquez étoit Avocat. Je me sers des noms qui sont en usage en France, pour ne pas herisser ma narration des termes Espagnols.

C'étoit une Bourgeoisie renforcée, qui sans avoir les manieres fines de la Cour, ne manquoit ni d'esprit ni d'usage du monde. Le Cavalier, Bel Esprit, domina longtems par sa facilité à s'exprimer, & par une abondance de traits agréables dont il sembloit qu'il eût fait provision, tant il les débitoit rapidement. Il parla de Poësie; il porta son jugement sur la plûpart de nos meilleurs Auteurs, soit qu'il les eût lûs, soit qu'il repetât ce qu'il avoit entendu dire à d'autres. Corneille & Saint Evremond attirerent tou-

toutes ses louanges. Crebillon fut nommé aussi avec éloge, & l'Espagnol prenoit plaisir à nous en reciter de grands lambeaux. Je conviens, lui dis-je, que ces trois Auteurs sont d'un grand prix, en y mettant néanmoins quelque difference; mais vous ne nous parlez point de Racine, de Moliere, de Boileau, & de quantité d'autres dont la France se fait pour le moins autant d'honneur que de ceux que vous avez nommez. Boileau, me répondit-il, est sec & pedant à force de vouloir être chatié. Racine est un *pleureux*, qui n'est propre qu'à attendrir des femmes & à amollir les hommes, sans inspirer le moindre sentiment de vertu. Moliere a de l'esprit, & peint fort bien le ridicule des mœurs, mais il doit ses plus beaux traits à nôtre Espagne. Son Tartuffe, son Ecole des Femmes, son Festin de Pierre, son Misantrope même qui passe chez vous pour original, sont pillez de notre Lope de Vega. Le Cavallero qui avoit un flux intarissable de Langue, fit ensuite une excursion sur

Rous-

Rousseau qu'il traita de Prince Lyrique ; sur Houdart de la Motte, à qui il prétendit que son siécle ne rendoit pas toute la justice qu'il devoit attendre de la posterité ; sur Fontenelle dont il admira la délicatesse ; heureux néanmoins, ajoûta-t-il, si à force de rafiner il ne se précipitoit pas quelquefois dans le galimathias qu'on reproche à nos Espagnols, ce qui feroit douter de la solidité de son jugement, si l'on n'en avoit d'autres preuves dans les Ouvrages de Philosophie & de Mathematiques qu'il compose tous les jours. J'avoue que je fus surpris d'entendre un Espagnol déclamer contre le galimathias. Mais sur ce pied-là, repris-je, vous devez estimer nos Prédicateurs beaucoup plus que ceux du païs où vous êtes né. Sans comparaison, me dit-il, je regarde les nôtres comme des enfans, qui sans savoir ce que c'est que raisonner, croient que l'Eloquence consiste à coudre de pompeuses phrases l'une au bout de l'autre, & qui s'imaginent avoir atteint au sublime, lorsqu'ils ont produit une

une pensée monstrueuse. Nul ordre, nul goût, nulle invention reglée! Un seul Sermon de Bourdaloue ou de Flechier, vaut mieux à mon gré que toutes les productions de nos Prédicateurs d'Espagne. En faveur d'un aveu si sincere & si raisonnable, je passai au Cavallero le mal qu'il avoit dit de Racine, quoiqu'il soit celui de nos Poëtes pour lequel j'ai toujours eu le plus de goût. Je m'apperçûs que les autres convives qui n'avoient nulle teinture des Lettres écoutoient nos savans discours avec langueur. Je reveillai le plaisir de la table en rendant la conversation générale. Je demandai au Marchand qui revenoit du Perou des nouvelles de Lima, & comment il avoit pu se résoudre à quitter un si beau païs. Je fis de pareilles questions aux autres sur la profession qu'ils exerçoient, & nous passâmes ainsi une partie de la nuit avec une satisfaction reciproque. Dans le tems que j'étois le plus occupé du récit d'une Histoire intéressante qu'Alonso Riquez me racontoit, le Marquis sortit de la salle

avec Dom Porterra. Je le crus preſſé de quelque beſoin. Une heure & deux heures paſſerent ſans que je le vîſſe reparoître; cette abſence commença à me donner de l'inquiétude. Cependant comme il étoit accompagné de Dom Porterra, je me contentai de demander à Alonſo ce qu'ils étoient devenus. Il me dit qu'il n'en ſavoit rien, mais que je devois être ſans crainte, puiſque le Marquis étoit avec ſon frere. Nous continuâmes encore de nous entretenir pendant quelque tems. La nuit s'avançoit. Enfin allarmé de ne pas voir le Marquis revenir, je pris congé d'Alonſo pour retourner à notre logis. Je n'y trouvai ni le Marquis, ni Dom Porterra. J'étois dans un veritable chagrin, lorſque je les entendis monter à notre appartement vers le point du jour. Dom Porterra n'y entra point, croiant que j'étois au lit. Je m'étois couché effectivement au premier bruit qui m'avoit aſſuré de leur retour. Le Marquis paſſa doucement dans ma chambre pour ſe rendre à la ſienne; je fis ſemblant de

de ne le pas entendre. Il s'informa de son valet de chambre qui le deshabilloit, si je n'étois pas fâché de son absence; & aiant appris que j'étois fort en colére, il se hâta de se coucher sans faire le moindre bruit.

Le lendemain je me levai assez tard. J'appellai tout haut le valet de chambre du Marquis, & je lui demandai si son Maître étoit revenu. Cela est fort joli, ajoûtai-je, de me quitter pendant trois heures pour aller courir les ruës de Madrid. Voilà de belles marques de la consideration que M. le Marquis a pour moi. J'étois assuré qu'il m'entendoit. Il se leva sur le champ, & vint me demander pardon en m'embrassant, & en m'appellant son cher Papa. C'étoit le nom qu'il me donnoit lorsqu'il vouloit me caresser avec ses manieres badines, qui avoient dans le fond quelque chose de charmant. Je lui dis d'un ton serieux, & sans le regarder; Je vous ai assûrément beaucoup d'obligation, Monsieur, de m'avoir jetté dans une inquiétude mortelle,

gesse austere & ennemie des plaisirs; mais il faut, comme vous en êtes convenu plus d'une fois, qu'elle s'accorde du moins avec l'honneur & la Religion. Il ne vous seroit pas glorieux qu'on sût que vous ayez passé deux heures dans je ne sais quel lieu, & que vous eussiez conçû la moindre inclination pour une femme du caractere de celle que vous avez vûe. Ces sortes de divertissemens méritent toute l'horreur d'un honnête homme; & quoiqu'il n'y ait que la Religion qui les punisse, l'honneur les interdit aussi severement qu'elle.

Je laissai le Marquis s'habiller, & je fis inviter Dom Porterra à venir prendre le Chocolat avec moi. Je lui fis une verte reprimande de la liberté qu'il s'étoit donnée de servir de conducteur au Marquis. Si je n'étois d'ailleurs, lui dis-je, aussi content que je le suis de vos manieres, je quitterois sur le champ votre Maison. Il s'excusa sur ce qu'il n'avoit pû resister aux sollicitations du jeune homme. Sans compter, ajoûta-t-il, que les courti-

nes ne sont pas tout-à-fait telles à Madrid que vous pourriez vous l'imaginer. Ce n'est pas la débauche grossiere qui les mène; au contraire, elles font acheter chèrement leurs faveurs, & nous avons des exemples de quantité de personnes qui se sont ruinées pour elles, sans en avoir pû rien obtenir. Elles veulent de la tendresse, & de la passion; & comme elles en savent tous les rafinemens, elles se plaisent à faire passer leurs amans par tous les degrez de l'amour. Quoi qu'il en soit, repliquai-je, je ne puis approuver ce qui est arrivé, & je vous prie de ne jamais rien inspirer de semblable au Marquis.

Dom Porterra reçut si bien mes avis, que cela ne l'empêcha point de nous proposer deux jours après d'aller ensemble à Buen-retiro, qui est une Maison Royale auprès de Madrid. Il en connoissoit particuliérement le Gouverneur, ou pour parler plus juste, le Concierge, car c'étoit un homme du commun. Il nous fit un accueil très-honnête. Son nom étoit Inigo. Je ne sai

par quel hazard il avoit épousé une Françoise, qui s'empressa de nous venir saluer avec ses deux filles, lorsqu'elle sut que nous étions François comme elle. J'avois recommandé à Dom Porterra de ne pas faire connoître qui nous étions, & n'aiant mené ni laquais, ni équipage, nous passâmes pour des personnes d'une naissance ordinaire. Le Seigneur Inigo, son épouse, & ses filles nous forcerent par leurs manieres pleines d'amitié à passer la nuit au Château; ils avoient la disposition des chambres, & pouvoient nous faire trouver facilement des lits. Je ne sais si je dois raconter ce qui m'arriva la nuit, parce que nous sommes dans un siécle délicat où l'on ne croit point les choses extraordinaires; mais comme j'écris sans interêt, je me satisferai du moins moi-même en rapportant fidélement la vérité. J'étois couché dans une grande salle, dont la tapisserie représentoit quelques anciens Rois de Castille. Je les considérai curieusement avant que de me mettre au lit, & je m'endormis

en

en faisant réflexion sur la caducité des grandeurs humaines, dont il reste à peine de simples traces au bout de quelques siécles. Ils ne subsistent donc plus que dans une tapisserie, disois-je, ces Rois qui ont fait trembler tant de peuples, & je suis aujourd'hui quelque chose de plus grand qu'eux, moi qui existe du moins, tandis qu'ils ne sont plus. Mais à quel oubli dois-je m'attendre à mon tour dans un siécle ou deux, puisque tant de grands Monarques, tant de Rois riches & puissans n'ont pu s'en garantir? Le sommeil me prit dans ces idées; bientôt après je crus voir les personnages de la tapisserie se détacher d'eux-mêmes, & s'approcher de mon lit: ils ouvrirent mes rideaux pour me faire appercevoir au milieu de la chambre un homme couché sur un drap noir, avec un sceptre à la main, & une couronne sur la tête. Je le regardai attentivement. Je le reconnus pour le Grand Louis quatorze. Il est mort, me dit l'un des spectres, il sera oublié comme nous. Je m'éveillai le-

lendemain tout rempli de cette triste image, & je fis part de mon songe à ceux qui voulurent l'écouter. Huit jours après on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du Roi de France.

Nous demeurâmes encore jusqu'au soir au Retiro pour visiter les Appartemens & les Jardins. Rien ne m'y parut approcher de la magnificence de nos Maisons Royales. Inigo nous accompagnoit par tout avec son épouse & ses filles. Il nous dit en riant que son épouse avoit introduit dans sa Maison la liberté Françoise, & qu'elle avoit élevé ses filles sur ce pied-là. Elles étoient toutes deux très-bien faites, un peu brunes, comme la plûpart des femmes du païs, mais les yeux d'une vivacité éblouissante. L'après-midi nous retournâmes au Jardin pour y profiter d'un vent frais qui avoit diminué la chaleur. Nous nous promenions dans des allées couvertes, & nous nous étions mêlez en marchant familiérement, & sans distinction. Le hazard me fit remarquer qu'une des filles d'Inigo

ser-

ſerroit le Marquis de fort près, & qu'elle eut l'adreſſe de gliſſer un billet dans ſa poche. Fort bien, dis-je en moi-même, il y a là quelque choſe de plus que de la liberté Françoiſe. Le Marquis ſentit qu'on avoit touché ſa poche, & y aiant porté la main, il en tira le billet, qu'il remit auſſi-tôt fort diſcretement. Je m'apperçus qu'il en regardoit la Demoiſelle avec plus de curioſité, & qu'elle tournoit auſſi continuellement la tête de ſon côté, comme pour lui faciliter le moien de la voir. Notre promenade finie, nous remerciâmes le Seigneur Inigo, & nous reprîmes le chemin de Madrid. A peine eumes-nous fait dix pas, que le Marquis s'arrêta ſous prétexte d'un beſoin naturel; mais aiant tourné les yeux vers lui, je le vis tirer le billet, qu'il ſe mit à lire avec beaucoup d'attention. Je fis ſemblant de n'avoir rien vû. Il nous rejoignit d'un air riant. Nous traverſâmes le Prado, où nous eumes à ſoûtenir l'effronterie de pluſieurs courtiſanes; j'aurois peine à croire jusqu'où elles la portent, ſi

 je

je n'en avois été témoin presqu'autant de fois que nous mîmes le pied dans les promenades publiques. Enfin nous arrivâmes chez nous.

J'étois en doute si le Marquis me feroit confidence de son avanture, sur-tout étant persuadé qu'elle n'étoit sûe que de lui. Nous emploiâmes encore quelques momens à nous entretenir avec Dom Porterra, jusqu'à ce qu'on vint avertir qu'on avoit servi le souper. Lorsque nous l'eumes quitté, le Marquis tira le billet de sa poche, & me dit de la maniere la plus naturelle; Tenez, Monsieur, aidez-moi, s'il vous plaît, à déchifrer cette écriture; c'est encore de la galanterie, si je ne me trompe: il me raconta ensuite de quelle maniere il l'avoit reçu. J'avoue que cette franchise me causa une des plus vives satisfactions que j'aie jamais ressenties. J'ouvris le billet, l'écriture étoit en effet si mauvaise, que nous eumes mille peines à la lire. Le nom de la Demoiselle étoit Donna Prudina. Elle assuroit le Marquis qu'elle n'avoit jamais rien senti de si

doux

doux que les sentimens qu'il lui avoit inspirez. Elle lui reprochoit avec un tour assez fin, d'être venu en Espagne pour lui faire perdre son repos & la liberté de son cœur; elle lui promettoit qu'il la trouveroit si tendre, & si constante, qu'elle lui paroîtroit digne du plus fidele attachement; enfin elle lui marquoit la Maison d'une de ses tantes, où elle alloit souvent, & qui n'étoit pas éloignée de celle de Dom Porterra.

Je demandai au Marquis ce qu'il pensoit de cela. Ce que je crois, me dit-il, que vous en pensez vous-même. Toutes les femmes d'Espagne sont folles; & si cela continue, je crois que j'aurai peine à sortir de leurs mains. Je remarquai qu'il prononçoit ces dernieres paroles avec un air de complaisance; je lui répondis: Mon cher Marquis, c'est un avantage bien foible que celui dont vous paroissez vous applaudir. De votre aveu les femmes d'Espagne sont folles, parce qu'elles vous aiment; ce n'est donc point une sagesse que d'aimer, ni

un

un métier de lire & d'étudier comme un suppôt d'Université. Il suffit qu'il y prenne un goût moderé, pour emploier tous les jours quelque tems avec utilité & avec plaisir.

Vers le commencement de Septembre nous eumes la curiosité d'assister à un spectacle qui attira toute la Cour, & une partie du peuple de Madrid. Ce fut l'enterrement d'une Religieuse Carmelite, qui étoit fille naturelle du C. I. D. F. Elle s'appelloit Sœur Marianne de la Croix D .... Elle étoit née à Bruxelles en 1641. & aiant été amenée à Madrid dès l'âge de cinq ans, elle avoit été renfermée dans le Monastere des Carmelites Déchaussées de cette ville, où elle avoit vécu avec beaucoup de pieté jusqu'à l'âge de soixante quinze ans. Tous les Grands assistérent à ses funerailles par ordre du Roi, & le même jour Sa Majesté donna la Grandesse aux Abbesses de ce Monastere, qui est de fondation Royale. On nous raconta que le C. I. avoit aimé avec une passion extrême la mere de Sœur Marianne D .... C'étoit une

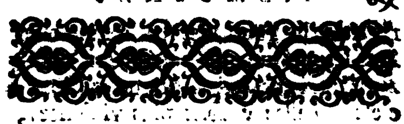
une Demoiselle Flamande de la Maison de V . . . . qui avec une beauté médiocre avoit l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchoient. Le cœur du C. I. ne fut point à l'épreuve de ses charmes, mais il eut peine à se faire aimer d'elle. Mademoiselle de V . . . . . s'étoit laissée toucher par la bonne mine du Comte de P . . . . avec qui elle entretenoit un long commerce. Elle en fut abandonnée la premiere, & le désespoir qu'elle en eut la fit tomber dans une profonde tristesse. Le C. I. profita habilement de cette conjoncture. Il n'y eut point de fêtes, ni des plaisirs qu'il n'inventât pour lui faire oublier la cause de son chagrin. Son respect, sa perseverance, & peut-être aussi l'éclat de son rang & de son nom attendrirent Mademoiselle de V . . . . & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'aiant été recherchée en mariage presque dans le même tems par un homme riche & de condition, elle refusa ce parti pour conserver la fidelité qu'elle croit devoir au C. I. & pour vivre à Bruxelles avec la

 qua-

qualité de sa Maîtresse. Exemple de constance d'une nature extraordinaire, & qui meritoit bien le peu que j'en ai rapporté.

Le onziéme du même mois un Courrier dépêché de Paris par le Prince de Cellamare Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France, apporta au Roi la nouvelle de la mort du Roi Très-Chrétien son Grand-pere. Dès le lendemain on publia ordre d'en porter le grand deuil, & deux jours après la moitié des habitans de Madrid furent vêtus de noir. Je n'ai rien vû de si aimable que le Marquis le paroissoit dans cet habit. Je passe sur quantité de petites avantures Bourgeoises, qui se presenterent dans tous les endroits où nous nous mêlâmes avec le peuple, pendant quinze jours ou trois semaines que nous passâmes encore avec les apparences d'une condition commune. Je crus que cela suffisoit pour faire prendre au Marquis une idée des differens états de la vie, & je résolus de profiter de la premiere occasion pour le produire à la Cour.

ME-



MEMOIRES DU MARQUIS DE ***.

LIVRE SEPTIEME.

J'Apprîs que le jour de Saint François le Roi devoit tenir Chapelle dans l'Eglise de ce Saint, & qu'il y seroit accompagné de tous les Grands. Il faut y paroître, dis-je au Marquis, & songer que la scene va bien changer de face : ce n'est plus à des Alonsos & à des Inigos que vous allez avoir à faire. Vous ne trouverez entre eux & les personnes de la Cour aucune difference pour ce qui re-

regarde le fond des passions, elles sont les mêmes dans tous les hommes; mais ce qui distingue la Cour, c'est qu'elles y sont plus violentes, & qu'elles sont néanmoins plus cachées. Défiez-vous donc du dehors: familiarisez-vous de bonne heure avec une vertu dont vous n'avez point encore eu besoin de faire usage: c'est la prudence; elle vous sera nécessaire à chaque pas que vous ferez. Je vous laisse à vous-même; c'est-à-dire que vous ne devez plus attendre pour agir, que je vous prévienne par mes conseils; je me reserve seulement à vous faire appercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions seront de vous; je ne vous accompagnerai plus que pour en être le spectateur, & s'il est besoin pour en être quelquefois le critique.

Le Marquis entra dans l'Eglise avec sa démarche noble & son air brillant; j'étois à son côté, deux pas au dessous de lui; nous étions suivis de nos trois valets. Nous nous avançâmes vers l'endroit où étoit Sa Majesté. La foule des

Sei-

Seigneurs nous empêcha d'en être apperçus ; mais comme nous nous étions avancez un peu au-delà des bornes marquées pour ceux qui n'étoient pas connus, un Officier des Gardes parut nous regarder avec quelque émotion. Je m'en apperçus, & je compris aussi-tôt la faute que nous avions commise par ignorance. J'eus l'adresse de la réparer promptement en disant quelques paroles d'honnêteté, d'un air aisé & riant, au Marquis de Valdecannas, auprès duquel j'étois placé ; ce qui fit croire à l'Officier des Gardes, que nous étions connus. La cérémonie étant achevée, on s'ouvrit pour laisser le passage libre au Roi, ce fut alors que nous le vîmes pour la premiere fois ; & comme nos habits de deuil étoient à la Françoise, il nous regarda un moment avant que de se mettre à marcher. Le Marquis se baissa profondément lorsque Sa Majesté passa devant lui ; Elle lui fit un signe de tête fort gracieux, en disant au Marquis de Bedmar qui étoit auprès d'elle : Voilà un François, je le re-

reconnois à son air, quand il n'en auroit pas l'habit. Dans le même moment, un vieux Seigneur qui suivoit le Roi, & que son grand âge empêchoit de marcher aisément, s'arrêta auprès de moi pour me demander si j'étois parti de France depuis la mort de Louis XIV. Je lui répondis que nous étions en Espagne depuis plus d'un mois. Vous êtes donc le pere de ce jeune homme, ajoûta-t-il en montrant le Marquis. Je n'ai pas cet honneur-là, lui dis-je; Monsieur le Marquis est un homme de distinction qui voiage pour achever de se perfectionner dans les Cours de l'Europe, & j'ai l'honneur de l'accompagner par estime & par amitié. Il continua à me demander si nous étions connus de quelqu'un à la Cour de Madrid; & lui aiant répondu que nous y paroissions ce jour-là pour la premiere fois, il invita le Marquis qui nous joignit au même instant, à monter dans son carrosse pour aller prendre l'air à la *Calle Major*. C'est une autre espece de Cours qui sert de promenade

nade à Madrid. Le Marquis voiant que cette proposition lui venoit d'un homme fort âgé, dont l'exterieur n'avoit rien de relevé, parce qu'il étoit en simple habit de deuil, parut balancer un moment. Vous paroissez inquiet, lui dit ce Seigneur; je suis Dom Joseph de Tolede, Duc de Montalto, j'ai autrefois eu la curiosité de voir la France comme vous avez celle de voir l'Espagne, nous nous entretiendrons de votre païs & du mien. Le Marquis lui répondit honnêtement, & étant sortis de l'Eglise, nous montâmes avec lui dans son carrosse.

Le Duc de Montalto portoit sur son visage environ soixante-dix ans. Ses manieres étoient simples, mais elles avoient un air de bonté qui le faisoit aimer. Sa mémoire étoit remplie d'une infinité d'avantures de la vieille Cour qu'il prenoit plaisir à raconter, & ses récits étoient tournez agréablement, quoiqu'il ne sût que mediocrement le François. J'augmenterois ces Memoires d'un volume si j'entreprenois d'écrire tout ce que je pourrois rappeller

des longues conversations que j'ai eues avec lui. Il nous demanda d'abord plusieurs particularitez de la Maison Royale de France, & il en prit ensuite occasion de nous parler des Princes qui la composoient dans sa jeunesse, & qu'il avoit eu l'honneur de voir à la Cour. Il s'étendit sur Monsieur le Prince de Condé. Il l'avoit vû, nous dit-il, la premiere fois à Bruxelles, après le siége d'Arras, dans le tems que la Reine Christine de Suéde étoit arrivée en Flandres. Il nous fit le portrait de cette Princesse, & le récit de l'entrevûe qu'elle eut avec le Prince de Condé. Elle témoigna d'abord un désir extraordinaire de le voir; elle disoit hautement qu'elle avoit regret qu'il ne pût se trouver à Bruxelles une Maison assez grande pour les loger tous deux; que c'étoit son Heros, & le seul homme pour lequel elle eut de l'admiration. Il étoit alors au siége d'Arras, elle lui écrivit qu'elle vouloit y aller, & qu'après lui elle ne faisoit point difficulté de prendre l'écharpe rouge. Effective-

ment,

ment, continua le Duc de Montalto, elle n'avoit pas besoin de mettre un grand changement dans ses habits pour paroître vêtue en homme de guerre. Une Hongreline qui ne differoit guére des just'au-corps qu'on porte aujourd'hui, & qui ne lui passoit pas les genoux, un mouchoir autour du col en forme de cravate, une perruque noire, quoiqu'elle eût les cheveux blonds, & un chapeau chargé de plumes, étoient son ornement ordinaire. L'Archiduc aiant pris le devant à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, où elle le reçut avec des honneurs & des déferences qui allerent jusqu'à l'excès; car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de son escalier, elle traversa une grande cour, pour aller au devant de lui jusqu'à la porte de la Maison où elle étoit logée. On s'attendoit qu'elle ne recevroit pas moins honorablement Monsieur le Prince, dont la naissance ne le cedoit qu'aux Têtes couronnées. Cependant aprés la passion extrême qu'elle avoit marquée pour le voir, elle s'amusa à poin-

pointiller sur le cérémonial, lorsqu'il étoit prêt de lui venir rendre visite. L'aiant appris, il voulut savoir de quelle maniere elle en agiroit avec lui. Ceux qu'il y envoia n'eurent point de réponse qui pût le satisfaire, de sorte qu'il se résolut de ne la point voir, dans la crainte qu'elle ne voulût faire quelque difference entre lui & l'Archiduc. Cependant comme il étoit en chemin & qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expedient de la voir *incognito*. Il envoia tous ceux de sa suite lui faire la reverence, comme s'il fût retourné sur ses pas; & pour la voir sans en être connu, il entra dans sa chambre lorsqu'elle étoit pleine de son monde, & n'y parut que comme un de ceux qui la saluoient de sa part. Elle ne le reconnut pas d'abord; mais s'en étant apperçue lorsqu'il la quitta, elle voulut l'accompagner: Il dit qu'il lui falloit tout ou rien; ainsi sans attendre sa réponse, il sortit comme il étoit venu.

Le Duc de Montalto nous avoua

que

que cette piece fut jouée à Monsieur le Prince par les Espagnols, & qu'à l'instigation du Comte de Fuensaldagne qui étoit très-mal avec lui, Pimentel avoit fait changer l'esprit de la Reine qui étoit naturellement inconstante. Je ne continue point à raporter mille traits curieux que le Duc nous apprit dans cette premiere conversation, de la conduite des Espagnols avec le Prince de Condé & de celle du Prince avec eux. Les conjonctures présentes ne le permettent pas. J'ai eu soin de les écrire, elles pourront être publiées dans des tems plus libres. Lorsque notre promenade fut achevée, le Duc que nous accompagnâmes jusqu'à son Hôtel, nous fit l'honneur de nous retenir à souper. Quelque respect que j'eusse pour lui, je me serois bien gardé d'accepter cette offre, si j'eusse prévû la moindre partie des peines dont elle fut la source pour le Marquis & pour moi. Je n'avois eu jusqu'alors que de la satisfaction de sa conduite; il étoit tems que je sentisse un peu qu'il étoit jeu-
 ne,

ne, & qu'il avoit des passions.

Je fus surpris de voir à table avec nous neuf ou dix jeunes Seigneurs, dont le plus âgé ne paroissoit pas avoir plus de trente ans. J'aime la jeunesse, me dit le Duc de Montalto, qui s'apperçût que je les regardois; ces Messieurs sont ou mes parens ou mes amis, ils me divertissent par leur humeur agréable, & je les traite le mieux qu'il m'est possible. Nous fumes en effet bien traitez, & la joie regna pendant tout le repas. Le Marquis qui étoit liant ne tarda guéres à former connoissance. Je l'observois dans le dessein de remarquer pour qui son affection se déclareroit davantage; je fus assez satisfait de son choix; comme on s'étoit separé en diverses bandes pour jouer ou pour s'entretenir après le souper, je le vis associé avec deux jeunes gens, dont l'un étoit de son âge & l'autre plus âgé, mais tous deux d'une physionomie qui me parut belle & heureuse. J'étois demeuré seul auprès du Duc: il me dit: N'admirez-vous pas qu'un homme de mon âge soit en-

encore recherché par de jeunes gens? Ils m'aiment parce que je les caresse, & que je me mets de leurs plaisirs. Je hais la solitude, & j'ai compris qu'à l'âge où je suis il faut un peu descendre, & se prêter quand on veut être gouté. Ma Maison & ma table sont ouvertes à tous ceux qui me font l'honneur de s'y présenter. Je priai le Duc de m'apprendre le nom des deux Seigneurs qui s'entretenoient avec le Marquis. Ce sont, me dit-il, deux jeunes gens d'une haute naissance, mais qui ont moins de biens que de mérite; l'un s'appelle Dom Juan de Pastrino, & l'autre porte le titre de Comte de Mancenez. J'ai été ami de leurs peres, & ils continuent d'être les miens. Nous reçûmes ainsi pendant toute la soirée mille marques de la bonté de Monsieur le Duc de Montalto, & nous le priâmes en nous retirant de trouver bon que nous continuassions à lui rendre quelquefois nos respects.

Le Marquis me parla du Comte de Mancenez, & de Dom Juan de Pastrino, comme des deux person-

nes du monde les plus aimables, & dont il désiroit le plus l'amitié. Il me dit qu'ils lui en avoient témoigné beaucoup, & que s'étant informez de l'endroit où nous demeurions, ils lui avoient promis de nous venir voir le jour d'après. Je lui répondis qu'ils m'avoient paru tels qu'il les trouvoit lui-même, & que le Duc de Montalto m'avoit parlé d'eux avantageusement. Ils vinrent le lendemain après-midi dans un équipage assez propre. Nous les reçûmes très-honnêtement. Après une conversation d'une heure, qui roula sur les plaisirs de Madrid, & sur la beauté des Dames de la Cour, Dom Juan de Pastrino dit au Comte de Mancenez qui avoit parlé presque seul: Tu ne nommes pas ta sœur parmi les belles; est-ce par modestie que tu veux cacher que c'est la plus charmante personne de Madrid? Le Comte prétendit que c'étoit outrer l'éloge, Dom Juan soûtint ce qu'il avoit avancé; & comme il le faisoit avec chaleur, le Comte pour finir la dispute, nous pro-

proposa d'en être les Juges, & nous engagea à nous rendre sur le champ chez lui. Je ne m'opposai point à cette partie de jeunesse. Je dis seulement au Comte, que n'aiant jamais vû, ni sa sœur, ni les Dames de la Cour, il nous seroit difficile de juger de leur beauté par comparaison. N'importe, reprit Dom Juan de Pastrino; il suffit de voir Donna Elisa de Mancenez pour s'assurer qu'elle l'emporte sur celles mêmes qu'on n'a pas vûes. Je jugeai par l'ardeur de Dom Juan qu'il en étoit amoureux, & j'en dis un mot au Comte, qui me l'avoua en soûriant.

Elle étoit à notre arrivée avec deux de ses amies, qui passerent dans une salle voisine lorsqu'elles nous virent entrer, sous la conduite du Comte, sans nous être fait annoncer. Le Comte étoit chef de sa famille, & sa sœur dépendoit de lui. Il lui expliqua en badinant le sujet de notre visite, & la pria de souffrir que nous la considérassions à notre aise, pour nous mettre en état de juger de sa beauté. Elle répondit avec es-

esprit. Dom Juan à qui le bonheur de la voir n'arrivoit pas tous les jours, étoit respectueux & transi auprès d'elle tandis que le Marquis lui disoit mille jolies choses sur l'avantage qu'il avoit de lui parler & de la connoître. Pendant ce tems-là le Comte de Mancenez entra dans la salle où les deux autres Dames avoient passé, & un moment après il nous les amena en les tirant toutes deux par la main. Donna Elisa étoit belle, & Dom Juan en jugeoit bien, quoiqu'avec les yeux d'un amant; mais je ne la crus point la plus belle personne de Madrid, lorsque j'eus jetté les yeux sur l'une de ses deux compagnes. Vous viendrez malgré vous, leur disoit le Comte en les traînant, je ne souffrirai point que vous suiviez la rigueur Espagnole avec de si aimables François. Nous nous levâmes à leur entrée, & le Marquis allant à leur rencontre, leur fit un compliment civil sur la liberté que nous avions prise de les interrompre. Elles s'assirent avec nous; & comme elles pouvoient prétendre aussi

bien

bien que Donna Elisa au premier rang de la beauté, la question de Dom Juan ne fut pas renouvellée, & demeura sans décision.

Les belles personnes ont les unes pour les autres à peu près la même inclination, & le même goût que les gens d'esprit. Elles se lient d'amitié par un sentiment naturel qui les porte à chercher ce qui est parfait comme elles. Donna Elisa étoit intime amie de Donna Agnez de Palafoz, & de Donna Diana de Velez : c'étoit le nom des deux Demoiselles Espagnoles. Donna Diana m'avoit d'abord frappé au premier coup d'œil. Je craignis tout d'un coup en la voiant, ce qui ne manqua point d'arriver; c'est-à-dire qu'elle ne fît trop d'impression sur le cœur du Marquis; & que vif comme il étoit, une premiere passion inspirée par une personne de ce mérite, ne lui fît oublier son devoir, & ne me préparât mille chagrins. Plus je la regardois, plus je croiois remarquer en elle ce qu'il falloit pour enflammer le Marquis, dont je connoissois le fond du cœur. El-

le avoit l'œil vif & doux, comme lui l'humeur enjouée, un soûrire fin & plein de charmes, & le reste de la figure tel qu'on l'attribue aux Graces & aux Amours. Que sommes-nous venus faire ici, dis-je alors en moi-même? que ce malheureux moment va me coûter de peines ! Je me trouvai si occupé de cette réflexion, que je fus quelque tems sans prendre garde à ce qui se passoit. Enfin je me levai tout d'un coup, & je dis au Marquis, que nous n'avions interrompu que trop long-tems ces Demoiselles, & qu'il falloit leur laisser la liberté que nous leur ôtions par notre présence. Il ne put se dispenser de me suivre, mais je ne m'apperçus que trop de la violence qu'il étoit obligé de se faire.

Le Comte de Mancenez & Dom Juan ne nous quitterent point. Nous allâmes voir ensemble M. le Duc de Montalto, qui nous força encore de demeurer à souper. Le Marquis ne se separa pas un moment de Mancenez, & je ne doutai point que Donna Diana ne fût l'unique

nique sujet de leur entretien. Nous nous retirâmes fort tard. Il ne me dit pas un mot jusqu'à la porte de notre logis, & peut-être se seroit-il allé coucher sans ouvrir la bouche, si je ne lui eusse enfin demandé d'où lui venoit cette profonde rêverie. Il me répondit qu'il avoit mal à la tête, & qu'il se trouveroit mieux après avoit dormi.

Je le fis éveiller à huit heures, pour ne pas perdre entierement ses exercices du matin. Il se leva, mais au lieu de prendre un Livre, il se promena pendant une heure dans sa chambre. J'y entrai. Il parut embarassé de me voir. Qu'avez-vous donc, Monsieur, lui dis-je? vous me paroissez incommodé. Il m'assura qu'il se portoit bien. Je vois ce que c'est, repris-je, vous vous ennuiez du séjour de Madrid: Eh bien, je consens que nous partions quand vous voudrez pour Lisbonne. Il y a près de six semaines que nous sommes ici, c'est y avoir demeuré en effet assez long-tems. Loin de m'ennuier, me dit-il, je souhaiterois que nous pussions passer l'hy-

ver à Madrid : Nous n'avons presque pas paru à la Cour, & vous m'avez dit plusieurs fois que c'étoit le principal objet de nos voiages : Non, non, continuai-je, nous verrons celle de Lisbonne, qui ressemble beaucoup à celle-ci ; nous y passerons l'hyver, & nous nous trouverons à portée de nous embarquer pour l'Angleterre au commencement de la belle saison. Il m'objecta que nous attendions des Lettres de Paris : que M. le Duc son pere n'approuveroit peut-être pas que nous quittassions si-tôt l'Espagne ; qu'il falloit voir du moins quelques Seigneurs Espagnols, pour lesquels il nous avoit donné des Lettres. Je lui répondis que je me chargeois de tout, & que Monsieur son pere donneroit son approbation à tout ce que j'aurois reglé. Enfin, lui dis-je, je vais donner ordre qu'on prépare ce qui est nécessaire pour notre départ.

Je n'ai jamais vû de tristesse pareille à celle qui étoit répandue sur le visage du Marquis. Nous demeurâmes quelque tems sans parler. Je vou-

voulus le pousser à bout; j'appellai Scoti, à qui j'ordonnai en sa présence de disposer notre équipage, & de se tenir prêt à partir deux jours après. Je fis cependant signe de l'œil à Scoti, qui m'entendoit à demi mot. Il se retira en m'assurant que je serois obéi. C'en étoit trop. L'aimable Marquis se laissa tomber à mes genoux, & les yeux gros de larmes il commença quelques paroles, que je n'entendis qu'à demi. Je le fis relever aussi-tôt, je l'embrassai tendrement, & l'aiant pris par la main, je le fis asseoir sur un fauteuil, & je me mis auprès de lui. Vous ne m'aimez plus, mon cher Marquis, lui dis-je; vous n'avez plus de confiance en moi: pourquoi me cachez-vous vos peines? Vous êtes affligé jusqu'à verser des larmes, & vous me laissez ignorer la cause de vos chagrins. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis, ni ce que mérite la tendresse infinie que j'ai pour vous. Il essuia quelques larmes qui étoient tombées de ses yeux, & s'efforçant de prendre un visage plus tranquile, il me fit des excuses d'a-

voir voulu me déguiser une chose dont il jugeoit bien, me dit-il, que j'avois pû m'appercevoir. Il m'avoua qu'il sentoit la plus vive passion pour Donna Diana de Velez; qu'il avoit essaié vainement d'y resister; qu'il ne se seroit pas cru capable d'une telle foiblesse; mais qu'étant aussi touché qu'il l'étoit je le rendrois le plus malheureux de tous les hommes, si je l'obligeois à quitter Madrid, & si je ne lui permettois pas de la voir quelquefois.

Vous éprouvez donc, lui dis-je, ce que vous n'avez pas cru possible; vous êtes enfin l'esclave d'une passion dont vous vous êtes flatté que vous pourriez toûjours vous défendre. Si vous aviez suivi mes conseils, si vous vous étiez tenu en garde contre vous-même, le seul désir d'être sage vous auroit soutenu dans le péril, & vous vous seriez épargné toutes les peines que votre passion va vous causer. Mais je ne me suis que trop apperçû que vous les ressentez déja, je ne veux point les augmenter par mes reproches. Il est question, mon cher Marquis,

de

de recourir promptement au remede. Je ne vous dirai point que la beauté est un bien méprisable, & l'amour desordonné une passion criminelle; votre raison n'est plus assez libre pour le reconnoître. Mais ce que je dois vous remettre devant les yeux, c'est que votre honneur, votre fortune, votre repos, & peutêtre votre vie, dépendent de la résolution que vous allez prendre. Vous aimez Donna Diana; que pouvez-vous prétendre en l'aimant? D'en faire votre épouse? Croiezvous que Monsieur le Duc votre pere, dont toutes les esperances reposent sur vous, puisse jamais consentir à un mariage si contraire à ses desseins, & si vous aviez l'imprudence de vous y déterminer sans son consentement, que pouvezvous attendre de lui, qu'une éternelle indignation? Esperez-vous que Donna Diana vous aime jamais assez pour vivre avec vous sur le pied d'une Maîtresse? Quand elle seroit assez lâche pour cela, son pere & ses freres le souffriront-ils sans se venger? Ignorez-vous la déli-

licatesse des Espagnols sur tout ce qui interesse l'honneur ; & vous-même en manqueriez vous jusqu'au point de vouloir séduire une fille de condition, en qui vous trouvez assez de mérite pour la juger digne de votre cœur? Non, non, Monsieur, votre passion ne peut être que pernicieuse pour vous-même ; & s'il vous reste un peu de raison pour en considerer les suites, vous devez l'étouffer aussi facilement que vous l'avez laissé naître.

Je me tûs quelque tems pour attendre sa réponse. Il ne m'en fit aucune. Je me levai en le priant de faire une attention serieuse à mes avis, & je le laissai seul dans sa chambre. Il y demeura jusqu'à l'heure du dîner. Je le fis avertir lorsqu'on eut servi ; il vint se mettre à table, après avoir dit quelques mots à son laquais, & n'ouvrit la bouche pendant le repas que pour manger. Il mangea même fort peu, & se retira ensuite à sa chambre. L'heure à laquelle nous avions coûtume d'aller en ville étant arrivée, je dis à son valet de chambre d'aller

ler l'habiller. Il me fit répondre qu'il se trouvoit incommodé, & qu'il n'étoit point en état de sortir. J'appellai son laquais, qui se nommoit Deschamps, & lui aiant demandé quel ordre il avoit reçu de son Maître avant dîner, je sus que c'étoit une Lettre qu'il l'avoit chargé de porter au Comte de Mancenez. Je retournai à sa chambre au milieu de l'après-midi. Il s'étoit jetté sur son lit. Je lui dis d'un ton d'amitié, Est-ce serieusement que vous vous sentez incommodé? vous me donnez de l'inquiétude, & vous me feriez plaisir de me dire du moins quelques paroles. Il ne me répondit qu'en poussant un soûpir. Je m'assis auprès de son lit, & je pris une de ses mains pour lui tâter le poulx. Ce n'est pas là qu'est le mal, me dit-il tristement; & quand vous me demandez si je suis incommodé, vous savez trop bien quelle est ma maladie. Est-il possible, Monsieur, repliquai-je, qu'un discours aussi raisonnable que celui que je vous ai tenu tantôt, ne fasse point d'impression sur votre esprit? Quel

est

est donc votre dessein? Il se leva à cette question, & s'étant assis sur le bord de son lit, il me pria de l'air le plus serieux que je lui eusse vû prendre jusqu'alors, de vouloir bien l'écouter. Mon dessein, Monsieur, me dit-il, n'est pas comme vous le disiez tantôt, d'épouser Donna Diana malgré mon pere ou sans son consentement: je ne pense pas non plus à faire d'elle une Maîtresse. Pourquoi me soupçonnez-vous d'avoir des sentimens dont vous devez me connoître incapable? Je ne vous demande que la liberté de la voir, parce que je sens que je ne puis vivre sans cette satisfaction: Si vous avez jamais aimé, vous l'avez fait sans doute en honnête homme; m'est-il donc impossible d'aimer de même? Vous craignez peut-être que je ne m'enflamme davantage en la voiant: Non: je ne saurois l'être plus que je le suis. Je la verrai, je lui dirai que je l'aime, je l'aimerai effectivement toute ma vie, & j'attendrai notre retour à Paris, pour obtenir de mon pere qu'il me permette de l'épouser: mais

mais souffrez que je la voie: accordez-moi une satisfaction si innocente, ou arrachez-moi la vie; car esperer que je partirai après demain pour Lisbonne, c'est vous promettre ma mort : Je me la donnerois avec mon épée, si mon seul désespoir n'étoit pas capable de me la procurer.

Ce discours d'un jeune homme qui avoit à peine dix-huit ans m'épouvanta. Je l'aimois d'ailleurs si tendrement, que ses moindres peines m'étoient sensibles. Je pris le parti de le consoler par ma réponse. Ne craignez pas, lui dis-je en riant, que je contribue à votre mort; j'exposerois ma vie pour sauver la vôtre. Nous verrons Donna Diana, si cela est nécessaire à la conservation de vos jours. Je trouve même vos intentions pures & raisonnables; & c'est pour les avoir ignorées, que j'ai combattu tantôt votre passion. Mais au nom de Dieu & de l'honneur, souvenez-vous qu'il y a des foiblesses en amour qui sont indignes d'un honnête homme, & que plus Donna Diana a de mérite, plus vous

vous êtes obligé de la respecter & de ménager sa gloire. Cette réponse mit le Marquis au comble de sa joie. Il me baisa mille fois la main, & ne se lassoit point de m'appeller son cher Papa. Il voulut savoir quand nous irions chez le Comte de Mancenez pour y voir la belle Donna Diana qui y alloit passer ordinairement l'après dîner avec Donna Elisa. Je le portai à differer sa visite au lendemain pour prendre le tems de se remettre un peu de l'agitation où il avoit été. Je le priai ensuite de me donner une satisfaction à mon tour; c'étoit celle de me dire où il avoit envoié son laquais avant midi. Cette demande le fit rougir. Cependant après y avoir pensé un moment, il ouvrit sa cassette, d'où il tira la copie d'une Lettre qu'il avoit écrite le matin. Il m'avoua avant que la lire, qu'il avoit fait confidence de sa passion au Comte de Mancenez, & que n'étant point assuré de pouvoir parler si-tôt à Donna Diana, il avoit prié le Comte de lui faire rendre une de ses Lettres; qu'il comptoit

de

de le voir ce jour-là & de la lui remettre lui-même, mais que notre petite querelle lui aiant ôté l'envie de sortir, il en avoit chargé son laquais. Il m'abandonna ensuite sa copie. Je la conserve encore avec plusieurs autres, & je ne fais ici que la transcrire.

„ Je ne me fais pas un mérite,
„ Mademoiselle, d'admirer vos
„ charmes & d'en ressentir tout le
„ pouvoir. Quel cœur assez barba-
„ re pourroit vous avoir vûe, sans
„ devenir sensible ? Mais s'il est
„ permis de se louer quand on par-
„ le à ce qu'on adore, vous ne
„ trouverez pas de cœurs qui sa-
„ chent mieux sentir le prix du vô-
„ tre, & former des sentimens plus
„ dignes de vous que le mien. Je
„ ne prie pas l'Amour de vous at-
„ tendrir si-tôt en ma faveur ; ce
„ bonheur mérite un siécle de ser-
„ vices & de soins : Je le conjure
„ seulement de vous faire apperce-
„ voir la sincere ardeur de ma pas-
„ sion, parce qu'il est impossible
„ que tôt ou tard vous n'en soiez
„ pas touchée. Permettez que cette
„ espe-

„ eſpérance me conduiſe tous les
„ jours chez Monſieur le Comte
„ de Mancenez, & que mon reſpect
„ vous y exprime la tendreſſe invio-
„ lable avec laquelle je fais vœu
„ d'être toute ma vie &c."

Le Marquis de ROSEMONT.

Comment ? dis-je au Marquis, c'eſt-là ce qui s'appelle de la galanterie la plus fine & la plus paſſionnée. Eſt-ce la nature toute ſeule qui vous en a tant appris ? Il faut que vous aiez pillé cela dans quelque Roman. Il m'aſſura que tout étoit de lui jusqu'au moindre mot, & qu'il n'avoit jamais lû de Romans, ſi ce n'étoit les deux que j'avois achetez à Bourdeaux, c'eſt-à-dire Telemaque & la Princeſſe de Cleves. Je vous conſeille, lui dis-je, de n'en lire jamais d'autres. Un homme plus ſevere que moi en retrancheroit même la Princeſſe de Cleves; car le fruit qu'on en peut tirer pour ſe former le ſtyle, n'égale pas le péril auquel on s'expoſe de s'amollir le cœur par une lecture

trop

trop tendre. Il en eſt de même d'une infinité d'autres qui peuvent paſſer pour bien écrits: l'eſprit ſe polit ſans doute en les liſant, mais la ſageſſe & la vertu en reçoivent toûjours quelque atteinte. On s'émeut, on ſe paſſionne, on éprouve tous les mouvemens de haine & d'amour, de pitié & de vengeance, dont on voit qu'un feint perſonnage eſt animé, & l'on tomberoit infailliblement dans les mêmes foibleſſes, ſi l'on en trouvoit les mêmes occaſions. Quelque prévenu qu'on ſoit aujourd'hui, ajoûtai-je, contre les Romans heroïques tels que Caſſandre, Cleopatre, le grand Cyrus, Polexandre, &c. j'aurois moins de peine à les mettre entre les mains des jeunes gens, que cette multitude d'Hiſtoires amoureuſes & de Nouvelles galantes qu'on eſt dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmans de leurs défauts; & loin que de pareilles images puiſſent inſpirer la haine du vice, elles en cachent la difformité pour le faire

aimer. Au lieu que dans les Romans Héroïques rien n'eſt appellé vertu que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rôlles, il y produit du moins des ſentimens ſi nobles & de ſi grandes actions, qu'un Lecteur n'y ſauroit trouver dequoi juſtifier ſes foibleſſes. Au contraire on ſe ſent élevé au deſſus de ſoi-même, en liſant une ſuite d'évenemens produits par les motifs les plus ſublimes ; & je craindrois moins qu'une telle lecture ne fît des lâches & des voluptueux, que des ſuperbes qui dédaignaſſent le commun des hommes, & qui n'euſſent que du mépris pour tous ceux qui n'auroient pas les grandes qualitez des Oroondates & des Artamenes.

Le Marquis parut l'homme du monde le plus content pendant toute la ſoirée. La nuit lui ſembla longue, dans l'impatience de revoir Donna Diana. Son ardeur pour l'étude ſe rallentit un peu le matin, je m'en apperçus, & je ne manquai pas de lui dire que s'il vouloit me perſuader que ſon amour n'avoit rien

rien de contraire à la sagesse, il falloit que sa conduite & ses devoirs ordinaires n'en souffrissent aucun dérangement. C'en fut assez pour lui faire redoubler son application. Le tems de sortir étant arrivé, nous allâmes tout droit chez le Comte de Mancenez. Le pretexte étoit de lui rendre la visite que nous avions reçue de lui deux jours auparavant. Nous le trouvâmes avec quelques-uns de ses amis qui avoient diné chez lui. Le Marquis ne me vit pas plûtôt engagé dans la conversation, qu'il prit le Comte à part, pour lui demander le succès de sa Lettre. Le Comte lui dit qu'il l'avoit fait rendre à Donna Diana par une main inconnue, de peur qu'elle ne se crût obligée par délicatesse à ne plus remettre le pied chez lui, si elle se défioit qu'il eût quelque connoissance de la passion du Marquis; qu'il n'en auroit que plus de facilité de le servir à jeu couvert, qu'elle viendroit sans doute passer l'après-midi avec sa sœur suivant sa coûtume, & qu'il lui promettoit de l'introduire auprès d'elle, & de lui procurer

curer même le moien de lui parler en particulier. Au retour du Marquis je lus sur son visage qu'il avoit l'ame contente. Le Comte lui tint parole. Il avoit donné ordre à un de ses laquais de l'avertir de l'arrivée de Donna Diana; & lorsqu'il sût qu'elle étoit dans l'appartement de sa sœur, il se leva en faisant signe au Marquis de le suivre. Je me levai aussi, & les amis du Comte de Mancenez s'imaginant que nous avions quelques affaires, prirent congé de lui & se retirerent.

Nous entrâmes tous trois dans la salle des Dames. Elles étoient cinq ou six. Le Comte leur dit en entrant qu'il les prioit de trouver bon qu'il leur amenât ses meilleurs amis; qu'il étoit bien aise de faire voir à des François, que l'Espagne ne le cedoit point à la France pour le mérite des Dames, & qu'il étoit heureux de pouvoir nous en donner ce jour-là une si bonne preuve en nous faisant connoître les plus accomplies de Madrid. Il nous fit ensuite servir des chaises; & pour obliger le Marquis, il le plaça sans affec-

affectation auprès de Donna Diana. Pour moi, il eut la malice de me mettre le plus loin qu'il put à l'autre bout. On s'entretint de choses indifférentes; & comme il y avoit quelques-unes des Dames qui ne savoient pas le François, nous nous plaignîmes de la diversité des langues, qui nous privoit souvent du plaisir d'entendre & d'être entendus. Le Marquis profitoit du tems pendant notre entretien. Il y mêloit quelquefois un mot ou deux pour garder les bienséances, mais Donna Diana attiroit toute son attention. Je la vis rougir plus d'une fois, & faire une réponse courte en baissant les yeux. Tout étoit passionné dans les mouvemens du Marquis. Je devinois ses discours à le voir seulement. Deux heures passées auprès de Donna Diana lui parurent trop courtes. Il m'accusa de m'être levé avec précipitation, & il m'en fit en sortant des plaintes ameres.

Je les tournai en raillerie. Le Comte de Mancenez étant sorti avec nous je lui demandai ce que nous allions devenir. Il nous proposa d'aller chez

Dom Antoine de Salcedo Gouverneur de Madrid, & frere de la Gouvernante du Prince. L'assemblée y étoit des plus illustres, & nous y fûmes vûs avec plaisir. Nous y trouvâmes entr'autres Monsieur le Comte de Chami, & Monsieur le Marquis de Leyde, qui nous firent mille civilitez. Nous aurions pû aisément nous faire connoître d'eux en leur apprenant nos véritables noms; ils n'ignoroient, ni celui du Marquis, ni le mien; mais je n'y voiois aucune utilité, & j'étois bien aise d'attendre le retour de Monsieur le Duc de Saint Aignan Ambassadeur de France, qui étoit absent de Madrid depuis quelques semaines. Il falloit le saluer, & le prier de nous presenter à Sa Majesté dans quelque Audience particuliere. Le Marquis de Leyde ne laissa pas de nous marquer de la consideration. Il dit au Marquis que nous ne devions pas mettre de différence entre un François & lui; que malgré son attachement à la Couronne d'Espagne, il en avoit toutes les inclinations, & que nous lui ferions plaisir de le

voir

voir familierement sur ce pied-là. Nous lui promîmes une visite à son Hôtel. En sortant de chez Monsieur de Salcedo, nous engageâmes le Comte de Mancenez à venir souper avec nous. Dès que nous fumes à table, le Marquis ne manqua point de faire tomber la conversation sur Donna Diana. Voions, lui dis-je, où en êtes-vous? Il nous déclara franchement qu'il ne se croioit pas fort avancé. Elle sait que je l'aime, ajoûta-t-il, ma Lettre & mes discours l'en ont assez persuadée, mais elle se défend sur un ton qui me desespére. Ce n'est ni mépris, ni rigueur: elle m'a dit plusieurs fois qu'elle m'estimoit, & qu'elle me verroit toûjours avec plaisir; mais elle assure que rien n'est capable d'ébranler la résolution qu'elle a prise de n'aimer jamais rien avec passion; & ce qui achève de me tuer, continua le Marquis, c'est qu'elle m'a protesté, que quand je pourrois réussir à lui en inspirer, elle conservera toûjours assez de force pour n'en laisser rien appercevoir. Savez-vous, lui

lui dis-je, quel effet cela doit produire sur vous? des sentimens tout pareils à ceux de Donna Diana. Elle mérite d'être aimée, mais aimez-la sans passion. Donnez-lui toute votre estime, & voyez-la sur le pied d'une bonne amie. Vous vous épargnerez par-là mille peines; & votre cœur y trouvera toûjours de quoi se satisfaire. Il me répondit qu'il ne pouvoit vivre, s'il n'en obtenoit de la tendresse; qu'il sentoit trop que tout son bonheur y étoit attaché. Le Comte qui souhaitoit ardemment de le servir, l'exhorta à ne desesperer de rien. Il lui dit qu'il avoit sû de sa sœur, que Donna Diana l'avoit trouvé aimable dès le premier moment qu'elle l'avoit vû; que les personnes du sexe n'aiant poiut de reserve pour leurs amies, elle continueroit sans doute à découvrir tous ses sentimens à Donna Elisa, & que les apprenant de sa sœur, il ne manqueroit pas de nous en instruire; qu'en attendant il procureroit souvent au Marquis l'occasion de la voir; que si nous voulions nous trouver à table avec elle dès le lendemain, il la feroit inviter

à

à dîner chez lui par Donna Elisa ; & qu'allant à sa Maison le matin, comme si le hazard nous conduisoit, il nous presseroit de demeurer pour y manger aussi. Le Marquis fut extrêmement satisfait de cette offre. Il jura au Comte une amitié éternelle, & ne pouvoit trouver de termes assez vifs pour le remercier.

Etant seul je fis quelques réfléxions sur l'ardeur du Marquis, & sur les suites de cette intrigue. Je commençai par me faire quelques reproches de ma facilité ; mais après avoir examiné les choses dans le fond, je ne regardai point comme un mal que le cœur du Marquis fût occupé jusqu'à un certain point par son attachement. J'étois sûr que Donna Diana étoit une Demoiselle vertueuse & remplie de mérite. L'envie de lui plaire, disois-je, ne peut inspirer au Marquis que de la sagesse & de la vertu. Je m'appercevois même qu'il étoit devenu plus serieux & moins leger depuis qu'il étoit touché, & que dans le dessein apparemment de me rendre favorable à son amour, il n'avoit jamais eu tant

d'exactitude à remplir les petits devoirs que je lui avois prescrits. Je considérois d'ailleurs que la débauche la plus grossiere regne aujourd'hui communément parmi les jeunes gens de qualité; & qu'en supposant même qu'une galanterie sage ne soit pas un bien, c'est toûjours un moindre mal que le libertinage ouvert, & que tant d'excès presque inévitables à un jeune homme vif & passionné pour le plaisir. Enfin, j'ajoûtois à ces considérations, la pensée d'un homme célèbre par son esprit & par ses Ouvrages: Soit que les femmes aient naturellement les manieres plus douces & plus polies que nous, soit que le dessein de leur plaire nous éleve l'esprit & les sentimens, il est certain, dit Saint Evremond, que leur commerce est pour les hommes une école excellente, & que rien n'est plus propre non seulement à inspirer la politesse, & le bon goût des choses, mais même à former d'honnêtes gens. Toutes ces raisons me déterminerent à laisser une liberté honnête au Marquis, en veillant assez sur sa con-

conduite pour l'arrêter s'il alloit trop loin.

L'espérance de dîner avec Donna Diana le fit lever ce jour-là plus matin. Je lui en fis la guerre: il me parut pénetré du plaisir qu'il alloit recevoir, d'être librement, & comme en famille auprès de ce qu'il aimoit. Cependant sa joie étoit troublée par la crainte qu'elle n'approuvât pas la démarche du Comte, & que le ressentiment qu'elle auroit de se voir surprise, ne la rendît plus insensible. Il me demanda ce que j'en pensois. Je lui répondis que pourvû qu'il n'abusât point de la liberté qu'il alloit avoir, Donna Diana n'y pouvoit rien trouver d'offensant pour elle. Nous nous rendîmes chez le Comte. Il étoit seul, & il avoit eu la précaution d'ordonner que sa porte ne fût ouverte que pour nous. Que je vais causer de joie au cher Marquis, nous dit-il, après nous avoir embrassez; mais si ma sœur trahit Donna Diana, & si je trahis ma sœur, ajoûta-t-il en riant, au nom de Dieu ne me trahissez pas. La moin-

dre indiſcretion gâteroit tout, & nous mettroit mal ſans doute avec Donna Diana. Il nous fit enſuite aſſeoir pour nous raconter que ſa ſœur à ſa priere avoit ſondé le cœur de ſon amie; que loin d'y trouver de la dureté pour le Marquis, elle avoit ſû par l'aveu de cette belle perſonne qu'elle étoit touchée de la plus vive tendreſſe; qu'elle s'en étoit exprimée dans des termes capables de charmer un Amant; mais.... Le Marquis n'eut pas la patience d'attendre la fin d'un récit qui le mettoit hors de lui-même, il interrompit le Comte de Mancenez pour ſe jetter à ſon col, & pour lui dire vingt fois de ſuite qu'il lui devoit la vie. Ecoutez-moi jusqu'au bout, reprit le Comte. Croiez-vous que Donna Diana eſt à plaindre d'avoir trop ſenti combien vous êtes aimable? Croirez-vous qu'elle a verſé des larmes après avoir fait cet aveu, & qu'elle craint que la tendreſſe que vous lui inſpirez ne la rende la plus malheureuſe perſonne du monde? Ce diſcours vous ſurprend, continua

nua le Comte, je vais vous en expliquer le myſtere, tel que je l'ai appris de ma ſœur.

Diana de Velez n'a pas dix-ſept ans accomplis: Dans une ſi grande jeuneſſe, & malgré tous ſes charmes, elle a fait un cruel eſſai des malheurs de la fortune, & la tranquilité que vous lui avez vûe n'eſt qu'un effet de ſa vertu & de ſa raiſon. Elle eſt née à Naples. Dom Diego de Velez ſon pere y commandoit la Cavalerie Eſpagnole avant les dernieres révolutions. Il s'étoit marié en Eſpagne, & après y avoir eu trois fils, il avoit perdu ſon épouſe avant que de paſſer en Italie. Etant à Naples, ſes amis l'engagerent à reprendre les chaines du mariage; & comme il étoit alors fort riche, il ne conſulta que ſon cœur pour épouſer une jeune Napolitaine très-aimable, mais ſans biens. Il n'eût d'elle que Donna Diana. Le feu Roi d'Eſpagne mourut peu après. Vous ſavez les troubles qui ſuivirent ſa mort. Dom Diego de Velez ſe déclara hautement pour le Duc d'Anjou, & lui ren-

rendit des services signalez en Italie. Donna Pacilla son épouse n'aiant pu le suivre dans toutes ses courses, l'absence & les soins de la guerre éteignirent l'amour dans le cœur de Dom Diego. Il repassa en Espagne avec le Roi Philippe V. sans faire attention qu'il laissoit à Naples son épouse & sa fille qui n'y pouvoient demeurer long-tems sans son secours. Effectivement la pauvreté où elles tomberent bientôt, & la douleur de se voir abandonnées, leur fit mener une vie très-miserable. Donna Pacilla écrivit envain plusieurs Lettres à son époux; soit dureté, soit inconstance, il ne leur fit pas même la grace de répondre, & elles se trouverent ainsi dans l'extrémité du desespoir & de la misere. Elles prirent enfin la résolution de se rendre à Madrid, & elles se mirent en chemin après avoir écrit à Dom Diego pour le prévenir sur leur arrivée. Donna Diana avoit alors huit ou neuf ans. Sa beauté la faisoit déja remarquer. Elle se trouva avec sa mere dans un Vaisseau qui apportoit en Espagne la Comtesse d'Orozuna. Cette

Dame après avoir perdu son mari à Naples, venoit passer le reste de ses jours dans les terres qu'elle avoit à douze ou quinze lieues de Madrid. Elle n'eut pas plûtôt apperçû Donna Pacilla & sa fille, qu'elle eut envie de les connoître; & aiant appris d'elles leur malheureuse Histoire, elle leur offrit une retraite dans sa Maison jusqu'à la conclusion de leurs affaires. Donna Pacilla l'accepta avec reconnoissance. La Comtesse les y traita avec tant d'amitié, qu'elles oublierent le dessein qui les avoit amenées en Espagne, & elles passerent ainsi quelques années avec leur bien-faitrice. Pendant ce tems-là Dom Diego de Velez, qui n'avoit pas vû arriver son épouse, & qui n'entendoit plus parler d'elle, crut que la mort l'en avoit entierement délivré. Il s'engagea dans un troisiéme mariage. Je ne sais comment cette nouvelle vint jusqu'à Donna Pacilla; la Religion & l'honneur l'obligeoient également à s'opposer à ces nôces criminelles; elle consulta la Comtesse, qui lui conseilla de s'y pren-

après lui avoir renouvellé ses promesses, & les avoir accompagnées de mille sermens. Pendant deux mois il ne laissa point passer de semaines sans lui écrire, avec une tendresse qui augmentoit chaque fois ses espérances; mais sa credulité lui coûta cher. Elle tomba malade tout d'un coup, & elle se sentit d'abord si mortellement atteinte, qu'elle ne put s'empêcher en expirant de faire connoître à sa fille, qu'elle ne croioit pas sa mort naturelle. Lorsque Dom Diego eût appris qu'elle ne vivoit plus, il se pressa d'aller prendre Donna Diana, & de l'amener à Madrid. Elle y est depuis cinq ou six mois, continua le Comte de Mancenez, elle a fait connoissance avec ma sœur, qui la regarde comme une intime amie; je ne la vois jamais qu'avec admiration, & je me serois infailliblement attaché à elle, si je n'eusse eu le cœur prévenu d'une autre passion. Tous ceux qui la connoissent la trouvent aussi sage que belle. Elle a rejetté les vœux de plusieurs amans, qui se sont presentez dans le dessein

de

de l'épouser. Ce n'est pas que Dom Diego lui ait défendu de penser au mariage; mais la triste mort de Donna Pacilla, ses malheurs passez, la situation où elle se trouve, sans biens, sous l'empire d'une belle-mere qu'elle n'a pas sujet d'aimer, & parmi des freres & des sœurs de deux lits differens: toutes ces raisons jointes à sa douceur naturelle & à l'inclination qu'elle a pour une vie tranquille, lui ont fait naître le désir de quitter le monde pour embrasser la profession Religieuse. Elle s'en est expliquée avec son pere, qui y donne les mains volontiers, & cette aimable personne se prépare à renfermer tous ses attraits dans une obscure solitude. Voilà, dit le Comte en s'adressant au Marquis, ce qu'elle raconta hier à ma sœur, après lui avoir fait l'aveu des sentimens qu'elle a conçus pour vous. Elle est malheureuse, lui disoit-elle, de vous avoir connu; elle veut hâter son entrée en Religion, elle ne veut plus vous voir; mais je suis persuadé que l'amour sera le plus fort, & qu'il saura bien vous la ra-
me-

mener : vous pouvez compter du moins de dîner aujourd'hui avec elle.

Je regardois le Marquis pendant tout ce discours. Je ne sais à quoi je pourrois le comparer. Il ressembloit à une personne qui s'éveille à la fin d'un songe triste, dont elle a été effraiée pendant son sommeil. Ses yeux étoient ouverts, mais il ne voioit rien. Il repassoit jusqu'aux moindres circonstances du récit qu'il venoit d'entendre. Il se représentoit successivement Donna Diana, à Naples dans la pauvreté, en Espagne chez la Comtesse d'Orozuna, ou auprès de sa mere mourante, & craignant le même sort dans la terre de Dom Diego. Il la suivoit chez son pere à Madrid, & là dans le même tems qu'il se réjouïssoit d'apprendre qu'elle étoit devenue sensible pour lui après avoir résisté aux poursuites de plusieurs amans ; il étoit mortellement affligé de la résolution où elle étoit de renoncer au monde ; & il trembloit qu'elle n'executât celle qu'elle avoit prise de ne plus le voir. Enfin il se leva,

en disant à Mancenez ; Mon cher Comte, je ne sais dans quel dessein vous m'avez raconté les malheurs de Donna Diana, mais je vous avoue que tout ce que je viens d'apprendre ne sert qu'à me la faire trouver plus aimable. Je pris la parole, & je le priai de m'écouter un moment : Je puis, lui dis-je, vous parler naturellement en presence de M. le Comte, puisqu'il est si fort de vos amis. Votre passion m'a paru mériter quelque indulgence, tant que j'ai ignoré les malheurs & les desseins de Donna Diana, mais je ne vous cacherai point que je commence à la regarder d'un autre œil. Il est question ici d'une affaire des plus sérieuses. Vous l'aimez, dites-vous, & vous voulez en être aimé : mais vous ne sentez pas qu'il ne s'agit de rien moins que de la rendre malheureuse, en lui inspirant une passion qui va déranger plus que jamais sa fortune. Que deviendra-t-elle si elle s'attache assez à vous pour perdre le goût du Cloître ? Qu'êtes-vous capable de faire pour elle ? Je ne m'ex-

n'explique pas davantage ; mais comptez, Monsieur, ajoûtai-je d'un ton ferme, que je ne souffrirai pas que pour satisfaire une folle passion vous dérangiez les sages projets d'une fille qui a du mérite, & que vous la précipitiez peut-être dans de nouveaux malheurs. Elle juge sagement que dans l'état où est sa fortune, le Cloître est l'unique parti qui lui reste à choisir. Si vous l'aimez, ne la traitez pas en ennemie, en vous opposant à son bonheur. Il est encore tems de remedier au mal; croiez-moi, renoncez au plaisir de dîner aujourd'hui avec elle ; & pour ne pas perdre celui d'être avec Monsieur le Comte, prions-le de venir dîner avec nous.

Il seroit difficile de représenter l'état où mon discours jetta le pauvre Marquis. Il me regarda quelque tems avec des yeux où la plus vive douleur étoit peinte. Vous voulez donc ma mort, me dit-il en croisant les bras : Vous la voulez, je le vois bien, car c'est m'ôter la vie sans menagement que de me traiter avec tant de dureté. Hé bien ;

bien, Monsieur, continua-t-il, il n'est pas difficile de vous contenter; arrachez-moi de cette Maison, ôtez-moi les moiens de voir Donna Diana, privez-moi de son affection, je vous jure que je ne survivrai pas vingt-quatre heures à cette perte. Mais pourquoi vouloir me desespe-rer? qu'ai-je donc fait qui vous offense? Oui, j'aime Donna Diana; & j'en veux être aimé; mais en veux-je à son honneur, à sa fortune, à sa Religion? Si c'est absolument son dessein de s'ensevelir dans un Cloître, mon amour peut-il l'en empêcher? le sien même l'arrêtera-t-il, s'il est aussi vrai que vous le dites, que je ne suis capable de rien faire pour elle? Je vous ai déja déclaré mes vûes, les voici encore, & le Ciel m'est témoin que je n'en ai point d'autres; supposé que je sois assez heureux pour être aimé, je découvrirai ma naissance à Donna Diana, & l'obéissance que je dois à mon pere, je lui promettrai une fidelité à toute épreuve, je m'assurerai de la sienne, jusqu'à ce que je puisse obtenir de mon pere

le

le consentement nécessaire pour m'unir avec elle; si j'ai le malheur de me le voir refuser je lui rendrai alors sa foi, & sans songer davantage à l'épouser, je me contenterai de l'aimer toute ma vie. Elle sera libre alors de se faire Religieuse, & moi je deviendrai tout ce que le Ciel ordonnera. Que trouvez-vous donc dans ce projet, qui blesse l'honneur ou la raison? Soiez témoin si vous voulez de tous les entretiens que j'aurai avec elle, vous savez que je n'ai rien de caché pour vous, & je n'ai pas dessein d'ailleurs de lui dire jamais rien qui ne puisse être approuvé de tout le monde.

Le Marquis se tut après cette longue harangue. Je ne pus m'empêcher de rire de la maniere dont il arrangeoit tout cela, & je lui dis en badinant que j'admirois son amoureuse éloquence. Le Comte se joignit à lui pour me persuader qu'il avoit raison. Enfin je me rendis après avoir fait valoir un peu ma bonté, & je me contentai de faire promettre au Marquis qu'il ne verroit jamais Donna Diana qu'avec moi,

moi, & qu'il me communiqueroit toûjours l'état de son cœur avec confiance. Nous ne fîmes plus que badiner jusqu'à l'arrivée de Donna Diana. Nous la vîmes entrer sans en être apperçus. Toutes les Graces sembloient avoir conspiré à la rendre aimable. Le Marquis me prioit avec transport de considerer son air & sa démarche; oui, lui dis-je,

Illam, quidquid agit, quoquo vestigia vertit,
Componit furtim subsequiturque decor.

Il fut charmé de la délicatesse de ces deux Vers de Tibulle & les apprit aussitôt par cœur. Après avoir laissé aux deux Dames quelque tems pour s'entretenir, le Comte nous prit par la main, & leur dit en nous introduisant, que puisqu'elles étoient ses amies il falloit qu'elles fussent aussi les amies de ses amis, *Las amigas de los amigos*; qu'il n'en avoit pas de plus chers que nous, & que nous étant trouvez si heureusement chez lui, son dessein étoit de nous faire dîner tous ensemble.

 Don-

Donna Diana rougit, la sœur du Comte répondit qu'elle nous considéroit trop pour s'en faire un scrupule. On se mit à table un moment après. On devine auprès de qui le Marquis se trouva placé, l'amour lui marqua sa chaise. Il parut au commencement du repas, d'une timidité qui me surprit. Le Comte lui en fit malignement un reproche, il ne se défendit qu'avec un soûpir. Donna Diana qui avoit parlé aussi peu que lui jusqu'alors, s'apperçut que le reproche du Comte pouvoit tomber sur elle; il est pardonnable de se taire, dit-elle, quand on mange avec appetit. Cela est vrai, reprit le Comte, mais il me semble que Monsieur le Marquis parle peu & mange encore moins: il est auprès d'une belle personne qui lui rappelle le souvenir de quelque Dame de France, & son cœur est peut-être à present bien au delà des Pyrenées. Le Marquis se voiant un peu poussé fut obligé de répondre: il se plaignit de la malice du Comte d'un air sincere & affligé. Je vous ai avoué

plus

plus d'une fois, lui dit-il, que je n'ai jamais rien aimé en France, & vous savez que je n'en suis encore sorti que pour venir en Espagne; ce n'est donc pas au delà des Pyrenées que j'aime; mais vous voulez rire, Monsieur le Comte, & je vois bien que votre cœur est plus tranquille que le mien. Vous parlez en amant heureux, vous mangez de même, & vous ne comprenez pas qu'un amour incertain, timide, & respectueux puisse ôter la parole & l'appetit. Helas! je ne vous envie point votre sort; mais plaignez du moins le mien. Je vous plaindrois sans doute, repliqua le Comte, si je connoissois vos peines: mais vous ne me persuaderez pas facilement qu'un homme aussi aimable que vous soit fait pour en souffrir beaucoup. Que je serois heureux! s'écria le Marquis, si la charmante personne que j'aime pouvoit emprunter vos yeux, & prendre de moi une si flatteuse idée. Donna Elisa lui dit en l'interrompant, qu'il oublioit qu'il étoit à table, & qu'elle lui conseilloit de remettre à parler d'a-

mour

mour après que nous aurions bien dîné. La conversation tomba sur autre chose; le Comte nous proposa en sortant de table d'aller faire un tour de promenade au Jardin. J'offris la main à sa sœur. Le Marquis conduisoit Donna Diana. Nous marchions à peu de distance; de sorte qu'aiant entendu ses premieres assurances de passion, j'en pris occasion de demander à Donna Elisa si elle s'étoit apperçue qu'il adoroit son amie? Elle me répondit en soûriaut qu'il n'étoit pas aisé de s'y méprendre. J'ai fait ce que j'ai pu, lui dis-je, pour délivrer Donna Diana de cette importunité, mais vous savez ce que c'est que l'amour quand il s'est saisi du cœur d'un jeune homme. D'ailleurs il faut convenir que Donna Diana est pleine de charmes, & qu'elle mérite le plus sincere attachement. Vous ne connoissez qu'une partie de son mérite, me dit Donna Elisa. Elle sait que le Marquis l'aime, & sa sagesse la rend plus retenue; mais si vous pouviez l'approfondir comme moi, & pénétrer tout son caractere, vous la

la regarderiez comme la premiere personne de son sexe. Je meurs de chagrin lorsque je pense à la cruelle résolution qu'elle a prise de se dérober au monde, & je crois qu'il n'y a rien que je ne fisse pour Monsieur le Marquis, si son amour étoit assez heureux pour nous la conserver. Comment? interrompis-je avec une apparence de surprise, elle veut renoncer au monde? Parlons sans déguisement, reprit Donna Elisa, vous ne l'ignorez point; je le dis hier à mon frere, & je suis sure qu'il vous l'a redit. Il aime trop Monsieur le Marquis pour lui cacher rien de ce qui l'interesse. Et le dîner d'aujourd'hui, ajoûta-t-elle en riant, croiez-vous que je ne voie pas fort bien dans quelle vûe tout cela s'est ménagé? mais j'y contribue de bon cœur, non seulement par l'estime que j'ai pour Monsieur le Marquis de Rosemont, mais parce que je suis persuadée qu'il n'y a qu'un mérite comme le sien qui puisse nous empêcher de perdre Donna Diana.

Après quelques autres discours

nous nous apperçûmes que les deux jeunes amans s'étoient éloignez de nous, & qu'ils étoient entrez dans un cabinet à l'extrémité du Jardin. Donna Elisa me fit signe aussitôt de la suivre, & nous étant avancez doucement, nous nous plaçames aux deux côtez d'une petite fenêtre qui donnoit du jour au cabinet, & d'où nous pouvions entendre aisément leur entretien. Je jugeai par les premieres paroles que j'entendis prononcer au Marquis, qu'il avoit tiré de sa chere Maîtresse un aveu de ses sentimens: mais en lui ouvrant son cœur, elle ne lui avoit point accordé d'autre consolation que l'assurance d'être tendrement aimé. Constante dans le dessein de quitter le monde, elle rejettoit toutes les offres qui pouvoient l'en détourner, & elle protestoit au Marquis qu'il ne devoit rien attendre d'elle au delà de l'aveu qu'elle avoit fait, & qu'elle traitoit de foiblesse. Il étoit à ses pieds, un genouil en terre. Quoi! lui entendîmes-nous dire, à dix-sept ans, comblée de tous les dons du Ciel, adorée du plus tendre amant

du

du monde, vous irez vous enfermer dans une solitude, & vous priver de tous les plaisirs que l'amour vous promet ? Ah ! je compte pour rien la mort qu'une résolution si cruelle va me causer ; je ne prétens pas vous inspirer de la compassion pour mes peines, je ne vous en demande que pour vous-même. Je sens ce qu'il m'en coûtera, interrompit-elle ; car après vous avoir avoué que je vous aime, je puis bien vous découvrir la crainte où je suis que la tendresse que j'ai pour vous ne fasse mon supplice : mais je ne suis pas née pour être heureuse, mon cœur est accoûtumé à souffrir, & peu importe que ses tourmens changent, & qu'il soit la victime de l'amour après l'avoir été de la douleur. Mais pourquoi m'avoir fait connoître que je vous suis cher, reprit le Marquis d'un ton de desespoir, si vous étiez résolue de ne rien accorder à mon amour ? quel barbare dessein aviez-vous, de m'accabler, de me déchirer, de me rendre le plus miserable de tous les hommes ? Est-ce ainsi qu'on traite

ce que l'on aime? Helas! moi qui vous adore, que ne ferois-je pas pour vous épargner la peine la plus legere? regretterois-je la vie pour une si belle cause, & ne la trouverois-je pas trop heureusement emploiée?

Eh bien, repliqua-t-elle, prenez-en occasion de me haïr. Votre haine serviroit bien mieux à mon repos que votre amour. Considerez-moi du moins par tous les endroits qui doivent exciter votre indifference: Je suis une ingrate qni ne fais point assez pour vous: je suis une fille sans biens, sans esperances, inconnue en Espagne, & presque sans appui dans la Maison même de mon pere: ajoûtez-y que depuis mes plus tendres années mon triste coeur est en proie à la douleur: Helas! lui sied-il bien d'aimer? Est-ce au malheureux jouet de la fortune à ressentir les tendresses de l'amour? Non, regardez-moi encore comme une insensible, qui vous ai trompé en vous disant que je vous trouve aimable; guérissez-vous, & laissez-moi fuir dans la solitude

pour

pour y cacher mes chagrins, mon amour, & tous mes malheurs.

Elle prononça ces paroles, d'une maniere si touchante, que Donna Elisa ne put retenir ses larmes. Pour moi j'attendis avec impatience la réponse du Marquis. Il fut quelque tems à la faire, comme s'il eût médité ce qu'il devoit dire. Enfin, il reprit ainsi, d'un ton plus tranquille que je ne l'aurois cru: Si vous m'exhortez sérieusement à vous haïr, ou à cesser de vous aimer, il faut, Mademoiselle, que vous aïez une idée bien foible de ma passion, & je suis bien malheureux d'avoir réussi si mal à vous l'exprimer. Mais vous me rendez plus de justice; mon desespoir s'explique assez, & vous sentez bien qu'il répond à mon amour. Souffrez donc que sans m'arrêter à cette étrange proposition, je détruise les obstacles que vous opposez à votre tendresse & à la mienne. Vous tirez les uns de vos peines passées, & de la tristesse de votre coeur: Ah chere Diana! il n'est que trop vrai que vous ne m'aimez point. Si vous aviez

pour moi la moindre partie de cette inclination dont vous m'avez flatté, vous éprouveriez quelque changement dans votre coeur, & la tristesse n'y tiendroit pas long-tems contre l'amour. Aimez-moi, je ne crains rien de votre tristesse quand vous commencerez à m'aimer : pour l'autre obstacle, qui consiste, dites-vous, en ce que vous êtes sans biens & sans appui, plût au Ciel que votre tendresse me fût aussi assurée qu'il est facile à lever ! Je vais vous découvrir, belle Diana, ce que j'ai tenu caché depuis mon départ de France. Je suis le fils unique de Monsieur le Duc de . . . ce nom vous est sans doute connu : mon pere m'aime, il tient un des premiers rangs du Royaume, il est extrêmement riche, ainsi je puis vous offrir une fortune assez brillante pour réparer le défaut de la vôtre. Que mon coeur seroit content de pouvoir vous rendre heureuse par la fortune & par l'amour !

Lorsque le Marquis eut prononcé le nom de Monsieur le Duc son pere, Donna Elisa en fut surprise.

prife. Comme elle connoiffoit cette illuftre Maifon, elle me fit quelques reproches d'avoir laiffé fon frere & elle dans une ignorance qui les avoit empêchez de rendre ce qu'elle croioit devoir au Marquis. Elle ne me dit que deux mots, mais elle ne put le faire fi bas que fa voix ne fût entendue de Donna Diana. Cette belle perfonne fortit auffitôt, & nous aiant apperçus, elle fe plaignit en rougiffant de cette efpece de trahifon. Le Marquis fut lui-même un peu déconcerté. Donna Elifa les prit tous deux par la main, & après avoir fait quelques civilitez au Marquis fur ce qu'elle venoit d'apprendre, elle leur dit que puifque c'étoit une faute commife, & que nous avions tout entendu, il ne falloit plus qu'ils fiffent myftere de rien avec nous. Le Marquis en convint. Donna Diana fe défendoit encore, & fembloit regreter tout ce qu'elle avoit dit de trop paffionné ou de trop obligeant. Hé, Mademoifelle, interrompit le jeune amant, eft-il poffible que vous vous repentiez de m'avoir rendu pendant

un moment le plus fortuné de tous les hommes ? Ne me l'avez-vous pas déja fait paier bien cher ce moment si heureux, en voulant détruire l'esperance qu'un aveu charmant m'avoit fait concevoir ? Je prens Donna Elisa & Monsieur de Renoncour à témoins de vos difficultez, & de mes raisons. Si vous m'honorez de quelque bonté, souffrez qu'ils soient nos Juges, ils nous ont entendus ; ou plûtôt jugez souverainement vous-même de ma destinée, & faites-moi la grace de me dire si, lorsqu'ils nous ont interrompus, mes dernieres paroles avoient fait quelque impression sur votre cœur. Nous rentrâmes tous quatre dans le cabinet ; & nous étant assis, Donna Diana prit la parole après avoir rêvé un moment.

Je ne prétends point cacher, nous dit-elle, que les belles qualitez de Monsieur le Marquis m'ont fait naître pour lui une très-vive estime. A quelque état que le Ciel me reserve, je la conserverai toute ma vie, & je me ferai un honneur d'avoir mérité sa tendresse. Mais quand

je

je ne ferois pas résolue de prendre le parti de la retraite, & de surmonter tous les sentimens de mon cœur, je vous avoue, Monsieur, continua-t-elle en s'adressant au Marquis, que la connoissance que vous m'avez donnée de votre rang & de votre naissance suffiroit pour me confirmer dans cette résolution. Je sais que cela est fort éloigné de vos espérances, mais voici mes raisons, que je vous prie d'écouter. J'avois cru jusqu'à présent que je n'étois point capable d'aimer : la fausse tranquilité qui paroît dans mon humeur & sur mon visage ne m'empêchoit point de porter au fond de l'ame un continuel sentiment de tristesse, causée par tous les accidens d'une vie malheureuse, par la mort violente de ma mere, & par l'état présent de ma fortune. Allons nous cacher dans la solitude, me disois-je ; c'est le seul partage qui me reste, je ne suis point faite pour le commerce des hommes. J'étois dans cette résolution, & prête à l'executer, quand j'ai commencé à vous voir ; elle n'a pas changé,

mais je ne ſai comment il m'eſt arrivé en vous voiant de laiſſer entrer dans mon cœur des ſentimens qu'il ne devoit jamais connoître. Je n'ai pas même eu la force de vous les déguiſer. Qu'on eſt foible quand on aime! Je vous avoue encore qu'il n'y avoit que vous qui puſſiez me rendre ſenſible; & de quelque maniere que le Ciel diſpoſe de moi, je ſens bien que vous me ſerez toûjours cher. Cependant malgré cet aveu qui marque tant de foibleſſe, je ſuis aſſez forte pour vous dire que mes premieres raiſons font encore plus d'impreſſion ſur moi que toute ma tendreſſe. Je vois ce que je perds en vous abandonnant, & je ne laiſſe pas d'être perſuadée que l'interêt de mon repos demande ce ſacrifice. Vous avez cru répondre à mes difficultez en m'apprenant ce que vous êtes né, & les grandeurs que votre naiſſance vous met en état de m'offrir: mais c'eſt au contraire ce qui met le ſceau à ma réſolution. Je ne ſais point me flatter: un peu de beauté, & quelques foibles agrémens ne repa-

rent

rent point ce qui me manque du côté de la fortune. Le fils unique de Monsieur le Duc de .... n'est pas fait pour Diana de Velez; & quand Monsieur votre pere fermeroit les yeux sur cette inégalité, ce que je crois impossible, je fais ce que ma gloire & ma tendresse même demandent de moi; je ne troublerai point le cours de votre fortune, & les grandes alliances auxquelles votre naissance vous appelle. Adieu, Monsieur, ajoûta-t-elle en se levant, & en tâchant de cacher quelques larmes qui lui échappoient; ne me voiez plus, vous n'en feriez pas plus heureux, & vous ne feriez qu'augmenter mes peines & précipiter le moment de ma retraite.

Le Marquis se jetta à ses genoux pour l'arrêter; Donna Elisa fit aussi ses efforts pour l'engager à écouter quelques paroles; elle ne fit attention à rien, & sortant du cabinet elle reprit seule le chemin des appartements. Donna Elisa fut obligée de la suivre, après avoir dit au Marquis quelques mots de consolation. Elle nous renvoia aussitôt

le Comte, qui s'étoit retiré exprès pour laisser plus de liberté à son ami. Il reconnut sans peine à son air pensif & affligé qu'il étoit maltraité par l'amour. Il le pria de lui communiquer ses peines. Le Marquis lui fit en soûpirant le récit de ce qui s'étoit passé; il fit mille plaintes ameres de la résolution de Donna Diana, il exagera sa dureté, il la traita de cruelle & d'inhumaine, & après s'être épuisé en soûpirs & en reproches, il en revint à confesser que c'étoit la plus aimable personne que le Ciel eût formée, & qu'il ne l'avoit jamais trouvée si belle, si ingenieuse, si charmante, que dans le moment même qu'elle l'avoit desesperé par ses rigueurs. J'observois en silence toutes ses agitations. J'étois bien aise de lui laisser essuier les tourmens de cette fâcheuse journée, & de l'abandonner en quelque sorte à son propre cœur, pour essaier ensuite de le dégoûter de l'amour en lui représentant ses amertumes, telles qu'il les auroit éprouvées. C'est peut-être le plus sûr remede contre cette

fatale passion. On la trouve trop belle & trop flatteuse quand on la considere de loin. Elle ne promet rien qui n'èxcite des désirs, & qui ne fasse naître des esperances de bonheur; mais quand on en vient à l'experience, & qu'après avoir mis en ligne de compte les tourmens & les chagrins qu'elle fait sentir, on vient après cela à compter ses plaisirs; on en trouve quelquefois si peu, qu'on se détrompe sans peine de la fausse opinion qu'on s'en étoit formée.

Le Comte qui aimoit le Marquis comme on aime une Maîtresse, lui proposa toutes les ressources qu'il put s'imaginer pour faire réussir son amour ou pour l'en guérir. Voiant qu'il n'écoutoit rien pour sa guérison, il se tourna tout entier de l'autre côté; le premier moien qu'il lui offrit de se satisfaire, fut d'aller secretement dans un cabinet qui étoit voisin de la chambre de Donna Elisa, pour y entendre les discours des deux Demoiselles, & juger par ceux de Donna Diana de la véritable disposition de son cœur.

Cette offre fut acceptée avidement. Nous montâmes au cabinet par un escalier derobé. La porte qui communiquoit à la chambre étoit vitrée, & couverte d'un rideau. Nous nous en approchâmes après avoir eu la précaution de fermer doucement la fenêtre du cabinet; de sorte qu'étant dans l'obscurité nous pouvions voir au travers du rideau & des vitres jusqu'aux moindres mouvemens des deux Demoiselles, & nous assurer que nous n'étions point apperçus. Donna Diana avoit le coude appuié sur une table, & de la même main elle tenoit un mouchoir contre ses yeux, apparemment pour essuier ses larmes. Donna Elisa étoit assise auprès d'elle, & tenoit son autre main dans les siennes. Ce spectacle étoit touchant. On peut juger s'il parut tel au Marquis. La premiere que nous entendîmes distinctement, fut Donna Elisa. Je vois un parti, disoit-elle, qui peut vous rendre tranquille, du moins pour quelque tems: souffrez la tendresse du Marquis, & livrez-vous à la vôtre, jusqu'à ce qu'il quitte l'Espagne & qu'il

qu'il retourne chez son pere. Si sa passion est aussi sincere qu'elle paroît, il ne manquera point alors de remuer ciel & terre pour obtenir de vous épouser. S'il l'obtient, vous êtes heureuse; si son pere se montre infléxible, vous aurez du moins trouvé de la douceur à passer quelque tems dans cette esperance, & vous serez toûjours libre de vous arrêter au parti que vous voulez prendre dès aujourd'hui. C'est une belle chimere dont vous me flattez, répondit Donna Diana; me persuaderez-vous qu'une personne du rang de Monsieur le Duc de . . . consente jamais à me voir l'épouse de son fils? Une infortunée comme moi, qui n'aurai à ses yeux pour tout mérite que ma tendresse, & la passion d'un jeune homme de dix-huit ans? Comment voulez-vous qu'une espérance si folle puisse servir à me rendre tranquille? Et puis, ne vous ai-je pas dit qu'il y consentiroit en vain? Je ne suis point faite comme le commun des femmes, je ne veux pas devoir ma fortune à l'amour. Il faudroit que le Marquis

me fît le sacrifice de la sienne; & quoique ce fût la plus grande marque de tendresse qu'il pût me donner, je ne serois point heureuse en jouissant d'un bonheur qui lui coûteroit si cher.

Mais, reprit Donna Elisa, serez-vous la premiere femme dont un amant auroit fait la fortune? N'est-ce pas une chose que nous voions arriver tous les jours? D'ailleurs la distance est-elle donc si grande entre vous & le Marquis? Si vous êtes sans biens, vous avez de la naissance. Et comptez-vous pour rien les charmes de la jeunesse & de la beauté? Vous auriez trop d'avantage sur le Marquis, si avec tant d'attraits & de mérite vous étiez aussi riche que lui. Ne faut-il pas qu'il paie de quelque chose le bonheur d'être aimé de vous? Croiez-moi, un amant riche doit être assez content de ses richesses, lorsqu'elles servent à lui assurer la possession d'une femme aimable; & s'il est honnête homme, il doit sentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient. Non, non, repliqua Donna Diana en

en soûpirant, vos raisons ne me persuadent point. Je vois trop ce que j'aurois à craindre en suivant le penchant de mon cœur. C'est est fait, je le surmonterai, quoi qu'il m'en coûte; & puisqu'il faut que je sois malheureuse, j'aime mieux l'être en me faisant cette violence, qu'en m'exposant à des peines dont le remede seroit encore plus difficile. Je ne conçois point quelles seroient ces peines, interrompit Elisa. Ah! vous ne le concevez point, répondit la tendre Diana: Un jeune homme aussi vif que le Marquis, est-il capable d'aimer long-tems? Je veux croire que sa passion est sincere aujourd'hui, peut-être est-ce la premiere occasion qu'il ait eu d'aimer; mais quelle apparence qu'il puisse être constant? Supposons qu'il m'épouse, & que son pere y consente; sa passion s'affoiblira, il sentira qu'il aura trop fait pour moi, il me traitera avec indifference, & peut-être avec mépris; & moi qui sais à quel point je suis touchée, moi qui ne continuerai à le voir que pour l'aimer de plus en plus, je périrai de dou-

douleur, & je n'aurai plus que la mort pour finir mon désespoir.

Comme elle finissoit ces mots, le Marquis qui ne se possedoit plus, ouvrit brusquement la porte du cabinet, & sans faire attention que son amante, ou du moins Donna Elisa, pouvoit être choquée de la liberté que nous avions prise de les écouter, il fut se jetter à leurs genoux, & leur demanda en grace d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. J'aurois peine à rapporter son discours, quoique j'aie toûjours eu soin dans nos voïages d'écrire le soir ce qui nous étoit arrivé d'interessant pendant le jour. Jamais l'amour ne s'exprima avec plus de grace & d'éloquence, ni d'une maniere plus tendre & plus touchante. Donna Diana n'y put resister. Elle n'eut pas même la force de l'empêcher de prendre sa main, qu'il tint plus d'une demie heure dans les siennes. Enfin la paix se fit, & l'on convint de s'aimer éternellement. Le Marquis promit de faire partir son valet de chambre pour aller à Paris faire part de tout à

Mon-

Monsieur le Duc, & le prier de consentir à son bonheur. Il assura son amante qu'il en étoit trop aimé pour apprehender qu'il s'y opposât, sur-tout lorsqu'il lui feroit entendre que sa vie même en dépendoit. Il tira parole de moi, que je joindrois une Lettre à la sienne, pour rendre témoignage du mérite & de la condition de Donna Diana. Je ne voulus point lui refuser cette satisfaction, sachant de quelle maniere je m'y prendrois pour écrire. Nous passâmes encore une heure chez le Comte de Mancenez. Nous convînmes avec Donna Diana que nous l'y verrions tous les jours après-midi, & qu'elle s'y rendroit un peu plûtôt qu'elle n'avoit accoûtumé, afin que nous pûssions nous entretenir avant l'arrivée des Dames, qui venoient ordinairement passer l'après dîner avec Donna Elisa.

Le Marquis étoit si content de sa bonne fortune, & si impatient de faire partir le Brun son valet de chambre, qu'il vouloit retourner droit à notre logis, & finir d'affaires

le

le jour même. Je le fis souvenir que nous avions promis la veille une visite à Monsieur le Marquis de Leyde, & que c'étoit le tems de la rendre. Il me suivit avec assez de peine. Nous ne le trouvâmes point à son Hôtel, mais comme nous en sortions, nous vîmes passer Monsieur le Duc de Saint Aignan Ambassadeur de France, qui revenoit de la campagne dans son carosse. Il nous apperçut, & nous fit l'honneur de nous saluer, ce qui me fit prendre la résolution d'aller sur le champ lui rendre nos devoirs. Il nous reçut avec beaucoup de civilité. L'intrigue amoureuse du Marquis fut la seule raison qui m'empêcha de nous faire connoître. Je pris le parti d'attendre qu'il fût dans une situation un peu plus tranquille. Nous allâmes voir de là Dom Juan de Pastrino à qui nous devions cette visite. Je remarquai dans la reception qu'il nous fit un air contraint, dont je ne pus ce jour-là deviner la cause. Nous ne la connûmes que trop quelque tems après. Notre derniere visite fut chez

chez Monſieur le Duc de Montalto, qui nous retint à ſouper. On y parla de cent choſes differentes dont je n'ai pas envie de groſſir ces Memoires.

Il fallut ceder aux inſtances du Marquis, lorſque nous futmes retournez chez Dom Porterra. Il voulut écrire à Monſieur le Duc avant que de ſe mettre au lit; j'écrivis auſſi, & nous avertîmes le Brun de ſe diſpoſer à partir le lendemain pour Paris. Ma Lettre n'étoit qu'un récit de ce qui nous étoit arrivé depuis que nous étions en Eſpagne. J'expoſois la paſſion du Marquis, ſon origine, ſes circonſtances, ſes excès, l'inutilité de mes ſoins pour l'empêcher de naître ou pour l'arrêter, & ſans déguiſer la mauvaiſe fortune de Donna Diana, je faiſois le portrait de ſes charmes d'une maniere qui ſatisfit le Marquis. Dans le fond il étoit impoſſible de louer trop cette aimable fille, & difficile de la louer aſſez. Je finiſſois en priant Monſieur le Duc de nous faire connoître ſes volontez. Je crois, lui diſois-je, que dans l'état où eſt

le

le Marquis, il faut du moins le traiter avec indulgence, & lui laisser esperer quelque chose. On ne le rameneroit point par la rigueur. Le tems, l'absence, & votre bonté contribueront à le guérir. Je ne lûs point ces dernieres lignes au jeune amant.

Pour lui, son cœur se montroit tout entier dans sa Lettre. Elle étoit courte, mais d'une vivacité qui répondoit à son caractere. On ne sera pas fâché de la voir ici.

„ Un fils, dans la situation où je „ me trouve, craindroit tout de la „ severité d'un autre pere. Mais „ je sais le fond que je dois faire „ sur l'indulgence du mien; & si le „ respect & l'attachement que j'ai „ pour lui n'ont point de bornes, „ je lui dois bien ces sentimens, „ puisque sa tendresse & sa bonté „ n'en ont jamais eue pour moi. „ Un pere si aimable voudroit-il „ la mort d'un fils si respectueux? „ Oui, Monseigneur, ma vie dé- „ pend d'un mot de votre main. „ J'aime avec plus de passion qu'on „ n'a jamais aimé. Monsieur de

„ Re-

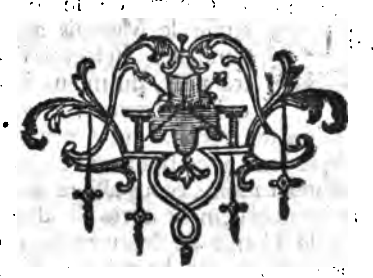
„ Renoncour vous dira si le Ciel
„ fit jamais rien de plus charmant
„ que ce que j'aime. Je me jette
„ de coeur à vos genoux, pour vous
„ conjurer d'approuver mon amour.
„ A quel desespoir me livrerez-vous,
„ si vous ne m'écoutez pas ? Le
„ premier courier d'Espagne vous
„ apprendroit la nouvelle de ma
„ mort. J'ouvrirai en tremblant la
„ réponse dont vous m'honorerez.
„ Si j'ai le malheur de la trouver
„ contraire à mes esperances, ce
„ sera en me perçant le coeur, que
„ je vous prouverai l'obéissance &
„ le respect avec lequel je suis,
„ &c.

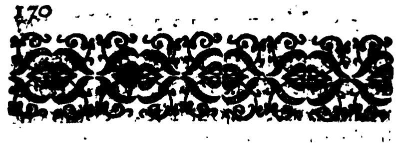
Je lui dis en riant, lorsqu'il m'eut lû sa Lettre, qu'il y avoit un peu de folie dans sa passion, & qu'on ne parloit pas à tout moment de se donner la mort quand on avoit la Raison bien saine. Que voulez-vous? me répondit-il ; je ne suis plus à moi : mon ame ne m'est pas plus nécessaire pour vivre que la chere Diana. On ne connoît la force de l'amour qu'au moment qu'on l'éprouve. Et vous, cher Papa, ajoûta-t-il,

t-il, qui êtes si prodigue de Morale, ne vous ai-je pas entendu dire dans l'Abbaye de ... que vous vous seriez ôté mille fois la vie après la perte de votre épouse, si vos amis n'eussent retenu vos mains? Je n'ai garde de vouloir être plus sage que vous. Vous êtes un malin, lui dis-je après l'avoir embrassé, qui me reprochez mes foiblesses pour autoriser les vôtres. Je ne croiois pas que vous vous souvinssiez de ce que je racontai il y a trois mois à Monsieur le Duc, & je vois bien que c'est ce souvenir qui vous a fait compter sur mon indulgence. Sachez néanmoins qu'il faut mettre beaucoup de difference entre le juste regret que cause la perte d'une chere épouse, & le désespoir où vous dites que votre passion est capable de vous faire tomber. L'un pourroit être fort pardonnable, tandis que l'autre ne le seroit guéres. Tous les excès sont des vices: mais s'il y a quelque chose qui puisse les justifier, c'est l'innocence de leur cause. Or un attachement tel que le vôtre cesseroit d'être innocent, s'il

s'il s'écartoit le moins du monde des bornes de la raison. Voiez donc maintenant, ajoûtai-je, comment il faut juger de mes excès passez, & de ceux dont vous vous croiez capable aujourd'hui. Les miens pouvoient être excusez en quelque sorte par la nature de mon affection, qui n'avoit rien que de légitime; au lieu que les vôtres feroient connoître clairement que votre passion est criminelle, parce qu'elle n'en doit produire aucuns, tant qu'elle se conservera pure & innocente.

Fin du septiéme Livre.





MEMOIRES DU MARQUIS DE ***

LIVRE HUITIEME.

LE départ de le Brun rendit le Marquis assez tranquile. J'esperois l'être aussi, du moins jusqu'à son retour. Nos exercices du matin se firent pendant quelque tems avec beaucoup d'ordre & d'application. Nous allions presque immediatement après le dîner chez le Comte de Mancenez, où nous passions une heure ou deux avec Donna Diana, & Donna Elisa.. Lorsqu'il leur venoit compagnie, nous

nous les quittions sans nous laisser voir, & nous passions le reste du jour en visites, ou en parties de promenades & de plaisir. Nous eumes l'honneur de saluer le Roi, à la suite de Monsieur l'Ambassadeur, & quelque tems après celui de baiser la main de la Reine avec les Seigneurs & les Dames, le jour de sa naissance. On quitta le deuil ce jour-là, & toute la Cour le passa en rejouissances. Le Marquis de Leydé, le Duc de Montalto, Dom Antonio del Valle, Lieutenant-Général, & Gouverneur de Sarragosse, le Marquis de Grimaldo même, & quantité d'autres Seigneurs, nous combloient de civilitez & d'amitiez, quoiqu'ils ne connûssent le Marquis que sur le pied d'un Gentilhomme de distinction. En un mot, nous étions contens de Madrid & de la Cour d'Espagne, lorsqu'une bizarre avanture nous précipita dans mille chagrins. Je suis obligé de reprendre la chose d'un peu plus haut.

Quelques jours après le départ de le Brun, nous sortions sur les

sept heures du soir de chez Monsieur le Duc de Saint-Aignan où nous avions passé l'après-midi au jeu. Nous fumes rencontrez dans la ruë par un jeune homme assez mal vêtu, qui reconnut le Marquis & qui le salua par son véritable nom. Le Marquis se remit aussi son visage & se souvint de l'avoir vû au College où ils avoient été compagnons d'école. Hé! bon jour mon pauvre Brissant, lui dit-il; que faites vous donc à Madrid? vous voilà dans un triste état. Brissant répondit que nous ne voïons qu'une partie de sa misere; qu'il étoit sans un sou, qu'il ne faisoit qu'arriver à Madrid dans l'esperance d'y trouver quelque Seigneur François qui le voulût prendre à son service, pour retourner en France avec lui. Le Marquis n'avoit que Deschamps pour le servir dans l'absence de son valet de chambre; il m'expliqua en deux mots ce que c'étoit que Brissant, & me pria de trouver bon qu'il le prît avec nous. J'y consentis volontiers. Il nous suivit à notre logis, où nous retournâmes sur le

champ

champ à cauſe de lui. Nous le fîmes revêtir d'un habit de le Brun, en attendant qu'on pût l'habiller de neuf. Il mangea comme un homme affamé, & lorsqu'il fut un peu remis de ſes fatigues, il vint nous rejoindre dans notre chambre où nous étions à ſouper. Le Marquis m'avoit raconté pendant ce tems-là, que quoique Briſſant fût plus âgé que lui de cinq ou ſix années, ils avoient étudié cinq ans dans les mêmes Claſſes; qu'il s'y étoit toûjours diſtingué par ſon eſprit, qu'il paſſoit même pour être d'une honnête famille, & qu'il étoit ſurprenant que nous l'euſſions trouvé en ſi mauvais ordre. Je jugeai moi-même à ſa figure, en le voiant un peu mieux mis, qu'il avoit eu de l'éducation & qu'il ne manquoit point de ſavoir-faire. Il étoit de belle taille; il avoit le teint fort bazané, mais l'air délié, & même un peu effronté. Briſſant, lui dit le Marquis, je vous conſtitue mon valet de chambre jusqu'au retour de le Brun; mais je veux ſavoir auparavant par quelle avanture je vous ai trou-

trouvé si mal équipé dans ce païs-ci. Il nous raconta ainsi son Histoire.

Un peu de libertinage, & le désir de connoître les païs voisins de la France, m'engagerent à quitter Paris il y a sept ou huit mois. J'appris que le Marquis de Durazzo, Envoié extraordinaire de la République de Genes, avoit reçu à Versailles son Audience de congé, & qu'il se préparoit à partir; cette occasion me parut favorable. Je volai mille écus à mon pere pour les frais de mon voiage, & m'étant mis fort proprement j'allai voir le Marquis de Durazzo, & je le priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de lui tenir compagnie jusqu'à Genes. Il me prit pour un jeune Gentilhomme qui étoit dans le dessein de voiager, & sa réponse fut telle que je la desirois. Nous partîmes. J'avois pris à Paris un valet que le hazard m'avoit présenté. C'étoit un Italien de bonne mine, nommé Andredi, qui s'étoit trouvé à la porte du Marquis de Durazzo lorsque j'en sortois, & qui apprenant que j'allois fai-

faire le voiage d'Italie s'étoit offert à mon service. Il savoit parfaitement les fortifications, & il dessinoit admirablement. Mais quoique ces talens pûssent l'aider à vivre, il se trouvoit obligé, comme j'ai sû depuis, à quitter Paris pour éviter la Justice avec laquelle il s'étoit mis fort mal. On ne l'eût pas pris d'ailleurs pour un fripon, ni pour un valet, tant il copioit naturellement l'homme d'honneur & de probité. Nous arrivâmes à Genes. J'y voulus soûtenir l'air de qualité que j'avois pris sur la route; ma bourse s'épuisa en peu de tems. Andredi qui avoit plus d'experience que moi s'apperçut que mon humeur devenoit triste; & comme il vit diminuer ma dépense, il comprit aisément la cause de mon mal. Il m'en fit connoître quelque chose. Je n'ignorois pas son adresse, & j'étois content de son affection; je pris le parti de lui découvrir nettement mon embarras. Il me demanda d'abord s'il ne me restoit absolument rien. Environ cinquante écus, lui dis-je, mais je dois davantage. Vos dettes,

reprit-il, sont une bagatelle. Quittons Genes. Il n'est pas besoin d'avertir vos créanciers. Malte est menacée par les Turcs, & les Chevaliers s'y rendent de toutes parts; allons profiter du trouble, & tâcher d'y faire quelque dupe. Je lui représentai qu'étant sans argent, je n'aurois pas l'effronterie de me mêler parmi des personnes de qualité qui s'appercevroient bientôt de notre dessein. Il me dit là-dessus que s'il n'apprehendoit de me déplaire, il me proposeroit un autre parti, & l'aiant pressé de continuer, il m'assura que si je voulois lui remettre ce qui me restoit d'argent & lui prêter mes habits qui convenoient à peu près à sa taille, il s'engageoit à me conduire à Malte sans péril, & à m'y faire subsister sans peine. Après quelque incertitude j'acceptai la proposition par nécessité. Nous changeâmes ainsi de condition, & je devins le valet après avoir été le Maître. Andredi menagea adroitement notre fuite & notre embarquement. Nous abordâmes heureusement à Malte. On s'y croioit à la veil-

veille d'être attaqué par les Turcs, ce qui faisoit faire exactement la garde au port. Nous fumes interrogez sur le dessein qui nous amenoit. Andredi demanda qu'on nous conduisît au Grand Maître qui s'appelloit Dom Perellos de Roccafoul. J'admirai la hardiesse avec laquelle il lui déclara qu'il étoit Ingenieur, & qu'il s'étoit fait quelque réputation dans cet Art; qu'aiant appris le péril où Malte étoit d'être attaquée, il venoit offrir ses services à la Religion. Le Grand-Maître le remercia de sa bonne volonté, il lui parla de fortification; & l'aiant trouvé fort intelligent, il ordonna que nous fussions traitez avec distinction. Quelques Chevaliers furent nommez pour nous montrer les nouveaux Ouvrages qu'on avoit faits autour de la ville, sur-tout à la Valette où l'on avoit beaucoup travaillé: Andredi raisonna sur tout ce qu'il vit avec une capacité qui le fit admirer; il montra quelques endroits foibles, il donna de bons avis pour les réparer: on agréa ses services, & on lui promit qu'il se-

roit content de la reconnoiſſance de l'Ordre. Nous formions tous deux mille projets flateurs, fondez ſur l'eſtime du Grand-Maître & des Chevaliers. Un jour qu'Andredi rentroit au ſoir dans l'endroit où nous étions logez, je lui trouvai un air de fraieur qui m'épouvanta. Nous ſommes perdus, me dit-il, il faut quitter Malte ſans nous arrêter un moment; je viens d'appercevoi un Chevalier que j'ai ſervi autrefois en qualité de valet de chambre, & à qui je volai ſa montre & tout ſon argent. C'eſt fait de moi s'il me reconnoît. Son diſcours me fit pâlir. Nous ſortîmes de la ville le ſoir même, & nous cherchâmes quelque vaiſſeau prêt à partir. Il s'en trouva heureuſement un qui alloit mettre à la voile pour tranſporter quelques marchandiſes à Napoli de Romanie, capitale de la Morée. Nous y fumes reçus pour peu de choſe. Andredi s'apperçut ſur la route que le Capitaine Marchand étoit un homme brutal, dont les manières dures faiſoient ſouvent murmurer l'équipage

ge. Il forma là-dessus un dessein digne de lui. Ce fut de gagner les matelots pour se rendre Maître du vaisseau, en leur promettant de leur abandonner une partie des marchandises. Il réussit plus promptement qu'il n'esperoit, & lorsqu'il se crut assûré d'eux, il poignarda en plein jour le Capitaine & jetta son corps dans la mer. Nous allâmes debarquer dans un petit bourg assez desert, sur la côte de la Morée. Le partage des marchandises se fit de bonne foi. Andredi proposa ensuite aux matelots de se remettre en mer, pour achever de s'enrichir en pillant. Tous y consentirent. Il nous fit prendre le chemin de Raguse, d'où il étoit, dans le dessein d'y vendre nos marchandises, & d'y mettre le vaisseau en état d'attaquer & de se défendre. Tout cela fut executé heureusement. Nous commençâmes à mener la plus malheureuse vie du monde. Andredi connoissoit les côtes; nous descendions la nuit au nombre de vingt quatre, bien armez, & résolus à tout évenement; nous allions

 frap-

frapper doucement à la porte d'une Maiſon qui nous paroiſſoit accommodée, Andredi parloit ſeul & trouvoit toûjours quelque moien de ſe faire ouvrir. Nous ne prenions que l'argent, ſoit monnoié, ſoit en vaiſſelle: lorsqu'une Maiſon étoit pillée, Andredi y laiſſoit trois hommes pour empêcher le bruit ou la réſiſtance, & nous en allions faire autant à cinq ou ſix autres. Nous amaſſâmes ainſi dans l'eſpace d'un mois plus de cinq cens mille livres, ſans compter une infinité de cuilleres, fourchettes, taſſes, & d'autres meubles d'argent. Un jour que nous étions deſcendus à terre pour nous pourvoir de vivres & prendre de l'eau douce, nous apperçûmes du haut de la côte, quoique le lieu fût écarté, un Château de fort belle apparence; Andredi nous défendit auſſitôt d'avancer. Voilà une proie, nous dit-il, qui eſt deſtinée pour nous. Rentrons dans le vaiſſeau jusqu'au ſoir. Il en détacha ſeulement deux de la troupe pour aller ſans armes examiner les avenues du Château. Ils re-

revinrent avec les lumieres nécessaires, & nous attendîmes la nuit. Nous sortîmes tous, c'est-à-dire au nombre de trente. Nous arrivâmes à la porte du Château sans bruit. Andredi frappa, mais malgré son adresse il ne put réussir à se faire ouvrir. Le portier s'obstina à répondre qu'il n'ouvroit jamais la nuit. Nous résolûmes d'enfoncer la porte ; elle le fut en un instant ; mais le bruit aiant été entendu des appartemens, le Seigneur du lieu, ses deux fils & cinq ou six domestiques eurent le tems de s'armer & de venir au devant de nous. Ils se défendirent en braves, & nous tuerent deux hommes. La colere nous fit fondre sur eux sans ménagement ; nous les massacrâmes tous. C'est l'unique fois qu'Andredi nous ait fait verser du sang. Nous montâmes alors librement dans toutes les chambres, nous fumes trouver le coffre fort, & la vaisselle, & nous fîmes un gros butin. Comme nous nous préparions à nous retirer, Andredi nous dit : Camarades, la nuit est peu avancée, & nous ne risquons

rien à la passer ici ; croiez-moi, voions si nous trouverons à la cuisine & à la cave de quoi faire bonne chere. Les uns allerent à la cuisine ; je descendis à la cave avec Andredi & quelques autres. Il fallut enfoncer la porte dont nous n'avions pas la clef. Nous n'y fumes pas plûtôt entrez que nous entendîmes des cris épouvantables, qui nous obligerent de mettre aussi-tôt l'épée à la main. Les cris redoublerent. Tous nos compagnons les aiant entendus vinrent nous joindre avec leurs armes. Enfin nous étant avancez nous vîmes trois femmes à demi nuës qui se jetterent à genoux en nous demandant la vie, on la leur promit en les faisant relever. C'étoit la fille du Seigneur que nous avions tué, une femme de chambre, & une servante. La fraieur les avoit fait lever au bruit de notre arrivée, & elles s'étoient retirées dans la cave, croiant y être en sureté. Nous les fîmes remonter avec nous. Andredi abandonna la femme de chambre & la servante aux matelots, & trouvant la Demoiselle jolie,

lie, il se la réserva, pour en faire son épouse. Il leur fit prendre tous leurs habits. Elles furent emmenées avec le reste du butin après que nous eûmes passé deux ou trois heures à table. Mais ce qui est encore plus affreux, c'est que quelques-uns de nos camarades à demi-ivres mirent en sortant le feu au Château dans tous les endroits d'où la flamme pouvoit se répandre plus promptement; nous reprîmes ainsi le chemin de la mer, & nous étant embarquez aussi-tôt nous nous éloignâmes de la côte.

Je vous avoüe, continua Brissant, que cette avanture me fit horreur. Je commençai à ouvrir les yeux sur le genre de vie où j'étois engagé. Andredi me parut un homme exécrable, & tous nos camarades autant de démons, qui ne pouvoient être punis par des supplices assez cruels. Je pris la résolution de les abandonner, je ne pensai plus qu'à m'en procurer les moiens. Je les aurois trouvé facilement s'il n'eût été question que de moi, j'aurois voulu sauver des mains

mains de ces furieux la jeune Demoiselle qu'ils avoient enlevée du Château. Andredi en paroissoit éperdûment amoureux. Il voulut l'épouser solemnellement ; c'est-à-dire, lui donner sa foi, & recevoir la sienne en présence de toute la troupe, car on juge bien que nous étions sans Prêtres, & sans étoles. Son dessein étoit de la faire respecter de ses gens par cette cérémonie, & d'arrêter les désirs qu'ils auroient pû porter sur elle. Le jour fut marqué pour la fête. On devoit descendre à terre dans quelque endroit assuré, & se réjouir sans mésure. La tristesse de cette pauvre fille me faisoit pitié. Elle se regardoit comme une victime destinée à la mort plûtôt qu'à des nôces. Le changement de son visage marquoit assez son desespoir. Je trouvai le moment de lui parler sans être entendu. Mademoiselle, lui dis-je, je ne puis vous dire que deux mots, écoutez-les bien : J'ai résolu de quitter cette troupe de scelerats : si vous voulez fuir avec moi, soiez attentive à toutes mes démarches, je vous ferai

ferai signe lorsqu'il sera tems de me suivre. Ma jeunesse, & mes manieres, qu'elle trouva peut-être un peu moins barbares que celles des autres, la persuaderent que j'agissois sincerement. Elle me répondit en joignant les mains, qu'elle me regarderoit comme son Dieu & son Sauveur. Nous étions en pleine mer, & le tems étoit très-serein, ce qui me faisoit craindre pour le succès de mon dessein. Mais le Ciel qui vouloit sauver l'honneur de cette infortunée Demoiselle, permit que le vent nous jetta en peu d'heures sur la côte de l'Isle de Corse, au dessous d'une ville appellée la Bastide; le rivage étoit commode. On convint de prendre terre, & les environs aiant paru deserts, Andredi fut le premier qui nous conseilla de passer la nuit dans un petit bois qui étoit à cent pas de la mer. Nous y portâmes des vivres. L'endroit fut trouvé si riant, qu'on assigna le lendemain pour la fête du mariage. Dès le soir même on commença les réjouissances, & dans le tems que j'excitois mes camarades à boire,

re, je me menageois adroitement pour me conserver la tête libre. On s'endormit bien avant dans la nuit. Andredi avoit fait accommoder une espece de lit pour la Demoiselle; en lui disant galamment qu'il l'occuperoit le lendemain avec elle, & qu'il avoit trop souffert depuis deux jours. Ses manieres n'étoient pas toujours d'un Corsaire, & à la reserve de quelques libertez qu'elle étoit contrainte de souffrir quelquefois, il la traitoit fort respectueusement. Je me glissai doucement auprès d'elle lorsque je crus tous mes compagnons endormis: je lui pris la main; ce qui ne l'effraia point, parce qu'elle m'attendoit. Elle se leva sans bruit. Nous nous enfonçâmes dans le bois, du côté opposé à la mer, dans la crainte d'être entendus de la sentinelle, qui n'étoit qu'à trente ou quarante pas de nous. Le bois n'étoit pas épais, & nous en sortîmes heureusement, après avoir marché environ un quart d'heure. Je la pressois sans cesse d'avancer. Nous reprîmes sur la gauche au long de la mer, parce

que

que j'avois entendu dire à quelques-uns de nos gens, que la Bastide étoit de ce côté-là, & que nous n'en étions éloignez que de quatre ou cinq lieues. A peine en eumes-nous fait une, que la Demoiselle, qui avoit marché jusqu'alors avec courage, me dit qu'elle n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impossible d'avancer. Il faut se faire effort, lui dis-je, nous sommes exposez à être poursuivis, & il n'y auroit pas de sûreté à s'arrêter ici. Helas! me répondit-elle, ôtez-moi donc la vie, car je n'ai plus la force de faire un seul pas. Elle s'assit à terre, & elle trembloit d'une maniere à inspirer la compassion. Je remarquai, malgré la nuit, qu'elle étoit sans souliers. Andredi les lui avoit fait ôter en la faisant coucher, & la crainte de l'éveiller l'avoit empêché de les reprendre en se levant. Je lui dis qu'il falloit qu'elle eût extrêmement souffert en marchant dans cet état par des chemins difficiles; elle m'assura qu'elle avoit senti des douleurs inexprimables, & qu'elle croioit avoir les pieds tout en sang. Enfin

com-

comme il étoit dangereux de demeurer-là plus long-tems ; je lui proposai de se mettre sur mes épaules, & je la portai ainsi l'espace de plus d'une lieue. Je commençois moi-même à perdre les forces. Je lui demandai si elle ne pourroit pas me soulager un peu, en marchant quelque tems à pied. M'aiant répondu qu'elle croioit le pouvoir je lui fis mettre mes souliers, & je marchai moi-même pieds nuds, la tenant par dessous le bras pour la soutenir. Le jour commençoit à paroître : nous apperçûmes quelques Maisons qui avoient l'apparence d'un village ; nous en prîmes le chemin pour y trouver du secours. Il étoit trop tard pour ma pauvre compagne. Elle se laissa tomber tout d'un coup, & comme je voulois la relever pour la reprendre sur mes épaules, elle me dit qu'elle se mouroit, & qu'elle n'esperoit pas pouvoir aller plus loin. Hé Mademoiselle, lui dis-je, prenez courage, il n'y a plus que cinq cens pas, & je perdrai la vie plûtôt que de vous abandonner. Je suis morte, me ré-

répondit-elle d'une voix foible : Voilà une mort bien cruelle. Helas ! qu'ai-je fait au Ciel pour en être traitée avec tant de rigueur ? O mon Dieu ! aiez du moins pitié de mon ame. Je la pris par la main, qu'elle serra comme pour me remercier de mes services, & elle expira un moment après. Je me sentis si touché & si affoibli, que je crus être aussi à ma derniere heure : mais la fraicheur du matin, & quelques momens de repos, m'aiant un peu remis, je me chargeai du corps, & je le portai jusqu'au village, où je donnai quelque argent au Curé pour le faire enterrer. Quoique je n'eusse pû emporter toute ma part du butin qui étoit sur le vaisseau dans des coffres communs, j'avois sur moi vingt ducats qui me furent d'un grand secours. On m'apprit que je n'avois plus que trois lieues jusqu'à la Bastide. Je m'y fis conduire sur un mulet par un paisan. J'y arrivai à dix heures du matin. Cette Ville est la Capitale de l'Isle de Corse. Il y a un Gouverneur pour la Republique de Genes à qui

elle appartient. J'y demeurai quelques jours pour me reposer, & pour attendre le départ de quelque vaisseau. Le premier qui mit à la voile fut un bâtiment Majorquain chargé de Marchandises pour Palma. Je profitai de l'occasion de peur d'être obligé d'attendre plus long-tems. J'étois bien aise de voir l'Espagne, assuré de retourner ensuite aisément en France. Nôtre Navigation fut courte & heureuse; mais nous étant avancez sans précaution vers Palma, nous tombâmes dans la Flotte du Chevalier d'Hasfeld, qui étoit parti de Barcelone pour aller soumettre cette ville au Roi d'Espagne. Elle tenoit encore pour l'Archiduc Charles d'Autriche. On saisit notre vaisseau, & l'on nous obligea de suivre la Flotte. Le Chevalier d'Hasfeld avoit dessein d'abord de faire la descente sur une plage du côté de Palma, où les rebelles s'étoient retranchez; mais le vent étant devenu contraire, on tourna vers le Nord. Le Comte de Leschereane Maréchal de Camp, eut ordre d'aller reconnoître la côte

côte & les hauteurs, & sur le rapport qu'il fit que les ennemis ne paroissoient point, le débarquement commença à cinq heures du soir, & fut achevé à dix ou onze heures sans la moindre resistance. La rade s'appelloit Cala Ferrera. J'obtins la permission de descendre en qualité de passager François. Je me mis au service parmi les Volontaires du Régiment de la Marine. Nous marchâmes vers Alcudia, continua Brissant, qui vouloit raconter aussi ses exploits Militaires : C'est une ville assez forte à l'Orient de l'Isle, environ à sept lieues de Palma. Le Chevalier d'Hasfeld prit le devant à la tête d'un détachement dont j'étois, pendant que le reste des troupes suivoit en diligence. A son approche les habitans forcerent le Gouverneur & la Garnison composée de trois ou quatre cens hommes à se rendre à discretion. Il se trouva dans la place cinquante-deux piéces de canon, & quantité de munitions & de vivres. Nous primes de là le chemin de la capitale, qui ne fit pas plus de resistance. Mylord

For-

Forbes, & un Officier Allemand, en ſortirent pour traiter des conditions: mais ils en propoſerent de ſi peu raiſonnables, qu'elles ne furent point acceptées. On fit avancer l'Artillerie qui avoit débarqué à la baye de Porras. Lorſqu'on eut tout diſpoſé pour l'attaque, Dom Rubi, Colonel Eſpagnol, qui commandoit dans la place, offrit de capituler. Avant qu'on eût pû lui faire réponſe, un corps de troupes ſorti de la ville attaqua la Brigade Françoiſe de Beauvaiſis, mais il fut repouſſé vigoureuſement & avec perte. Le Chevalier d'Hasfeld envoïa auſſi-tôt un trompette dans la place pour la ſommer de ſe rendre, ſi elle ne vouloit être expoſée aux dernieres rigueurs. Dès le ſoir Dom Rubi fit ſortir un Officier avec quelques Articles de Capitulation qu'il prétendoit obtenir. Le Chevalier les accorda. La Garniſon compoſée de quinze-cens Allemands fut tranſportée en Sardaigne, & nous trouvâmes dans la place plus de deux-cens piéces d'Artillerie. Je quittai le Régiment de la Marine lorſque je

vis

vis la guerre presque aussi-tôt finie que commencée. Il me restoit peu d'argent. J'offris mes services à un Officier Espagnol qui s'embarquoit pour Cadis. Il me promit des gages considerables, mais n'en aiant pû tirer un sou dans l'espace de deux ou trois mois que j'ai passez à Cadis avec lui, j'ai pris la résolution de venir à Madrid où vous avez eu la bonté de me recevoir.

Brillant, tel qu'on vient de le connoître par son Histoire, devint bientôt l'homme de confiance du Marquis. Il le chargeoit de toutes ses commissions, & rien ne lui paroissoit bien fait s'il ne venoit de sa main. C'est un usage en Espagne que les amans donnent pendant la nuit des serenades à leurs Maîtresses. Les ruës de Madrid retentissent du son des guitarres & d'autres pareils instrumens. Le Marquis se crut obligé de faire cette galanterie à Donna Diana pour se conformer au goût Espagnol. S'il m'en eût parlé, peut-être aurois-je eu la complaisance de lui accorder quelquefois cette satisfaction; mais il

craignit de m'y trouver opposé, & Brissant fut seul honoré de sa confidence. Il couchoit à la place de le Brun dans un cabinet qui touchoit à la chambre du Marquis. Tous les soirs ils sortoient ensemble lorsque j'étois endormi, & s'en alloient passer deux ou trois heures sur le pavé de Madrid avec une bande de joueurs d'instrumens. Ils rentroient avec tant d'adresse & de précaution, que ni Dom Porterra, ni moi, n'en apperçûmes jamais rien. Donna Diana ignoroit elle-même de qui lui venoit cette melodie; car sage comme elle étoit & pleine de tendresse pour son jeune amant, elle eût desapprouvé cette folie qui l'exposoit à de mauvaises rencontres, & qui pouvoit altérer sa santé. Une nuit, après avoir joué long-tems devant la fenêtre de Donna Diana, le Marquis se mit dans la tête d'aller donner le même plaisir à Donna Elisa sa bonne amie. J'ai déja dit que Dom Juan de Pastrino en étoit amoureux; peut-être que n'ignorant pas que nous passions tous les jours quelques heures chez le Comte de

Man-

Mancenez, nos visites l'avoient rendu jaloux : c'est ce que j'ai pensé depuis, en rappellant la froideur avec laquelle il nous avoit reçus lorsque nous l'étions allé voir. Quoiqu'il en soit, il se trouva dans la ruë de Donga Elisa dans le tems que le Marquis y faisoit son concert, & la jalousie le rendant furieux, il vint fondre avec un de ses amis sur les joueurs dont il brisa les instrumens. Le Marquis tomba sur eux l'épée à la main. Heureusement que Brissant en avoit une & qu'il savoit s'en servir. Les deux Espagnols se défendirent vaillamment. Dom Juan perça le Marquis d'un grand coup, mais dans le même moment il en reçut un de lui qui le fit tomber roide mort. Brissant ferrailloit contre l'autre, qui prit la fuite lorsqu'il eut vû son ami sans vie & sans mouvement. Les joueurs que la crainte avoit dispersez se rapprocherent. Le Marquis se soûtenoit encore sur ses pieds, mais les forces lui manquant bientôt, il tomba sans connoissance. On me le rapporta dans cet état.

Qu'on juge de ma surprise & de mon desespoir. Je le crus mort, & comme j'avois été reveillé brusquement par ceux qui l'apportoient, le saisissement & la douleur me mirent dans une des plus affreuses situations où je me sois trouvé de ma vie. Est-il mort ? dis-je à Brissant avec un regard qui le fit trembler. Helas! Monsieur, répondit-il la larme à l'œil, je n'en sais rien, mais je ne le saurois croire. Ah! malheureux, repris-je en voulant me jetter sur lui, tu mourras de ma main. On m'arrêta. Dom Porterra qui s'étoit levé au bruit, mit au nez du Marquis quelques goutes d'un Elixir qui lui firent donner quelques signes de vie. Son sang couloit encore, quoiqu'ils eussent bandé sa plaie, avec une partie de sa chemise qu'ils avoient coupée. Enfin à force de soins & de liqueurs fortes, nous lui fîmes reprendre la connoissance. Il ouvrit les yeux, & m'aiant fort bien reconnu il me tendit la main sans avoir la force de parler : Je l'embrassai tendrement, & je l'exhortai à prendre courage. Les Chirur-

rurgiens vinrent. Ils me consolerent un peu en m'assurant que la plaie n'étoit pas mortelle, quelque profonde qu'elle leur parût. Je me fis saigner sur le champ, & je me mis dans ma robe de chambre auprès du lit du Marquis.

Lorsqu'il fut revenu tout à fait à lui, il me demanda pardon de ce qui s'étoit passé, & me pria de ne pas maltraiter Brissant, qui lui avoit sauvé la vie, me dit-il, & qui n'étoit coupable de rien. Je lui accordai tout ce qu'il voulut, pour le rendre tranquile. Il me demanda aussi en grace de faire donner de ses nouvelles à sa chere Donna Diana & au Comte de Mancenez. Je lui promis que j'aurois ce soin quand il feroit jour. Il s'endormit un peu. Je fis appeller Brissant qui n'osoit se présenter devant moi, & qui pensoit déja à se retirer. Il parut néanmoins: Brissant, lui dis-je, si je vous rendois justice, je vous ferois enfermer dans un cachot pour le reste de vos jours. C'est vous qui êtes cause de tout le desordre qui vient d'arriver, & qui dérangez

Monsieur le Marquis par vos mauvais conseils. Si vous ne me faites un récit fidele de tout ce que vous avez fait avec lui depuis que vous êtes à Madrid, & sur-tout de l'avanture de cette nuit, je vous donne ma parole que je vous traiterai d'une maniere qui vous rendra sage toute votre vie. Il commença par me protester avec mille sermens qu'il n'avoit point eu d'autre part à la conduite du Marquis, que celle qu'il avoit été forcé d'y prendre par obéïssance, & qu'il avoit fait tous ses efforts pour le détourner de sortir la nuit. Il me raconta ensuite, avec une apparence de sincerité qui me satisfit, l'Histoire des Serenades, la querelle arrivée à l'occasion de Donna Elisa, & la mort de Dom Juan de Pastrino. Je me fis bien expliquer le détail de ce dernier malheur, & lorsque j'eus appris que Dom Juan n'étoit pas seul, & que son ami s'étoit sauvé sans blessure, je commençai à craindre que le Marquis n'eût été reconnu, & que cette affaire n'eût des suites fâcheuses. Je consultai Dom Porterra qui con-

connoissoit mieux que moi les usages d'Espagne. Il me répondit d'une maniere qui augmenta ma crainte. Je pris le parti d'aller trouver Monsieur le Duc de Montalto sur l'amitié duquel je faisois beaucoup de fonds. Je le fis éveiller quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin, & je lui exposai mon embarras. Il fut extrêmement surpris de la mort de Dom Juan de Pastrino; mais aiant appris de quelle maniere la chose étoit arrivée, il convint qu'il étoit puni justement. Cependant, me dit-il, il est d'une famille distinguée & qui trouvera des protections puissantes. Il seroit fâcheux que le Marquis fût arrêté dans l'état où il est, & s'il ne se met à couvert il sera difficile de l'empêcher. Je lui offre une retraite chez moi si vous croiez pouvoir l'y transporter sans être apperçu; où si vous connoissez quelque endroit plus sûr, je lui conseille de s'y retirer. Il me promit avec cela tout son crédit & celui de ses amis pour arrêter les poursuites de la Justice. Je retournai chez moi après l'avoir remercié.

Marquis fut mis dans une chambre à l'écart, dans les grands appartemens, de sorte qu'il auroit été difficile de le trouver sans connoître parfaitement les lieux. Je lui laissai le seul Scoti, & je retournai à la ville avec Dom Porterra. Mon premier soin fut d'envoier chercher le plus habile des Chirurgiens qui lui avoit mis le premier appareil, & de l'engager pour une grosse somme à se rendre à Buen-retiro, & à y demeurer caché dans sa chambre jusqu'à son entiere guérison. Le Chirurgien partit après s'être fourni des drogues nécessaires. J'allois sortir aussi pour prévenir en notre faveur nos amis les plus puissans & les mettre dans nos interêts ; mais je fus retenu par l'arrivée du Comte de Mancenez. Me voiant seul, il me demanda où étoit son cher Marquis. Il est assez mal, lui dis-je, & je ne crois pas que vous ignoriez son malheur. Je sais, me répondit-il, ce que tout Madrid sait comme moi : je viens l'aider à se défendre, ou l'exhorter à se cacher. L'affaire est des plus sérieuses, ajoûta

ta-t-il, & je crois qu'il est à propos qu'il fasse connoître sa naissance pour arrêter l'ardeur des poursuites. Les parens de Pastrino sollicitent tous les Tribunaux; il est vrai que tous vos amis & les miens vous servent avec zèle, mais le Roi n'arrêtera pas le cours de la Justice s'il n'en a quelque sorte raison, telle que seroit la connoissance du nom du Marquis. Je représentai au Comte que c'étoit moins que jamais le tems de nous faire connoître. Quoique ces sortes d'avantures, lui disje, n'aient rien qui deshonore, je serois fâché que le Marquis eût besoin de son nom pour se tirer d'intrigue. Contentons-nous d'emploier nos amis; & si vous l'aimez, faites agir tous les vôtres. Il est dans un lieu sûr, & sa blessure est ce qui m'inquiete le plus. Le Comte qui ne savoit pas qu'il fût blessé fut extrêmement surpris; il me pressa de lui apprendre le lieu de sa retraite pour l'aller voir sur le champ. Je le priai d'emploier le reste du jour à le servir auprès de ses amis, comme j'allois faire de mon côté,

& je l'assurai que nous l'irions voir ensemble, & passer la nuit avec lui, s'il vouloit me faire l'honneur de me venir prendre le soir.

J'allai droit chez Monsieur le Duc de Montalto. J'aurois pû me dispenser d'aller plus loin, car ce Seigneur qui étoit plein d'estime & d'amitié pour nous, m'assura d'abord que nous pouvions être tranquiles, & que notre affaire étoit finie. Il en avoit parlé à l'Abbé N . . . . qui étoit dès lors tout puissant auprès du Roi. Cet Abbé aimoit les François. Peut-être croioit-il devoir cette reconnoissance à la mémoire de Monsieur le Duc de . . . Il prevint si favorablement Sa Majesté en lui faisant une relation exacte de la querelle, que plusieurs Seigneurs, parens de Dom Pastrino, étant allez lui demander justice, elle répondit nettement qu'il avoit mérité son malheur, & que son intention étoit qu'un étranger fût en sureté la nuit dans les ruës de Madrid. Je ne laissai pas de voir par bienséance Monsieur le Marquis de Leyde, Monsieur le Marquis de Grimaldo,

& quelques-autres perſonnes de diſtinction, qui m'aſſurerent que je pouvois me repoſer ſur leur credit & ſur leurs bons offices. Le ſoir étant de retour au logis, j'appris qu'il y étoit venu douze Gardes pour ſe ſaiſir de la perſonne du Marquis, mais je n'en fis que rire, parce que je regardai cette démarche comme une cérémonie inutile.

Le Comte de Mancenez vint me rejoindre un moment après. Je me mis dans ſon carroſſe, & nous étant fait conduire jusqu'au Prado, nous renvoiâmes l'équipage pour aller ſeuls à Buen-retiro. La préſence du Comte combla le Marquis de joie. Nous trouvâmes dans ſa chambre l'épouſe d'Inigo avec ſes deux filles. La petite Donna Pradina, dont j'ai déja eu l'occaſion de parler, n'étoit pas la moins contente de ſe voir auprès de lui. Elles ſe retirerent pourtant à notre arrivée. Nous ſoupâmes le Comte & moi auprès du lit du malade. Il fallut parler de la chere Donna Diana, dont l'abſence affligeoit bien plus le Marquis que ſa bleſſure. Il deman-

da au Comte, si elle n'avoit pas donné quelque marque de compassion en apprenant le péril où il étoit. Elle en a donné de desespoir, lui dit le Comte, & si je ne l'avois consolée tantôt après avoir vû Monsieur de Renoncour, je ne sais de quoi sa douleur ne l'auroit pas rendue capable. Cependant elle ignoroit encore que vous fussiez blessé; j'ai eu besoin de mille précautions pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Je lui ai persuadé que votre blessure est legere, & que vous serez en état de la revoir dans quelques jours. Je l'espere, répondit le Marquis, & ce sera toûjours fort tard pour mon impatience; mais je serai demain assez bien pour lui écrire, & je prierai mon cher Papa de lui porter lui-même ma Lettre. Je le lui promis. Il demanda ensuite au Comte si Donna Elisa n'étoit pas bien irritée contre lui, & bien affligée de la mort de son amant. Elle en est aussi affligée que moi, lui dit le Comte, c'est-à-dire, qu'elle regrete un jeune homme qui, si l'on excepte sa fu-

reur

reur jalouſe qui l'a rendu digne de ſon ſort, avoit de l'eſprit & du mérite ; mais comme elle n'a jamais eu d'inclination pour lui, ſa douleur ne paſſe point les bornes, & ne l'empêchera pas d'être toûjours votre amie.

Dans le tems que nous nous entretenions ainſi avec cette douce familiarité qui fait le charme de l'amitié, Inigo vint tout éperdu nous dire que nous étions trahis, que deux Seigneurs de la Cour étoient à la porte qui demandoient à me parler, qu'il les reconnoiſſoit pour Monſieur le Duc de Montalto, & pour Monſieur l'Abbé N . . . . & qu'ils étoient-là ſans doute par ordre du Roi pour nous arrêter. Je me mis à rire en entendant le nom de Monſieur le Duc de Montalto, & j'exhortai le bon Inigo à ſe raſſurer. J'allai auſſi-tôt au-devant de ces deux Meſſieurs, ne doutant pas que ce ne fût une viſite d'amitié qu'ils avoient la bonté de faire au Marquis. Monſieur le Duc me fit l'honneur de m'embraſſer. Il me dit qu'il venoit s'informer lui-même de

l'état

l'état de mon malade, & qu'il en avoit parlé si avantageusement à Monsieur l'Abbé N . . . qu'il lui avoit fait naître l'envie d'y venir dans le même carrosse. Au reste, ajoûta-t-il tout bas, je n'ai avec moi que mon cocher & un laquais qui sont deux hommes de confiance. Je lui marquai toute la reconnoissance que je devois pour une faveur si extraordinaire. Ils entrerent tous deux dans la chambre du Marquis. Monsieur le Duc fut charmé d'y trouver le Comte de Mancenèz; nous liâmes une conversation pleine de cordialité & de politesse.

L'Abbé N . . . paroissoit âgé d'environ cinquante ans. Sa taille étoit médiocre, son visage pâle, & toute sa figure fort commune, mais il avoit les yeux pleins d'esprit & de feu. Il parloit avec grace, & le tour de ses expressions avoit quelque chose qui attachoit & qui le faisoit écouter avec plaisir. Il nous raconta plusieurs traits agréables de sa familiarité avec M. L. D. D. On sait qu'il étoit né à Pl . . d'une fa-

famille très-basse, & fils, si je ne me trompe, d'un palefrenier. Le D. D. avoit goûté son caractere enjoué, & l'aimoit jusqu'au point de ne l'appeller que son cher Abbé Il voulut l'avoir à sa suite pendant la guerre d'Italie, & le fit passer avec lui en Espagne. Le Duc avoit une maîtresse Italienne qui le suivoit en habit d'homme. Ce déguisement lui convenoit si bien, qu'elle n'étoit connue de personne, à la reserve de ceux qui étoient dans la plus étroite familiarité du D. L'Abbé N. étoit de ce nombre, & comme il avoit l'humeur naturellement badine, il folâtroit quelquefois avec elle. Le D. l'apperçut un jour qu'il lui boutonnoit un peu librement le haut de son just'aucorps: Pardi l'Abbé, lui dit-il, je te trouve plaisant de caresser ma maîtresse quand tu me crois bien éloigné: je veux y être, je saurai du moins de quelle maniere tu t'y prens. Là-dessus il lui ordonna de continuer. L'Abbé se trouva fort confus, & ne savoit comment il devoit prendre la chose. Son embarras divertissoit le Duc,

Duc, qui lui dit enfin, le prenant par la main : L'Abbé, puisque vous ne le voulez pas en ma présence, gardez-vous bien d'y songer lorsque je n'y serai pas ; car si je venois à le savoir, nous ne serions pas bons amis.

En se retirant il nous assura de nouveau que l'affaire du Marquis n'auroit pas de suites, & qu'il se chargeoit du soin de les arrêter. Cependant, lui dit-il, n'allez à Madrid qu'avec précaution, & défiez-vous du genie Espagnol : ce sont gens qui se vengent quelquefois par leurs propres mains. Si vous n'avez rien de pressant qui vous retienne, je vous conseille de quitter l'Espagne. Le Marquis le remercia de son mieux, & lui témoigna beaucoup de ressentiment de ses honnêtetez. Son conseil me parut sage. Nous eussions évité de cruelles peines en le suivant : mais le moien de le faire goûter au Marquis, qui n'étoit occupé que de sa passion ? Je retournai le lendemain à Madrid avec le Comte de Mancenez. Je trouvai chez Dom Porterra des Lettres de Paris. Elles

en

en étoient parties avant le départ de le Brun, & elles ne m'apprenoient que des nouvelles de la santé de Monsieur le Duc de .... & de toute ma famille. L'après midi j'allai chez le Comte, espérant y trouver Donna Digna, & lui remettre le billet du Marquis. Elle n'y étoit pas venue. Je priai Donna Elisa de s'en charger, & je repris le chemin de Buen-retiro. J'étois à pied. En passant par le Prado je me trouvai un peu fatigué : je m'assis sur un banc pour m'y reposer un moment. Presque aussitôt deux courtisanes vinrent me joindre, & prirent place à mes deux côtez. Elles me dirent quelques mots en Espagnol : voiant que je ne répondois pas, elles me demandérent en notre Langue si j'étois François. Je leur dis séchement oui ; & comme j'étois rempli de mille pensées tristes je ne proferai plus un seul mot. Loin de se rebuter, elles commencerent entr'elles un entretien des plus galans & des plus spirituels ; & ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'étant au milieu des deux, toute

tes leurs paroles passoient devant mon visage pour aller à leurs oreilles. Je me levai au bout d'un quart-d'heure, en riant malgré moi. Elles m'arrêterent par l'habit, & me demanderent si je ne voulois rien payer, du moins pour la conversation. Je trouvai le trait agréable, & je leur donnai quelques réales.

Mon esprit n'étoit pas tranquile; je sentois des mouvemens de tristesse, qui sembloient me présager quelque malheur. Je me promenai seul pendant plus d'une heure aux environs de Buen-retiro. La nuit qui commençoit à être obscure, continuoit encore à communiquer quelque chose de sombre à mes pensées. Quelles reflexions ne fis-je point? Mon Dieu! disois-je, vous me punissez d'avoir quitté ma solitude. Je me rappellai la paix dont je jouïssois dans l'Abbaïe de.. l'innocence de la vie que j'y menois, mes occupations simples & tranquilles, & je les comparois avec l'agitation presque continuelle dans laquelle j'avois vêcu depuis mon départ de France. Je considerois que

que le Marquis n'étoit pas encore hors de danger ; qu'à peine seroit-il guéri, que sa passion & le ressentiment de la famille de Dom Juan de Pastrino m'exposeroient à de nouvelles allarmes, & que sa seule vivacité seroit toujours pour moi une source inépuisable de peines & d'inquiétudes. C'étoit bien à moi, reprenois-je, à me charger de la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans, dont j'ai dû prévoir tous les petits desordres & toutes les passions. J'ai abandonné ma fille pour lui, je sens qu'il m'est devenu aussi cher qu'elle, & que l'honneur ne m'attache pas plus à ses interêts que mon affection ; qu'avois-je à faire de me forger ces nouvelles chaînes, après avoir tant de fois éprouvé que je ne saurois en former d'heureuses, & que tous mes attachemens ne vont qu'à mon infortune & à ma perte ? Suis-je assuré seulement que le Marquis ressente ce que je fais pour lui ? Peut-être me regarde-t-il comme son tyran, malgré la tendresse & l'honnêteté de mes manieres ; les jeunes gens sont-ils sensi-

bles

bles à autre chose qu'à ce qui les flatte ? Ainsi quel est le fruit de mes peines ? de me tourmenter inutilement, de me préparer par mes fatigues une vieillesse pénible & languissante, & peut-être de précipiter la fin de mes jours. Helas ! la mort n'est pas ce qui m'épouvante ; mais c'étoit à mes malheurs passez que je devois la perte de ma vie : je dois la menager aujourd'hui, pour me punir d'avoir vêcu quand il falloit mourir.

Je m'entretins ainsi seul en me promenant à grands pas dans les allées qui sont autour du château. Toutes mes anciennes douleurs se réunissant à l'idée de celles qui me menaçoient encore ; je me trouvai le cœur si serré en rentrant chez Inigo, que j'eus besoin de prendre aussitôt quelque liqueur pour me soûtenir. J'allai ensuite dans la chambre du Marquis. Le Chirurgien me dit naturellement que ce soir il trouvoit sa blessure plus mauvaise ; & il ne savoit à quoi attribuer ce changement. Je demandai à Scoti qui ne l'avoit pas quitté, s'il

s'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me répondit que Dom Porterra l'étoit venu voir sur la fin du jour, qu'il lui avoit apporté une Lettre, & que le Marquis avoit paru fort inquiet après l'avoir lûe. J'approchai de son lit; il étoit un peu assoupi: J'apperçus à son côté le bout d'un papier qui sortoit hors des draps, je ne doutai point que ce ne fût la Lettre, & je la tirai doucement pour la lire. Elle étoit de Donna Diana. La voici telle que je la conserve.

„ Je crains bien, mon cher Mar-
„ quis, qu'il ne se prépare contre
„ nous quelque orage. Outre vôtre
„ absence & votre blessure, qui
„ sont déja pour moi deux mortels
„ sujets d'inquiétude, je viens d'en
„ recevoir un nouveau qui me cau-
„ se la plus juste allarme. Dom
„ Juan d'Alavestras oncle de Pas-
„ tino, est venu ce matin voir
„ mon pere: je ne sais comment
„ il a été informé de nos sentimens;
„ mais non seulement il lui a appris
„ que vous m'aimez, & que je vous
„ aime, il y a encore ajoûté mille

„ ca-

„ calomnies, dont je ſuis prête à
„ reſſentir les triſtes effets. Mon
„ pere m'a fait appeller auſſitôt : il
„ m'a reproché, dans des termes
„ fort durs, ma tendreſſe, & le
„ conſentement que j'ai donné,
„ dit-il, au deſſein que vous avez
„ pris de m'enlever. Et parce que
„ je lui avois fait connoître mon
„ inclination pour la retraite avant
„ que de vous avoir connu, il m'a
„ déclaré qu'il faut la reprendre,
„ & qu'il ne me laiſſe plus d'autre
„ parti à choiſir que celui d'un
„ couvent. Je lui obéirois ſans
„ murmurer, mon cher Marquis,
„ ſi je ne ſavois ce que je vous dois,
„ & la douleur que ma perte va
„ vous cauſer. Que ne puis-je reſſen-
„ tir ſeule tout le poids du malheur
„ qui nous menace ! Que ne puis-
„ je vous rendre aux dépens de ma
„ vie la tranquillité qu'un amour
„ trop tendre va vous ôter ! j'ai
„ toûjours prévû que le mien fe-
„ roit un jour mon ſupplice ; &
„ l'eſperance que j'avois de voir
„ l'heureuſe fin de notre amour,
„ étoit ſi foible & combattue par
„ tant

„ tant de raiſons de craindre, que je „ ne ſaurois accuſer le Ciel de m'a„ voir trompée. Mais je ne prévoiois „ pas que vos peines me rendroient „ encore plus malheureuſe que les „ miennes. Cependant ne vous af„ fligez pas trop. Hâtez-vous de vous „ guérir. Je me ſervirai de la même „ voie pour vous informer de mon „ ſort ; & quel qu'il puiſſe être, je „ vous jure encore une tendreſſe é„ ternelle.

Je remis cette lettre au même endroit, & je m'aſſis en attendant le reveil du Marquis. Il étoit près de minuit. Un moment après il s'éveilla, & m'aiant apperçu il me préſenta ſa lettre en pouſſant un profond ſoûpir. Je la lus une ſeconde fois, & ſans lui donner le tems de parler, je lui dis d'un air tranquile, auquel je m'étois preparé ; Hé bien, Monſieur, je ne vois rien là qui doive vous affliger beaucoup. Vos affaires ne changent point de face. Donna Diana vous aime ; & quand elle entreroit dans un Couvent, elle ne ſauroit y avoir pris d'engagement avant le retour de le Brun. Si Monſieur le Duc vous fait une ré-

ponſe favorable, comptez que ni ſon pere ni elle ne balanceront point à vous rendre heureux. Le croiez vous ? me dit il triſtement : cela eſt ſûr, lui répondis-je, & la choſe parle d'elle même. Vous ne devriez penſer qu'à vous rétablir, au lieu de retarder comme vous faites l'effet des remedes en vous affligeant mal à propos. Il me fit encore quelques objections ſur la malignité d'Alaveſtras, auſquelles je répondis d'une maniere qui le raſſura entierement. Le lendemain ſur les huit heures du matin le Comte de Mancenez me fit demander ſecretement à la porte. Je n'ai pas voulu paroître devant le Marquis, me dit-il, ſans vous avoir entretenu un moment. Je lui apporte des nouvelles qui le feront mourir de chagrin. Donna Diana a été enlevée ce matin en ſortant de Madrid avec ſon pere qui la conduiſoit dans un Couvent. Les raviſſeurs ſe ſont expliquez de maniere à faire entendre qu'ils agiſſoient par les ordres du Marquis ; de ſorte que Dom Diego de Velez eſt dans une fureur étrange contre lui, & qu'il va tout mettre en uſage pour

le

le faire arrêter. Il sait que vous êtes ici. Les parens de Dom Pastrino l'excitent à la vengeance, & c'est par leur moien qu'il a appris le lieu de vôtre retraite ; car ils ont lâché de tout côté des espions pour vous découvrir. J'embrassai mille fois le Comte, & je le priai de nous donner des preuves de sa générosité & de son amitié dans une conjoncture si délicate. J'ai pourvû à tout, reprit-il : il faut sans perdre un moment que le Marquis se mette dans mon carrosse, & nous le conduirons dans un lieu sûr. Mais, repliquai-je, le mouvement va le tuer. Il m'assura que nous trouverions une litiere à demie lieue de Buen retiro, & qu'il avoit donné des ordres pour cela avant que de sortir de la ville. La difficulté étoit de faire entendre au Marquis qu'il étoit nécessaire de se retirer, sans lui en découvrir la véritable raison. Le Comte se chargea de ce soin, & s'y prit avec beaucoup d'adresse. Mon cher Marquis, lui dit-il en entrant dans sa chambre, je viens d'apprendre que votre blessure empire, & je n'en suis pas surpris, je

n'ai pas eu l'attention d'avertir le Chirurgien que l'air de Buen-retiro est mortel pour les plaies. Il faut sortir d'ici, si vous m'en croiez, & sans tarder plus longtems. Le Marquis consentit à tout. Nous le mîmes sur le champ dans le carrosse du Comte & nous avec lui. Nous étions quatre en comptant le Chirurgien. Nos laquais retournerent à la ville pour tromper les espions. Nous joignimes la litiere en moins d'une demie heure. Je conseillai au Comte de renvoier son carrosse, quoiqu'il m'eût dit qu'il nous restoit deux lieues à faire à pied. Il ordonna à son cocher de nous venir rejoindre le soir avec un autre de ses laquais, & quelques chevaux pour les provisions. J'avois donné le même ordre à Scoti.

Nous marchames le plus vîte qu'il nous fut possible. Je m'entretenois avec le Comte en allant après la litiere. Je lui racontai tout ce que Donna Diana avoit écrit la veille au Marquis, & nous conclûmes ensemble après quantité de reflexions, qu'il falloit que le ravisseur

ſeur fût le même Alaveſtras qui avoit accuſé fauſſement le Marquis de méditer ce mauvais coup. Un calomniateur, diſois-je au Comte, eſt capable des derniers crimes. Je me confirmai encore dans cette penſée, lorſqu'il m'eut appris que la mere de Dom Paſtrino, qui étoit ſœur de Dom d'Alaveſtras, avoit naturellement l'humeur violente, & que la mort de ſon fils unique l'avoit miſe au comble de la fureur. Elle étoit veuve, & n'avoit rien de plus proche que ſon frere. Je jugeai que ſe voiant hors d'eſperance d'être vengée par les voies ordinaires, elle l'avoit ſollicité d'emploier le crime; qu'aiant été inſtruits par leurs eſpions de l'attachement du Marquis, il avoit formé le deſſein d'enlever Diana, pour faire tomber l'accuſation ſur le jeune amant, & pour obliger par là Sa Majeſté à permettre de l'arrêter; eſperant pouvoir alors renouveller leurs pourſuites, & l'accabler de deux côtez; Effectivement dom Diego de Velez obtint un ordre du Roi dès le même jour pour ſaiſir la perſonne du Marquis à Buen-retiro. Mais n'y étant

allé que l'après midi, il n'y trouva point ce qu'il esperoit. Nous étions en sureté à Ivicella, petit château du Comte, situé à l'entrée d'une longue prairie, au bas d'une côte chargée d'un bois fort épais. Le lieu sembloit être fait pour servir d'azile. Les environs n'étoient point habitez. Le Concierge étoit un bon homme qui y demeuroit avec sa femme & ses deux fils pour recueillir les foins de la prairie. On auroit pû faire aisément de cette terre un lieu de plaisir; mais le Comte avoit sa maison de campagne plus proche de la ville, & venoit rarement à Ivicella; il y avoit même peu de chambres qui fussent meublées: celle qu'on donna au Marquis ne laissoit pas de l'être proprement. Nos laquais arriverent le soir avec tout ce qui étoit nécessaire pour nous bien traiter, & pour éviter l'ennui. Il nous apprirent que l'enlevement faisoit beaucoup de bruit à Madrid, qu'on le rejettoit hautement sur le Marquis, & qu'on avoit été pour s'assurer de lui à Buen-retiro. J'apprehendai que cela ne fît de fâcheuses impressions sur l'esprit de

nos

nos meilleurs amis, & je résolus d'aller dès le lendemain me presenter à eux. Le Comte demeura pour tenir compagnie à son ami.

Je vis d'abord Monsieur le Duc de Montalto. Il étoit persuadé, avec toute la ville, que le Marquis étoit coupable. Je découvris à travers ses civilitez que cette opinion l'avoit un peu refroidi, & lorsque je commençai à lui parler du sujet principal de ma visite, il ne put s'empêcher de me dire en m'interrompant: En verité c'est trop, tuer un homme & enlever une fille de condition; & cela en trois ou quatre jours; Ah Monsieur de Renoncour, c'est trop. Mon plaidoié ne fut pas long. Je me plaignis de la facilité qu'il avoit eu à croire un bruit si faux, & je lui protestai que nous étions innocens. Je le priai de se souvenir que le Marquis n'étoit pas en état de penser à un enlevement, moi dans un âge & dans une situation à le permettre, & ni l'un ni l'autre assez accreditez en Espagne pour avoir trouvé tout d'un coup des gens qui voulussent l'executer par nos ordres. Enfin, lui dis-

je, il n'eſt que trop vrai que le Marquis eſt encore étendu dans un lit, & que ſon mal eſt aſſez dangereux pour m'empêcher d'être tranquile. Je viens interreſſer pour lui votre amitié. Il ne s'agit pas ſeulement d'arrêter des pourſuites injuſtes & ſans fondement, mais ſi vous voulez qu'il ſe loue éternellement de vos bontez, il faut lui faire retrouver Donna Diana de Velez, dont il ignore encore la perte, & ſans laquelle je ne crois pas qu'il puiſſe vivre. Je fis là deſſus au Duc le recit des amours du Marquis & de Donna Diana, & je ne lui cachai point les raiſons que j'avois de ſoupçonner Dom d'Alaveſtras, de l'enlevement. Cela étant, me répondit Monſieur de Montalto, je crois que le plus sûr eſt d'aller droit chez Dom Diego de Velez, & de lui faire entendre qu'il s'eſt trompé. Il n'y a point de tems à perdre, allez y vous même. J'irai de mon côté, non pas m'oppoſer aux pourſuites; elles tomberont d'elles mêmes, lorſque Dom Diego ceſſera de les preſſer, mais détromper la Cour & le public qui ſont fort prévenus contre

vous

vous & le Marquis. Je le quittai pour aller chez Dom Diego de Velez. Cette visite ne laissoit pas de me causer quelque émotion, & quelque facilité que j'aie toujours eue à m'exprimer, je méditai en approchant de sa maison ce que j'avois à lui dire.

Il étoit seul. Je me fis connoître d'abord en lui disant: La démarche que je fais, Monsieur, de la part de Monsieur le Marquis de Rosemont, vous persuadera beaucoup mieux de sa sincerité qu'un discours étudié. Il est au desespoir de l'idée que vous vous formez de lui. Vous l'accusez d'un crime dont vous aurez regret de l'avoir soupçonné quand vous connoîtrez son innocence. Je vous proteste, Monsieur, que non seulement il n'est pas coupable, comme ses ennemis vous l'ont fait croire, mais que votre perte ne vous afflige pas plus que lui, & qu'il auroit exposé sa vie pour défendre Donna Diana contre ses ravisseurs. Si vous doutez de la verité de mes paroles, exigez de moi toutes les preuves qui peuvent vous en convaincre: je suis prêt à vous les accorder. Il m'écou-

toit attentivement. Je ne savois quel jugement porter de l'air de son visage, qui me paroissoit tout à la fois triste, furieux, & attentif. Enfin il me répondit brusquement que l'artifice étoit grossier ; qu'il étoit lui-même avec sa fille, au moment qu'elle avoit été enlevée, & qu'il avoit entendu prononcer plusieurs fois le nom du Marquis par les ravisseurs. C'est justement, repartisje, en quoi consiste la malignité de nos ennemis, mais une malignité si destituée de vraisemblance, qu'il est surprenant qu'elle ait pû faire impression sur vous : car je vous demande s'il est naturel que des gens qui eussent voulu servir Monsieur le Marquis, vous eussent fait connoître son nom? N'avoient ils pas toutes les raisons du monde de le cacher, & pour leur propre interêt & pour celui de leur maître? Mais je sai, reprit-il, que le Marquis aime ma fille, & j'étois informé de son dessein même avant l'execution. Ceux qui vous ont appris, repliquai-je, que Monsieur le Marquis aime Donna Diana ne vous ont pas trompé en ce point, mais ils

se

ſe ſont ſervis de cette connoiſſance pour tramer la plus noire calomnie. Je les connois comme vous : ils brûlent de ſe venger, & cette raiſon ſeule auroit dû vous rendre leur accuſation ſuſpecte. En voulez vous une preuve à laquelle je ne crois pas que vous puiſſiez rien oppoſer ? La voilà, continuai-je en ouvrant la lettre de Donna Diana que j'avois eu la précaution de tirer adroitement des mains du Marquis ; je puis vous montrer cette lettre, puiſque vous n'ignorez pas les ſentimens qui y ſont contenus. Il prit la lettre, & aiant reconnu l'écriture de ſa fille, il ne put s'empêcher de repandre quelques larmes, & de dire tendrement ; Helas ma chere fille ! Je commençai à croire qu'elle lui étoit plus chere que je ne me l'étois imaginé, & qu'elle ne le penſoit peut-être elle-même. Lorsqu'il eut achevé de lire, il me parut ſurpris ; mais qui voulez-vous donc, me dit-il, qui ait enlevé ma fille ? Je lui répondis que c'étoit de quoi je ne pouvois l'inſtruire certainement, mais que j'avois des raiſons ſi fortes de ſoupçonner Alaveſtras

lui-

lui-même, que je le pouvois faire sans temerité. Je le fis souvenir de la mort de Dom Pastrino, de la maniere dont le Roi avoit pris la chose, ce qui avoit ôté à Dom d'Alavestras tout espoir d'être vengé. Depuis ce tems-là, lui dis-je, il n'a cessé de remuer & de mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de notre retraite, dans le dessein apparemment de trouver les moiens de satisfaire sa fureur. Il a sollicité tous ses amis contre nous, il a mis en campagne des espions & des gens armez. Enfin je communiquai à Dom Diego toutes les conjectures que j'avois formées sur le chemin d'Ivicella, & je tâchai de le persuader, comme je l'étois moi-même, qu'Alavestras avoit voulu la faire servir à sa vengeance. S'il m'avoit joué un tour si lâche, me dit-il d'un air furieux, je lui arracherois mille fois la vie. Là dessus il fit appeller ses trois fils, qui paroissoient tous gens de bonne mine & de résolution, & il leur expliqua ce qu'il venoit d'entendre. Lorsqu'il eut fini, j'ajoûtai quantité de raisons à son discours, telles que la blessure du

du Marquis qui étoit très dangereuſe, ſa jeuneſſe, la dépendance où il étoit de moi; & pour achever, leur dis-je, de vous convaincre, je vous jure que quoique je ſois ici au nom du Marquis, c'eſt-à-dire pour lui rendre ſervice en vous apprenant ſon innocence, il ignore encore l'enlevement de Donna Diana, & qu'il n'en ſera informé qu'après ſa gueriſon. Il l'aime avec tant de tendreſſe & de reſpect, que cette nouvelle jointe à ſon mal lui cauſeroit infailliblement la mort. Je vous parle avec liberté de ſes ſentimens, ajoûtai-je, parce qu'il eſt d'un rang & d'une naiſſance à faire honneur à toutes les Dames d'Eſpagne auxquelles il s'attachera.

Le pére, & les trois fils ſe regarderent quelque tems ſans parler. Enfin le pére me dit que quoiqu'il ſe ſentît fort diſpoſé à me croire, il ne pouvoit revoquer les pourſuites qu'il avoit commencées, qu'il ne vît un peu plus clair dans cette affaire; qu'il m'aſſuroit ſeulement de ne les pas preſſer, & que pendant ce tems-là il alloit faire éclairer de près Dom d'Alaveſtras

laveſtras. Il me pria de me joindre à lui pour tirer des lumieres qui nous importoient à l'un & à l'autre, & il fit ſerment que ſi d'Alaveſtras étoit aſſez fourbe pour l'avoir joué d'une façon ſi indigne, il le puniroit d'une maniere qui effraieroit toute l'Eſpagne. Ses trois fils jurerent la même choſe. Le troiſiéme reſſembloit fort à Donna Diana, quoiqu'il fût né d'une mere differente, & je le trouvai le plus vif ſur les interêts de ſa ſœur. Il ſe nommoit Dom Pedro de Lera. Son âge étoit de ving-trois ou vingt-quatre ans. Il promit le premier à ſon pere qu'avant que la nuit fût paſſée, il ſauroit ſi Dom d'Alaveſtras étoit coupable, & ce que ſa ſœur étoit devenue.

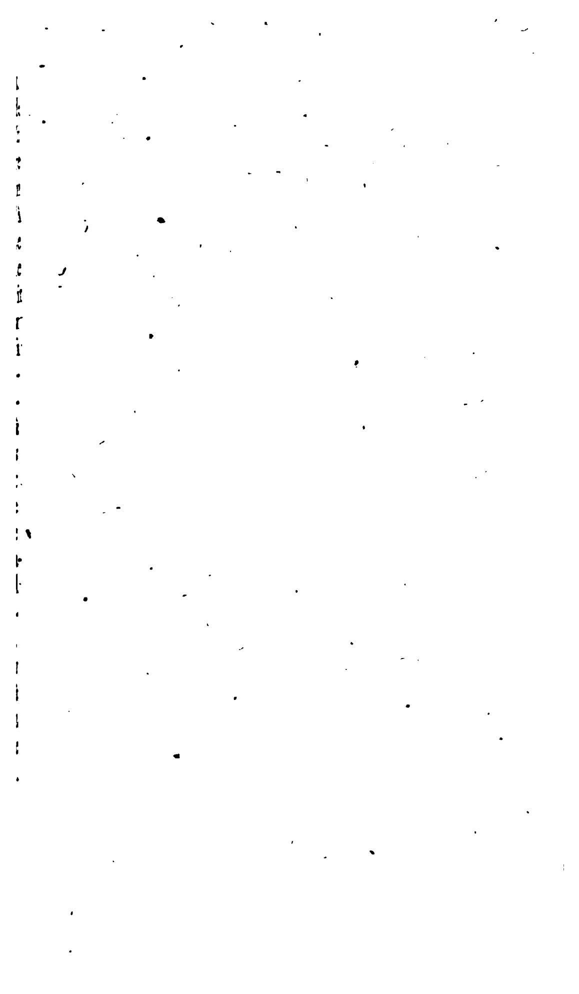
Ils me conduiſirent civilement jusqu'à la porte de leur maiſon. Je me rendis de là à celle du Comte de Mancenez pour y voir Donna Eliſa. Elle me parut fort affligée de l'enlevement de ſon amie. Je l'informai de l'état de nos affaires, & je la priai de contribuer de quelque choſe à la tranquillité du Marquis. Je crains, lui dis-je, que ne recevant point de

nou-

nouvelles de Donna Diana, il ne s'afflige trop de ce silence, & qu'il n'en tire des conséquences fâcheuses: il faut que nous lui fassions croire que son pere l'a mise dans un Couvent, & que n'aiant pas la liberté d'écrire, elle vous a priée à son départ de faire savoir au Marquis qu'il ne doit rien appréhender pour elle, & qu'elle compte de le revoir après sa guérison. Donna Elisa m'accorda ce que je demandois. Nous convinmes qu'elle envoieroit sa lettre à Ivicella par un laquais, afin que cela parût moins concerté; j'allai voir ensuite toutes les personnes de distinction dont nous étions connus, pour les détromper de la fausse opinion qu'ils avoient pû prendre sur le bruit public. Je m'apperçûs que Monsieur le Duc de Montalto avoit déja fait beaucoup, & qu'il nous avoit rendu service en véritable ami. Quelque fatigué que je fusse d'une journée si pénible, je retournai le soir à Ivicella, avec Dom Porterra, qui voulut m'accompagner. Les nouvelles que j'apportois réjouirent le Comte de Mancenez. Cet aimable Comte me dit que

que puiſque j'avois ſi heureuſement commencé, il me laiſſoit le ſoin de terminer nos affaires à Madrid; qu'il ſe chargeoit de ſon côté de prendre ſoin du Marquis, & qu'il ne s'en éloigneroit pas un moment juſqu'à ce qu'il fût entierement rétabli. Le lendemain je vis arriver le laquais de Donna Eliſa. Sa maîtreſſe qui avoit de l'eſprit infiniment, l'avoit bien inſtruit de la maniere dont il devoit exécuter ſa commiſſion. Il demanda à parler au Marquis d'un air empreſſé, ne voulant confier ſa lettre à perſonne. Nous nous aſſemblames tous dans ſa chambre en marquant une grande curioſité d'apprendre le ſujet d'un meſſage ſi preſſant. Le Marquis après avoir lû la lettre la preſenta au Comte, & lui dit qu'il avoit des obligations infinies à Donna Eliſa. Nous la lumes enſemble. Elle étoit tournée de la maniere la plus ingenieuſe & la plus propre à tranquilliſer un amant. Vous devez être bien ſatisfait, lui dis-je; il ne reſte qu'à vous guérir promptement.

Fin du Tome Troiſiéme.



J. G. Aspin
22. 9. 1987
[ZAH.]



